



HAL
open science

Autour de Joan Robinson : d'une critique de la théorie marshallienne à une analyse originale de l'accumulation du capital

Yara Zeineddine

► To cite this version:

Yara Zeineddine. Autour de Joan Robinson : d'une critique de la théorie marshallienne à une analyse originale de l'accumulation du capital. Economies et finances. Université Panthéon-Sorbonne - Paris I, 2021. Français. NNT : 2021PA01E004 . tel-03383374v2

HAL Id: tel-03383374

<https://theses.hal.science/tel-03383374v2>

Submitted on 18 Oct 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

UFR 02 : Ecole d'Économie de la Sorbonne

Laboratoire de rattachement : PHARE

THÈSE

Pour l'obtention du titre de Docteur en Sciences Économiques

Présentée et soutenue publiquement le 19 JANVIER 2021 par

Yara ZEINEDDINE

Autour de Joan Robinson :

**D'une critique de la théorie marshallienne à une analyse
originale de l'accumulation du capital.**

About Joan Robinson:

**From a critique of Marshallian theory to an original analysis
of the accumulation of capital.**

Sous la direction de Mme Ariane DUPONT KIEFFER

Maitresse de conférences, Université Paris 1 Panthéon Sorbonne

Membres du Jury

Mme. Maria Cristina MARCUZZO, Professeure, Université de Rome La Sapienza (rapporteure)

Mme. Sylvie RIVOT, Professeure, Université de Strasbourg (rapporteure)

M. Goulven RUBIN, Professeur, Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne

M. Christian TUTIN, Professeur, Université Paris Est Créteil

Mme. Ariane DUPONT KIEFFER, Maitresse de conférences, Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne (directrice de thèse)

Autour de Joan Robinson :
D'une critique de la théorie marshallienne à
une analyse originale de l'accumulation du
capital.

About Joan Robinson:
From a critique of Marshallian theory to an
original analysis of the accumulation of
capital.

Résumé

Autour de Joan Robinson : d'une critique de la théorie marshallienne à une analyse originale de l'accumulation du capital.

Cette thèse retrace le parcours intellectuel de Joan Robinson à partir d'une perspective qui nous est propre, à savoir celle de la considération de l'influence de Marx sur l'évolution de ce parcours. Notre objectif est de remettre en question une lecture de cette évolution à partir de la distinction entre la « jeune » Robinson de l'analyse de l'accumulation et de la répartition et la « vieille » Robinson qui s'intéresserait plutôt à des questions de méthode en lien avec le temps. Cette lecture est problématique car elle a souvent été associée à une incohérence dans son approche, spécifiquement entre sa position méthodologique et ses travaux théoriques. Or nous montrons qu'il faudrait plutôt considérer l'évolution du parcours de Robinson à partir de la distinction de trois moments : le moment marshallien dans les années 1930, la rupture en 1942 avec la publication de son essai sur Marx et un troisième moment que nous avons qualifié d'évolution dans la cohérence. Nous étudions cette évolution à partir de son projet de généralisation de la Théorie Générale, dont nous identifions quatre étapes. La première uniquement est ancrée dans la tradition marshallienne, alors les trois autres poursuivent une ligne de développement alternative dans la tradition de l'approche des surplus. Nous pensons que la prise en compte de celle-ci est importante pour mettre en lumière la contribution 'positive' de Robinson et mieux comprendre son analyse de l'accumulation du capital. Cela nécessite de s'intéresser à cette rupture dans sa pensée que nous identifions en 1942. Celle-ci a lieu sur deux niveaux : méthodologique qui apparaît dans l'évolution de son discours sur l'économie, et théorique avec l'adoption de l'approche des surplus pour la répartition. L'identification de cette double rupture nous permettra, non seulement de mieux comprendre son analyse de l'accumulation, mais aussi de montrer comment elle articule ce nouveau discours sur l'économie avec les nouveaux fondements théoriques qu'elle inscrit dans l'approche des surplus. Nous en concluons donc que Robinson réussit son pari d'élaboration d'une théorie 'générale' en longue période, où le modèle d'accumulation est fondé sur une théorie des prix et de la répartition qui reprend les propositions de la valeur travail.

Mots-clés :

Joan Robinson, post-keynésianisme, accumulation, capital, Cambridge, théorie de la répartition, analyse économique, capitalisme managérial, Karl Marx.

Summary

About Joan Robinson: From a critique of Marshallian theory to an original analysis of the accumulation of capital.

This dissertation reconstructs Joan Robinson's intellectual itinerary from our particular perspective, namely that of considering Marx's influence on its evolution. Our objective is to question an interpretation of this evolution based on the distinction between the "younger" Robinson of the analysis of accumulation and distribution and the "older" Robinson, more concerned with questions of method in relation to time. This interpretation is problematic because it has often been associated with an inconsistency in her approach, specifically between her methodological position and her theoretical work. Yet we show that it would be better to consider the evolution of Robinson's itinerary from the distinction of three moments: the Marshallian moment in the 1930s, the break in 1942 with the publication of her essay on Marx, and a third moment that we have described as an evolution in coherence. We study this evolution starting from her project of generalizing the General Theory, of which we identify four stages. Only the first is rooted in the Marshallian tradition, while the other three pursue an alternative line of development in the tradition of the surplus approach. We believe that the consideration of this alternative line of development is important to highlight Robinson's 'positive' contribution and to better understand her analysis of the accumulation of capital. This requires an examination of this break in her thought, which we identify in 1942. It takes place on two levels: methodological, which appears in the evolution of her economic discourse, and theoretical, with the adoption of the surplus approach to distribution. The identification of this double break will allow us not only to better understand her analysis of accumulation, but also to show how she articulates this new discourse with the new theoretical foundations that she inscribes in the surplus approach. We will therefore conclude that Robinson succeeds in her challenge of developing a 'general' theory in long period, where the model of accumulation is based on a theory of prices and distribution that takes up the propositions of the labour value theory.

Keywords;

Joan Robinson, post-keynesianism, accumulation, capital, Cambridge, distribution theory, economic analysis, managerial capitalism, Karl Marx.

L'Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne n'entend donner aucune approbation ni désapprobation aux opinions émises dans cette thèse ; ces opinions doivent être considérées comme propres à leur auteur.

Remerciements

Il est difficile pour moi de trouver les bons mots pour décrire Ariane Dupont-Kieffer comme directrice de thèse. Le moins que l'on puisse dire, c'est qu'elle est tout sauf conventionnelle. Je lui suis extrêmement reconnaissante d'avoir eu la chance d'accomplir cette thèse sous sa direction. Merci de m'avoir donné le temps et la liberté d'explorer toutes les pistes que je souhaitais, même les plus farfelues. Merci même de m'avoir encouragée à le faire parce que tu considères que c'est ainsi qu'un travail de recherche se construit. Merci pour les discussions de tout genre que nous avons pu avoir, de celles sur la définition de la macroéconomie et de la dynamique à celles sur la dernière robe trop belle que tu viens d'acheter. Enfin, merci de m'avoir cadrée quand il le fallait. Cette expérience n'aurait pas été aussi enrichissante si tu n'avais pas été aussi unique.

En arrivant de Beyrouth, en septembre 2013, j'étais loin d'imaginer le parcours que la vie me réservait à Paris. Je ne pensais pas consacrer autant d'années à étudier la pensée de Joan Robinson, dont la richesse des écrits m'a permis d'explorer de nombreuses questions théoriques, et de m'intéresser aux multiples débats auxquels elle a participé. Je voudrais remercier Daniel Diatkine, sans lequel je ne me serais pas engagée dans cette voie. Merci d'avoir suscité mon intérêt pour Joan Robinson, et de m'avoir encouragée à entreprendre ce travail de recherche.

Dans ce long parcours, j'ai pu compter sur l'aide précieuse de Christian Tutin. Il a su faire preuve d'ouverture intellectuelle et de bienveillance, même dans les moments où je voyais bien qu'il n'était pas convaincu par certains de mes propos. Nos discussions et la lecture de ses travaux ont éclairé ma compréhension de nombreux points théoriques. La formulation de mon propos final vous doit beaucoup, même si je n'ai pas toujours suivi vos conseils.

Je tiens également à remercier l'ensemble des membres du laboratoire Phare pour leurs conseils et leurs encouragements. Je tiens notamment à remercier les organisateurs et organisatrices des séminaires *Histoire de la Macroéconomie et des Théories Monétaires* et *Les Après-midi de Philosophie et Economie*, notamment Laurie Bréban, Jean Dellemotte et Goulven Rubin. Évoluer dans ce laboratoire a été très enrichissant pour moi, et je suis reconnaissante pour tout le soutien que ses membres

m'ont apporté. En particulier, je voudrais remercier les doctorants et doctorantes de Phare, dont certains sont aujourd'hui des jeunes docteurs, les « extraordinaires » avec lesquels j'ai vécu de nombreuses aventures et péripéties. Les pauses cigarette sur la passerelle, les voyages et les bières au GOB resteront des moments inoubliables de ce parcours doctoral. Merci à Hélène Bénistand, Céline Bouillot, Adriana Calcagno, Anthony De Grandi, Guillaume Elezgaray, Claire Federspiel, Amélie Fievet, Michael Gaul, Léon Guillot, Ioanna Kalokairinou, Sonia Manseri, Ecem Okan, Cédric Philadelphie Divry, Thomas Ruellou, Sofia Valeonti, Paul Verger et Léa Villequey.

Je me dois aussi de remercier l'école doctorale de Paris 1 Panthéon-Sorbonne, et surtout Jean-Christophe Fouillé, Christelle Gauvrit et Nathalie Louni pour leur disponibilité et toute leur aide.

Je ne peux que mentionner les copains et les copines, qui ont été là durant ce long parcours et qui m'ont écoutée parler de Joan Robinson pendant des heures sans – trop – protester. Je pense à Guillaume, Hedi, Hssine, Meriem, les deux Mohamed, Nouama, Oussama, Sarah et Senda.

Je tiens à remercier Yovanna et Lorène pour leur accueil chaleureux et leur gentillesse, qui m'ont permis de finaliser sereinement une bonne partie de cette thèse.

Je remercie particulièrement Anthony, qui m'a accompagnée pendant la dernière ligne droite. Je ne pourrai exprimer en quelques mots l'étendue de ma gratitude pour ton soutien indéfectible, tant sur le plan moral que sur le plan 'pratique', et pour toutes les discussions que nous avons pu avoir. Je ne sais pas comment j'aurais fait sans ton aide. Merci à toi, pour tout.

Je voudrais exprimer ma gratitude à mes parents, Samar et Mostafa, et à ma sœur Dala, pour leur soutien inconditionnel. Cette thèse n'aurait pas pu être réalisée sans leur présence, malgré la distance qui nous sépare, et leurs encouragements. Merci d'avoir toujours cru en moi, surtout dans les nombreux moments de doute que j'ai traversés, et d'avoir su m'écouter et me rassurer. Cette thèse vous est dédiée, ainsi qu'à la mémoire de mon grand-père, Nasreddine.

Sommaire

| | |
|--------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|---------|
| Résumé | - 2 - |
| Summary | - 4 - |
| Remerciements | - 6 - |
| Sommaire | - 8 - |
| Introduction générale : | - 10 - |
| Joan Robinson et la tradition anglo-italienne de Cambridge : du désir de révolutionner la théorie économique à son abandon ? | - 11 - |
| Chapitre 1 : La première généralisation de la Théorie Générale : une théorie marshallienne de l'emploi en longue période ? | - 33 - |
| INTRODUCTION | - 34 - |
| SECTION 1 : TAUX D'INTERET ET AJUSTEMENT DE L'EMPLOI DANS LA PREMIERE GTG : ADAPTER LE CHOMAGE INVOLONTAIRE DE KEYNES A LA LONGUE PERIODE POUR CONTRECARRER L'ANALYSE DE PIGOU. | - 37 - |
| SECTION 2 : EQUILIBRE ET AJUSTEMENT : LE TAUX D'INTERET POUR CONCILIER LA THEORIE DE DISTRIBUTION MARSHALLIENNE AVEC LE CHOMAGE INVOLONTAIRE EN LONGUE PERIODE..... | - 47 - |
| SECTION 3 : JOAN ROBINSON ET LE PROJET DE « SYNTHESE CAMBRIDIENNE » DE PIGOU | - 58 - |
| CONCLUSION | - 63 - |
| Chapitre 2 : <i>Essai sur l'Economie de Marx</i> : de la rupture avec les fondements de l'analyse néoclassique à l'adoption de l'approche des surplus..... | - 65 - |
| INTRODUCTION : DE MARSHALL A RICARDO | - 66 - |
| SECTION 1 : UN NOUVEAU DISCOURS SUR L'ECONOMIE QUI TRADUIT LA RUPTURE AVEC LES FONDEMENTS METHODOLOGIQUES DE L'ANALYSE ORTHODOXE..... | - 70 - |
| SECTION 2 : LA RUPTURE AVEC LA THEORIE DE LA REPARTITION ISSUE DU PROJET PIGOUVIEN DE « SYNTHESE CAMBRIDIENNE » | - 78 - |
| SECTION 3 : VERS UNE THEORIE DE LA REPARTITION ALTERNATIVE DANS LE CADRE DE L'APPROCHE DES SURPLUS. | - 89 - |
| CONCLUSION | - 94 - |
| Chapitre 3 : L'âge d'or pour l'analyse de la longue période : le concept de normalité entre équilibre et histoire. | - 96 - |
| INTRODUCTION | - 97 - |
| SECTION 1 : LE STATUT DE L'EQUILIBRE DANS L'ANALYSE HISTORIQUE DE ROBINSON. | - 101 - |
| SECTION 2 : DEFINITION DU TEMPS HISTORIQUE EN LIEN AVEC LA CONCEPTION ROBINSONIENNE DE L'EQUILIBRE..... | - 107 - |
| SECTION 3 : LA DEFINITION DES PRIX NORMAUX ET LE CONCEPT DE LONGUE PERIODE..... | - 114 - |
| SECTION 4 : MESURE DU CAPITAL ET ANALYSE DE LA REPARTITION DANS L'AGE D'OR | - 120 - |
| CONCLUSION | - 124 - |
| Chapitre 4 : A la recherche des lois d'accumulation du capital dans les rapports contradictoires entre rentiers et entrepreneurs. | - 126 - |
| INTRODUCTION | - 127 - |

| | |
|------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|----------------|
| SECTION 1 : MARX ET KEYNES POUR LA DECOUVERTE DES LOIS D'ACCUMULATION DU CAPITAL..... | - 131 - |
| SECTION 2 : LES REGLES DU JEU CAPITALISTES POUR L'ANALYSE DU CAPITALISME MANAGERIAL..... | - 136 - |
| SECTION 3 : LE PARADOXE ENTRE PROPRIETE ET CONTROLE DU CAPITAL COMME PRINCIPALE CONTRADICTION DU CAPITALISME MANAGERIAL. | - 142 - |
| SECTION 4 : L'EVOLUTION DU CAPITALISME MANAGERIAL EN LONGUE PERIODE..... | - 149 - |
| CONCLUSION | - 153 - |
| Conclusion générale :..... | - 156 - |
| Bibliographie :..... | - 162 - |
| Références non publiées :..... | - 162 - |
| Références Publiées :..... | - 162 - |
| REFERENCES PRIMAIRES :..... | - 162 - |
| REFERENCES SECONDAIRES :..... | - 170 - |
| Table des matières | - 184 - |

« A cette époque, il était d'un intérêt primordial pour l'Église catholique de faire croire que la terre était le centre du monde dans le mouvement des astres et toute atteinte à l'imaginaire souveraineté du globe terrestre dans l'espace cosmique était en même temps une atteinte à la tyrannie spirituelle de l'Église et à ses intérêts sur la surface de la terre. A cette époque, les sciences de la nature étaient donc le point névralgique du système social dominant et la mystification dans les sciences de la nature était un instrument indispensable d'asservissement. Aujourd'hui, sous la domination du capital, le point névralgique du système social ne réside plus dans la croyance en la mission de la terre au sein de l'azur céleste, mais dans la croyance en la mission de l'état bourgeois sur la terre. (...) Le fondement de l'économie politique actuelle, c'est une mystification scientifique dans l'intérêt de la bourgeoisie. » Rosa Luxemburg (1925), Introduction à l'Economie Politique

“For these reasons, we should be on our guard not to overestimate science and scientific methods when it is a question of human problems; and we should not assume that experts are the only ones who have a right to express themselves on questions affecting the organization of society.” Albert Einstein (1949), “Why socialism?”

Introduction générale :
Joan Robinson et la tradition anglo-italienne de Cambridge : du désir de révolutionner la théorie économique à son abandon ?

1- L'histoire de la pensée économique comme l'histoire des théories de la valeur.

Une revue de la littérature économique révèle que le label de « théorie économique » renvoie non pas à une catégorie épistémologique et à un pilier de la démarche scientifique mais révèle l'acceptation implicite et partagée d'une théorie en particulier. Celle-ci est définie par Backhouse et Cherrier comme toute modélisation mathématique qui implique l'analyse des ménages maximisant leur utilité et des entreprises maximisant leurs profits sur des marchés concurrentiels (Backhouse and Cherrier, 2017)¹.

Ce qui pose problème avec cet usage du terme, surtout quand il est repris par des historiens de la pensée économique, c'est la manière dont la notion de « théorie économique » est réduite au corpus néoclassique. Ce corpus englobe les développements théoriques élaborés dans le cadre du programme néo-walrasien, et concerne aussi bien les analyses développées à partir de l'équilibre général que celles issues d'autres modèles et qui ont été par la suite intégrées à ce programme. Il est frappant de voir la profession économique prendre pour acquis ce que signifie la théorie aujourd'hui et de constater en parallèle son aversion pour l'emploi du terme néoclassique pour la qualifier². La théorie néoclassique n'est pas la seule théorie, mais c'est bien la théorie dominante.

Avec le développement du marginalisme à partir de 1870, une nouvelle manière de faire de l'économie voit le jour avec le principe de l'offre et de la demande qui peut être vu comme étant à la fois la méthode de l'économie marginaliste et son principe théorique fondateur. Ce principe est celui qui caractérise le mieux l'économie néoclassique dans toute sa diversité et ses différents développements. Cela ne veut pas dire que tout économiste raisonnant en termes d'offre et de demande doit être qualifié de néoclassique, puisque tous les économistes raisonnent dans ces termes. C'est plutôt l'application de ce principe comme théorie de la valeur et de la répartition qui

¹ “[...] mathematical modeling involving the analysis of utility-maximizing households and profit-maximizing firms, usually operating in competitive markets [...]” (Backhouse and Cherrier, 2017, p. 4).

² Il est vrai que l'usage de ce terme est problématique (Colander, 2000), mais nous faisons le choix de l'employer au sens de Hicks donc en référence au marginalisme de manière générale (Aspromourgos, 1986).

caractérise l'économie néoclassique. Il est vrai que les développements actuels de l'économie néoclassique ne posent plus la question de la valeur, et il est vrai aussi que le concept de valeur utilité a relativement disparu de la littérature économique après avoir subi des amendements successifs. Mais il n'en demeure pas moins que les propositions de la valeur utilité concernant la détermination des prix et de la répartition sont toujours les principes structurants de la théorie néoclassique.

Ces propositions sont les hypothèses que chaque bon économiste connaît par cœur. Il y a plusieurs manières de les formuler, mais la formulation qui nous semble la plus pertinente est celle avancée par Sraffa (Sraffa, 1926). Ce dernier pointe que la théorie de la valeur marginaliste repose sur un traitement symétrique entre l'offre et la demande. Il s'agit là pour nous de la proposition principale de la valeur utilité, de laquelle découle la théorie de marginaliste de la répartition, où le capital et le travail sont considérés comme des facteurs de production dont les rémunérations respectives sont des coûts nécessaires de production. Cette proposition s'applique aussi bien à l'économie de Walras qu'à celle de Marshall. Marshall l'appelle la « loi de la valeur ». Ainsi, au-delà de la définition substantielle de la théorie de la valeur néoclassique (que ce soit l'utilité ou la rareté), il existe un principe commun aux différentes versions de celle-ci, qui est celui de l'offre et de la demande pour la détermination des prix et de la répartition. Nous parlerons de valeur par l'offre et la demande pour désigner la conception néoclassique de la valeur.

Cette théorie ne s'impose pourtant pas sans contestation, et une des raisons pour lesquelles elle arrive à dominer la discipline est justement sa capacité à s'enrichir des critiques qui lui sont adressées et à les intégrer successivement. Cette capacité d'intégration des critiques a longtemps été perçue comme une preuve de la supériorité de la théorie dominante par les économistes qui la défendaient. Mais une autre histoire peut être racontée, qui ne soit pas fondée sur une conception linéaire du développement de la discipline. Une lecture intéressante est celle qui considère l'histoire de la pensée économique à partir d'une dualité de traditions : l'approche des surplus dans la tradition de l'économie politique britannique d'une part et l'approche

marginaliste par l'offre et de la demande de l'économie néoclassique d'une autre. C'est l'interprétation avancée par Dobb notamment (Dobb, 1975)³.

L'approche des surplus se développe principalement grâce au renouveau de la tradition d'économie politique classique par Sraffa, avec sa préface à sa réédition des écrits complets de Ricardo, puis dans son ouvrage *Production of Commodities by Means of Commodities* (Sraffa, 1951, 1960). Ce renouveau de la tradition classique, qui se fait en opposition au développement du marginalisme, est fondé sur l'acceptation des propositions de la valeur travail. La proposition fondamentale de la valeur travail est la division fondamentale entre travailleurs et capitalistes qui fonde le rapport salarial, principale caractéristique du système capitaliste. Ainsi, l'accumulation du capital y est vue comme le fait des décisions des capitalistes, qui organisent le processus de production en employant des travailleurs pour mettre en œuvre les moyens de production. Le profit et le salaire n'ont donc pas le même statut dans l'analyse, car est reconnue leur nature différente. Nous considérons donc que de la même manière que le principe de l'offre et la demande, et la symétrie que cela engendre entre les agents économiques, structure l'économie néoclassique ; le rapport salarial, ou la relation entre capitalistes et travailleurs, est le principe fondateur de l'approche des surplus. Chacune des deux approches explique la répartition d'une manière différente, qui est fondée sur la vision de la société qui lui est sous-jacente. Ainsi, la différence entre les deux traditions peut être résumée par la distinction entre valeur travail et valeur utilité. En effet, de la même manière que l'approche des surplus dit reprendre les propositions de la valeur travail, on peut considérer que la théorie dominante reprend les propositions de la valeur utilité.

Ainsi, quand Samuelson déclare dans son manuel que l'économie politique s'appelle désormais économie (Samuelson, 1948), Perlman (Perlman, 1968) fait remarquer qu'il ne s'agit pas là d'une simple évolution des termes d'usage, mais de rupture théorique, puisque chacune de ces manières de qualifier l'économie renvoie à une définition de la discipline qui est différente et se préoccupe donc de questions différentes. Alors que l'économie politique s'intéresse à la question de la

³ Pour Dobb, les deux traditions émergent des travaux de Smith, mais nous n'entrerons pas ici dans les détails de la démarcation historique entre celles-ci, qui nécessiterait une exposition plus longue dépassant l'objectif de cette introduction et même de cette thèse.

détermination et de la répartition du produit social, qui suppose d'étudier les rapports conflictuels entre les classes de la société ; l'économie néoclassique raisonne en termes d'allocation de ressources rares entre des usages alternatifs, la répartition y étant traitée à partir de cette question.

Cette thèse cherche à mieux comprendre les enjeux derrière la rupture entre les deux traditions identifiées. A ce titre, il est intéressant d'étudier les débats du Cambridge des années vingt à soixante-dix, dont les enjeux portent en partie sur l'enseignement de l'économie, et beaucoup sur le développement de la théorie économique à partir de l'héritage de Marshall. C'est cet héritage qui donne son caractère particulier aux débats évoqués. On pourrait dire que Marshall, tout en étant une figure importante du marginalisme, avait un pied dans une tradition et un pied dans l'autre. C'est cette position ambiguë de Marshall qui rend les débats entre ses successeurs particulièrement pertinents pour notre questionnement. Cambridge devient ainsi, avec les apports de Pigou, Keynes et Sraffa, tous les trois formés à l'économie de Marshall, le lieu où sont formulées des critiques importantes de la théorie dominante, même si ces critiques ont été incorporées depuis dans le corpus dominant.

En particulier, nous nous intéresserons à une économiste dont le parcours intellectuel est imprégné par ses rapports conflictuels à la théorie dominante : Joan Robinson (1903-1983). L'intérêt des travaux de cette dernière ne réside pas uniquement dans leur aspect contestataire de la théorie dominante, ni même simplement dans son objectif de développer une théorie alternative à celle-ci, mais surtout dans leur évolution qui traduit le passage d'une tradition à l'autre. Notre perspective est donc celle de mettre en lumière l'alternative proposée par Robinson dans la tradition des surplus à partir de l'étude de son évolution vers celle-ci.

2- Les trois étapes de l'évolution de la pensée de Robinson⁴.

Joan Robinson suit la licence d'économie à Cambridge entre 1922 et 1926. En parlant de ses années comme étudiante à Cambridge, elle dira que Marshall y incarnait l'économie (Robinson, 1951a, p. vii). En effet, c'est Marshall qui crée le programme

⁴ Notre présentation de l'évolution de la pensée de Robinson en trois étapes est issue de notre propre réflexion sur le parcours de celle-ci, et s'appuie principalement sur les lectures suivantes : (Gram and Walsh, 1983; Asimakopulos, 1984, 1990; Turner, 1989; Harcourt, 2001, 2005; Marcuzzo, 2003, 2018; Harcourt and Kerr, 2009).

d'étude en licence d'économie « Economics Tripos » en 1903, alors qu'il occupe le poste de professeur d'économie politique. Il fonde ainsi la faculté d'Economie et de Politique par la même occasion, dans une volonté de rendre la discipline économique indépendante de celle des Sciences Morales dans laquelle elle était incluse⁵. Marshall explique sa motivation dans la publication intitulée *The New Cambridge curriculum in Economics and associated branches of Political Science: its purpose and plan* (Marshall, 1903):

Thus then the needs which it is the purpose of the curriculum to meet are mainly two. First, there is a growing need of a thorough analytic, and therefore realistic, study of economics, of the same order as that which is given to physics and physiology. [...] Secondly, there is a growing need for better provision for students who are looking forward to a business career or to public life, and who desire to obtain a good intellectual training and opportunities for distinction in subjects that will bear on their thoughts and actions in after years [...]. (Marshall, 1903, pp. 20–21)

La volonté d'autonomisation de l'économie est fondée sur l'approche positiviste de Marshall, qui voit l'économie comme une science à l'état embryonnaire qu'il faudrait développer de la même manière que les sciences naturelles. Marshall voyait l'enseignement universitaire comme ayant une incidence directe sur la formation des décideurs dans le privé et le public, et cherchait donc à travers sa réforme à façonner la conception du monde de ces derniers. Ainsi, Marshall est le fondateur de la discipline économique à Cambridge : son influence est déterminante voire imprègne le travail et la pensée des économistes qui y sont formés tant sur le plan de la théorie économique et ses outils (principalement avec le développement des théories de l'offre et de la demande) que sur le plan de la méthodologie (qui considère ce développement comme établissant la « loi de la valeur » en tant que loi universelle de l'économie comme science). En cela, il joue un rôle important dans le développement du marginalisme à Cambridge (Bharadwaj, 1978; Aspromourgos, 1986). Son influence passe tant par ses enseignements et ses écrits que par le choix de son successeur, Arthur Cecil Pigou, qui reprend son poste en 1908. Mais les travaux de

⁵ Sur la réforme de Marshall, voir (Kadish, 1991).

Marshall sont traversés par une tension entre sa filiation auto-proclamée à Ricardo d'une part, et sa volonté d'imposer le principe de l'offre et de la demande comme loi de la valeur d'autre part (Loasby, 1978; Whitaker, 1988). Cette tension apparaît aussi dans sa méthode qui, bien que fondée sur une approche positiviste de l'économie, est imprégnée par un souci de réalisme et considère que l'évolution de la discipline doit passer par le développement d'hypothèses de plus en plus réalistes (Loasby, 1991; Salanti, 1996). C'est ainsi que le plan de sa réforme du *Tripes* distingue les enseignements en économie empirique et ceux en économie analytique, tout en donnant la même importance aux deux. Cette tension entraîne aussi une ambiguïté sur le plan théorique, puisque Marshall incorpore dans son analyse de la longue période le concept de prix normaux relativement aux prix de production de Ricardo. On pourrait penser que la richesse et la diversité qui caractérise les développements analytiques en économie à Cambridge, et qui expliquent pourquoi il fut difficile de développer une tradition cambridgienne unifiée (Marcuzzo *et al.*, 2008), doit certainement beaucoup à la manière dont Marshall faisait de l'économie, qui ouvre aussi la voie à différentes interprétations de son analyse par ses successeurs.

Ainsi, pendant les années 1920, Pigou et Robertson s'engagent dans le développement de la théorie marshallienne de la valeur et de la répartition à partir de la voie marginaliste. Keynes, pour sa part, travaillait sur son *Treatise* et préparait sa révolution, sans se positionner sur la question de la répartition en longue période. Jusqu'en 1926, Robinson étudie Marshall à travers les enseignements de Pigou. Après son retour d'Inde en 1928, elle suit le séminaire de Sraffa sur la valeur intitulé *Advanced Theory of Value* (Marcuzzo, 2005), puis celui de Keynes en 1932 dans lequel il expose les principales idées du *Treatise*. A cette époque, elle est déjà engagée dans les débats du *Circus*, un groupe de jeunes économistes composé des Robinson, de Meade, de Kahn et de Sraffa. C'est grâce à l'assistance de ce groupe que Keynes écrit la *General Theory of Employment, Interest and Money*, publiée en 1936 (Aslanbeigui and Oakes, 2002; Harcourt, 2005; Marcuzzo, 2012; Marcuzzo and Rosselli, 2013).

Dans la période entourant la publication de la *General Theory*, l'ambiance à Cambridge était telle qu'il existait une polarisation entre une génération de jeunes économistes, convaincue par la « révolution » de Keynes, et la génération de vieux

professeurs qui défendaient Marshall, principalement Robertson, Pigou et Shove⁶. Parmi ces jeunes économistes, Robinson était peut-être la plus combative et la plus virulente des critiques de l'orthodoxie marshallienne. Entre le moment où elle s'engage avec le *Circus* et celui de la publication de la *General Theory*, elle publie *Economics of Imperfect Competition* (1933) qui lui vaut une très large reconnaissance. C'est donc en tant que théoricienne reconnue que Robinson fait la promotion de la révolution keynésienne et critique les détracteurs de la *General Theory*. Mais comme il est bien connu, celle-ci rejettera son travail de 1933, qui reste très ancré dans la tradition marshallienne de Pigou. Robinson a, durant son parcours, souvent critiqué ses propres travaux et remis en question des outils théoriques qu'elle a elle-même créé (comme l'élasticité de substitution ou la pseudo-fonction de production). Il peut donc sembler difficile de la suivre et de comprendre son cheminement intellectuel. Pour cela, nous proposons de décomposer ce parcours en trois périodes pour mieux en comprendre l'évolution : une première période du début des années trente au début des années quarante, une deuxième période qui est un moment de rupture que nous situons en 1942 avec la publication de son premier essai sur Marx, et enfin une troisième période qui va de la fin des années quarante jusqu'à la fin de sa vie en 1983.

Nous étudierons cette évolution à partir de celle des tentatives de généralisation de la *General Theory* par Robinson (à laquelle nous nous référerons désormais par l'abréviation GTG, pour généralisation de la *Théorie Générale*). Nous considérons qu'elles sont au nombre de quatre, exposées dans les travaux suivants: "The Long-Period Theory of Employment" (Robinson, 1936) réédité dans *Essays in the Theory of Employment* (Robinson, 1937), "The Generalisation of the General Theory" publié dans *The Rate of Interest and Other Essays* (Robinson, 1952), *Accumulation of Capital* (Robinson, 1969 [1956]) et "A Model of Accumulation" publié dans *Essays in the Theory of Economic Growth* (Robinson, 1962).

Le projet de GTG, qui consiste pour Robinson en une extension de la théorie de l'emploi de Keynes à la longue période, est fondamental à la compréhension de la pensée de cette dernière. D'une part, l'étude de l'évolution entre les différentes tentatives de GTG permet d'aborder la question de la cohérence de son analyse ;

⁶ Pour plus de détails, voir (Harcourt, 1991; Marcuzzo and Sardonì, 2013).

d'autre part, ces travaux préfigurent la définition robinsonienne du post-keynésianisme. Enfin, l'évolution des travaux de GTG montre bien comment elle en vient à considérer la nécessité de remplacer la théorie dominante par une théorie alternative.

Du début des années trente au début des années quarante : les débuts au sein de la théorie dominante

La première période que nous considérons est une période caractérisée par la double influence sur Robinson de Keynes et de Pigou. Comme déjà mentionné, elle suit les enseignements de Pigou pendant les années du *Tripes*. Après l'obtention de son diplôme en 1926, elle se marie avec Austin Robinson et le couple va s'installer en Inde jusqu'à la fin de 1928. A son retour à Cambridge, elle rencontre Keynes et suit son séminaire en 1932. C'est d'ailleurs à ce moment-là qu'elle commence sa correspondance avec ce dernier (Marcuzzo and Sardonì, 2013).

Cette double influence de Keynes et de Pigou imprègne les premiers travaux de Robinson. Ceux-ci sont caractérisés par l'adoption d'une approche méthodologique ancrée dans la tradition de Marshall, qui s'exprime dans son essai méthodologique *Economics is a Serious Subject* (Robinson, 1932). C'est dans cet ancrage marshallien que Robinson cherche alors à établir la synthèse entre la théorie de l'emploi de Keynes et la théorie marginaliste de la répartition dans ce que nous considérons comme sa première GTG. Elle ne voyait pas alors de contradiction profonde entre les travaux de Keynes et la tradition marshallienne de Cambridge, bien qu'elle soit convaincue par la révolution keynésienne. Cela est expliqué par la signification qu'elle accorde alors à cette révolution. Elle la voit comme ayant principalement établi l'impossibilité d'ajustement du marché de sorte à assurer le plein emploi du travail à l'équilibre. Ainsi, Robinson ne considérait pas la révolution keynésienne comme une remise en question de la théorie de la valeur et de la répartition développée dans la tradition marshallienne par Pigou et Robertson dans les années 20. Plutôt, elle voyait en celle-ci un développement s'inscrivant dans le cadre de la théorie de Marshall, qui permettrait d'en améliorer la portée. A la suite de la publication de cette première GTG, les

critiques de Harrod mais surtout de Keynes la poussent à reconsidérer sa démarche. Ces critiques portent principalement sur le caractère ambigu du concept de capital employé dans le travail de Robinson, et en particulier sur l'application des outils de l'analyse marginaliste à ce concept.

L'enjeu derrière ces critiques est celui de la théorie de la valeur en tant que théorie qui explique les prix et la répartition en longue période. Robinson ne s'en rend pas encore compte. Elle se focalise dans un premier temps, à la suite des remarques de Harrod et de Keynes, sur la critique des outils de la théorie marginaliste de la répartition. Mais c'est bien l'adoption de la théorie de la valeur par l'offre et la demande qui est la source de confusion de ce premier travail de GTG. Robinson l'adopte implicitement en acceptant les propositions de la théorie marginaliste de la répartition. Dans son essai de 1932 sur la méthode, elle ne cache pas son admiration pour ce qu'elle appelle alors la « technique » de l'économie, à savoir la loi de la valeur défendue par Marshall, que Pigou préfère désigner par le « principe » de l'offre et la demande. Pigou avait clairement comme objectif d'inscrire l'économie de Marshall dans le corpus de la théorie, qui commence alors à devenir dominante, de la valeur par l'offre et la demande. La volonté de Pigou d'intégrer dans son enseignement et dans son interprétation de Marshall les hypothèses de l'équilibre général, et notamment celle des rendements factoriels décroissants en longue période, sur laquelle repose sa formulation de l'équilibre stationnaire, est intéressante dans la mesure où elle constitue un moment important dans l'établissement de cette synthèse entre équilibre général et équilibre partiel sur laquelle est fondé l'enseignement de la microéconomie aujourd'hui.

La confusion vient de ce que Keynes, sans rejeter frontalement la théorie de la valeur par l'offre et la demande, ne cherche pas à développer une théorie des prix et de la répartition (Tutin, 2000). Il ne se positionne donc pas sur la question de la longue période. Sa préoccupation principale était de développer sa théorie générale en courte période, dont la théorie qu'il appelle classique serait un cas particulier. Même si on considère que la révolution de Keynes réside en l'établissement de la valeur monétaire (Piluso, 2013), en rupture avec le double héritage de Marshall sur la valeur, cela ne permet pas de résoudre le problème de Robinson, dont l'enjeu réside pour elle dans la

théorie de la répartition. Ainsi, cette dernière considère que la théorie de l'emploi de Keynes a une portée restreinte parce qu'elle est développée en courte période marshallienne, donc sous l'hypothèse de capital fixe. Même si elle abandonne le projet de synthèse entre Keynes et Pigou, elle n'en abandonne donc pas pour autant sa recherche d'une théorie de la répartition en longue période.

1942 : la découverte d'une nouvelle théorie

Au moment où elle publie son travail de 1937, Kalecki venait d'arriver à Cambridge et lui conseille de lire Marx. Robinson fait une découverte importante au cours de cette lecture quand elle se rend compte qu'il n'existe pas une seule théorie économique qui peut être réduite à sa technique comme elle l'affirmait en 1932, mais des théories concurrentes. C'est ainsi qu'elle déclare dans la préface à la seconde édition de *Essay on Marxian Economics*, publié pour la première fois en 1942, que :

I began to read Capital, just as one reads any book, to see what was in it; I found a great deal that neither its followers nor its opponents had prepared me to expect. (Robinson, 1966, p. vi [1942])

Dans cet ouvrage, l'étonnement de Robinson après cette découverte est palpable, et sa volonté de poursuivre la révolution keynésienne aussi. C'est à ce moment que l'on peut vraiment considérer qu'elle entame sa révolution contre la théorie dominante. En effet, à partir de ce moment, elle comprend que cette révolution doit passer par le développement d'une théorie alternative et pas simplement par des amendements de la théorie dominante. Elle en arrive alors à la conclusion que sans théorie de répartition alternative à la théorie marginaliste, la révolution keynésienne ne sera jamais achevée. C'est ainsi que la lecture de Marx constitue un vrai point de retournement dans la pensée de Robinson, qui s'exprime par la rupture avec l'analyse de Pigou. Cette rupture intervient sur deux niveaux :

- sur le plan de la méthode et du discours sur l'économie,
- sur le plan de la théorie de la répartition et des concepts utilisés pour définir et représenter le profit.

C'est ainsi qu'elle découvre une manière de penser l'économie qui est radicalement différente, et qui l'inspire dans ses futurs développements théoriques. L'évolution des GTG successives (1952, 1956, 1962) s'inscrit dans la nouvelle approche inspirée de Marx, qui cherche à rompre avec l'équilibre par l'offre et la demande, en tant que principe structurant de la théorie dominante, mais aussi à y trouver une alternative, qui soit fondée sur une démarche que Robinson voulait historique. C'est dans l'inspiration marxienne de son approche qu'il faut chercher la source de la cohérence entre ces trois travaux, tant sur le plan méthodologique que théorique. Ainsi, cette deuxième période est marquée par la rupture avec les fondements analytiques de la tradition marshallienne telle que développée par Pigou, et par la prise de conscience de la nécessité de développer une théorie alternative à la théorie dominante sur de nouveaux fondements. Même si elle est loin d'atteindre cet objectif, elle définit la ligne à suivre pour y arriver.

De la fin des années quarante jusqu'en 1983 : l'évolution dans la cohérence pour la construction d'une alternative à la théorie dominante

Nous datons le début de cette période précisément en 1948 avec la publication en italien d'un article intitulé « Marx e Keynes », qui sera traduit et republié dans le premier volume des *Collected Economic Papers* (Robinson, 1951b)⁷. Comme le montre la bibliographie exhaustive des écrits de Robinson compilée par Marcuzzo (Marcuzzo, 1991), les années quarante sont marquées par un faible nombre de publications relativement aux autres périodes. Ces publications consistent surtout en des recensions d'ouvrages, et quelques articles du *Times* et donc Robinson produit très peu de travaux théoriques durant cette période. Toutefois en 1948, son article sur Marx et Keynes pose les fondements de son approche de la GTG. Ainsi, elle considère que ce projet doit être développé à partir du schéma de reproduction élargie de Marx, auquel elle veut intégrer l'analyse de la demande effective dans la continuité de Keynes. C'est la démarche qu'elle adopte en 1952, mais également en 1956 et en

⁷ Marcuzzo (Marcuzzo, 1991, p. 272) fait remarquer que les deux premières parties de cet article sont reprises d'un article de 1941 intitulé « Marx on unemployment » (Robinson, 1941). Cela ne remet pas en cause notre évolution en trois temps, mais confirme plutôt que les conclusions que Robinson tire de sa lecture sur Marx sont importantes pour structurer sa pensée et comprendre son projet de GTG.

1962, où elle développe son analyse à partir d'un modèle bi-sectoriel. A propos de son deuxième travail de GTG, Robinson dira qu'il manquait une mesure précise du capital, et donc que le taux du profit n'y est pas bien défini (Robinson, 1979b, p. xx). Elle dit aussi que ce problème est désormais résolu grâce à la reconstruction de l'analyse de Ricardo par Sraffa. Nous avons déjà vu que Robinson suit en 1928 les séminaires sur la théorie de la valeur de ce dernier. Pourtant, c'est avec la publication de son introduction au premier volume de la réédition des œuvres complètes de Ricardo (Sraffa, 1951) qu'elle semble enfin comprendre la différence entre la théorie de la valeur de Ricardo et la théorie marginaliste. C'est ainsi qu'elle inscrit sa troisième GTG dans la tradition des classiques par rapport aux outils théoriques employés mais surtout la nature des questionnements posés.

Après la publication de *Production of Commodities by Means of Commodities* (Sraffa, 1960), elle semble plus que jamais convaincue de l'importance de la distinction entre la théorie de la valeur marginaliste et la théorie de la valeur travail. Robinson comprend le rejet de la valeur travail par Sraffa comme une remise en question du concept de valeur absolue, ce qu'elle approuve, et reprend sa théorie des prix qu'elle comprend comme incorporant la valeur travail comme mesure des prix relatifs. C'est ainsi que dans le recueil où est publiée sa quatrième GTG en 1962, se retrouve un essai sur les prix intitulé "Normal Prices" (Robinson, 1962, pp. 1–21). Elle y reprend explicitement la théorie des prix de Sraffa comme alternative à celle de Walras qui sous-tend l'équilibre général. Son interprétation de Sraffa est très influencée par celle de sraffiens marxistes, tels que Dobb ou Eatwell, avec lesquels elle échange beaucoup et collabore parfois (voir à titre d'exemple le manuel qu'elle coécrit avec Eatwell (Eatwell and Robinson, 1973)). C'est pour cela qu'elle voyait dans la théorie des prix de production de Sraffa un système analytique spécifique à l'étude du capitalisme, idée que Sraffa a pourtant clairement réfutée.

L'adoption de l'approche des surplus implique aussi de reconsidérer la place de Keynes dans l'histoire de la pensée économique. C'est ainsi que Robinson redéfinit sa compréhension de la révolution keynésienne dans son ouvrage *Economic Philosophy* publié en 1962, la même année que sa quatrième et dernière GTG. Elle y présente désormais cette révolution comme ayant permis le retour aux conceptions et analyses

des classiques et de Marx, et donc la remise en question de la domination du marginalisme. Ainsi, elle s'oppose à la lecture qu'avait Keynes de son propre travail comme étant en rupture avec l'économie classique, terme qu'il emploie indistinctement pour qualifier aussi bien Ricardo que Marshall et Pigou. Ainsi, son analyse qui mobilise des éléments des théories de Keynes et de Sraffa est fondée sur une interprétation spécifique de leurs contributions respectives, qui ne correspond certainement pas à la manière dont ces auteurs percevaient leurs propres travaux.

Dans le schéma robinsonien, Marshall joue un rôle ambigu. En effet, dans sa deuxième GTG, Robinson remet en question l'interprétation de celui-ci par Pigou et notamment l'analyse en équilibre stationnaire de longue période. Elle distingue alors deux aspects de la pensée de Marshall : un aspect statique qu'elle attribue à la reconstruction de Pigou et rejette, et un aspect dynamique qu'elle conserve. C'est ainsi qu'elle reprend le concept marshallien de prix normaux en longue période, qu'elle interprète comme des prix de production à la Marx, puisque Marshall reprend la détermination des prix en longue période de Ricardo.

L'objectif de cette synthèse est pour Robinson de fonder une tradition anglo-italienne de Cambridge, qui fournirait une théorie, comprise comme un ensemble de concepts articulés dans un cadre analytique spécifique duquel découlent certaines relations et mécanismes, qui pourrait être une alternative à la théorie dominante. C'est la révolution en deux temps de Robinson, qui commence avec Keynes, et se poursuit avec l'approche des surplus.

Robinson aurait pu s'en tenir au succès de son ouvrage sur la concurrence imparfaite, mais elle a préféré remettre en question et critiquer son propre travail. Elle aurait pu, quelques années plus tard, alors que la révolution de Keynes commence à dominer l'économie à Cambridge dans les années 1940, se satisfaire de son statut d'ancienne membre du *Circus*, ayant aidé à la rédaction de la *General Theory*. Mais elle a préféré remettre en question son interprétation de la révolution keynésienne en adhérant à l'approche des surplus. Sa démarche courageuse est de partir du constat qu'elle est ignorante sur certains sujets, et qu'elle assume de ne pas les maîtriser. Ce constat l'a engagé dans une démarche de vie qui consiste à accepter qu'il faille apprendre tout au long de sa vie et en conséquence renouveler sa propre pédagogie et

l'enseignement dispensé. Toute sa vie, elle n'a pas cessé de se déconstruire intellectuellement et professionnellement, sans accepter de se compromettre. C'est là la preuve de son honnêteté intellectuelle mais aussi de la sincérité de son engagement pour le renouvellement de l'enseignement, et de son engagement politique. C'est ainsi que nous percevons le parcours de Joan Robinson : elle passe de l'étudiante perplexe qui apprend l'économie de Marshall à travers les enseignements de Pigou, à la théoricienne renommée qui développe des concepts fondateurs de l'analyse de la concurrence imparfaite, à l'économiste révolutionnaire moquée par ses pairs qui invite ses étudiants à s'émanciper de la théorie dominante et ses lecteurs à questionner le monde qui les entoure.

Il est vrai que son projet de construction d'une théorie alternative de répartition à partir de la généralisation de la *General Theory* est ambitieux, et la manière dont elle articule les analyses d'auteurs que tout semble opposer curieuse. Elle aurait peut-être été plus convaincante si elle n'avait pas pris le soin de citer ses influences. Son travail aurait peut-être été mieux reçu si elle avait cherché à cacher les incohérences de certaines de ses analyses, comme le font généralement les économistes, au lieu de les pointer systématiquement. Nous ne prétendons pas que Robinson ait été cohérente dans chaque mot qu'elle a écrit, aucun auteur ne peut l'être, mais après avoir lu, relu, analysé ses travaux, et exploré ses archives, nous pensons que les éléments de cohérence sont beaucoup plus nombreux que ce que les commentaires, souvent méprisants à son égard, le laissent penser.

Le parcours de Robinson retrace une période importante de l'histoire de la pensée économique, où l'espoir d'un nouveau monde s'entrelace avec des défaites politiques, mais aussi des défaites sur le plan académique, qui finissent par la décourager comme le montre le pessimisme qui caractérise ses derniers écrits. Mais même si certains des écrits de Robinson de la fin des années 1970 et début des années 1980 (voir en particulier (Robinson, 1979b, 1982)) semblent effectivement exprimer un scepticisme grandissant envers la théorie économique⁸, nous pensons qu'elle n'en renonce pas pour autant à l'approche définie ci-dessus.

⁸ Harcourt va même jusqu'à dire qu'elle en avait presque une position « nihiliste » envers la théorie économique (Harcourt, 2005).

3- Le post-keynésianisme de Robinson dans l'ancrage de la tradition anglo-italienne de Cambridge : un projet impossible⁹ ?

Dans un article intitulé « Keynes and Ricardo » (Robinson, 1978), publié dans le premier numéro du premier volume du *Journal of Post Keynesian Economics*, l'année de sa création, Robinson présente son projet pour le post-keynésianisme. Elle le définit comme étant la réconciliation des analyses de Keynes et de Sraffa :

The book [*Production of commodities by means of commodities*] was not published until 1960. Keynes evidently did not make much of it and Sraffa, in return, never made much of the *General Theory*. It is the task of post-Keynesians to reconcile the two. (Robinson, 1978, p. 14)

Au vu de ce que nous avons exposé à la section précédente, ce projet semble s'inscrire parfaitement dans la démarche globale de Robinson et être préfiguré par ses développements successifs de la GTG. Or la littérature secondaire questionne la cohérence de ce projet ou du moins considère qu'il sera abandonné par Robinson car incompatible avec l'évolution de son discours sur le temps et la méthode.

Cette appréciation est fondée sur une interprétation que l'on peut reconstruire en plusieurs étapes :

- Dans un premier temps, Harcourt (Harcourt, 1986) souligne une évolution de la critique de la fonction de production néoclassique par Robinson, qui met d'avantage l'accent sur les questions de méthode et de temps à partir des années soixante¹⁰ ;

- Or cette critique méthodologique, appliquée à l'analyse de Robinson, révélerait une incompatibilité entre son discours sur la méthode et son discours théorique (Asimakopulos, 1984; Lavoie, 1996; Skott, 2004) ;

⁹ Nous nous sommes principalement appuyé pour la rédaction de cette section sur les travaux suivants qui traitent du post-keynésianisme : (Eichner and Kregel, 1975; Lavoie, 1987, 2011, 2014; Arestis, 1996; King, 2003; Asensio et al., 2011; Harcourt and Kriesler, 2013)

¹⁰ Nous ne cherchons pas à remettre en question ce premier point ici. Simplement, nous ne pensons pas qu'il implique nécessairement les deux autres, puisqu'il faut distinguer la critique de l'économie néoclassique par Robinson de sa contribution « positive », et comprendre comment elle utilise l'équilibre dans ses propres développements théoriques.

- Cela est expliqué par une évolution dans sa pensée, qui lui fait rejeter l'analyse en longue période de Sraffa (Harcourt, 1991; Millmow, 2003; Marcuzzo, 2014), et donc qui est un aveu de l'échec de ses tentatives de GTG mais aussi du projet de synthèse entre Keynes et Sraffa défini en 1978.

Sur la base de cette interprétation, Lavoie (Lavoie, 2014) présente une lecture particulière de l'évolution des travaux de Robinson. Selon cette lecture, cette dernière est considérée comme s'étant intéressée aux questions de temps et de méthode à partir des années 1960's, après s'être préalablement penchée sur des questions plus théoriques relevant de l'analyse de la demande effective et de la répartition. C'est cette évolution qui l'aurait poussée vers la fin de sa vie à rejeter l'analyse des positions d'équilibre en longue période de Sraffa. C'est ainsi que Lavoie distingue la « younger Robinson » de la « older Robinson » à partir de cette évolution.

L'interprétation présentée ci-dessus permet d'intégrer le concept de temps historique, qui serait issu des réflexions tardives de Robinson sur le temps et la méthode, à l'économie post-keynésienne, tout en disposant de ses développements analytiques portant sur l'accumulation du capital et la répartition qui ne seraient pas cohérents avec le temps historique. Cela implique une distorsion de ce concept ou du moins du rôle de ce concept dans l'analyse de Robinson, et dans tous les cas une incompréhension de son œuvre globale.

L'intégration du temps historique à l'économie post-keynésienne permet de mettre en avant un élément de cohérence à un courant de pensée fragmenté en branches hétérogènes qui peine à s'imposer comme paradigme alternatif. Cela peut constituer un élément de réponses aux commentateurs qui voient la cohérence du post-keynésianisme dans sa critique de l'économie néoclassique, et de montrer que celui-ci repose aussi sur des principes analytiques communs. Dans cette démarche, les post-keynésiens insistent généralement sur le rôle de l'incertitude radicale et de l'analyse monétaire pour se démarquer. Cela pourrait expliquer en partie pourquoi Sraffa a été totalement écarté au fil des années. Une des premières recensions de l'économie post-keynésienne (Hamouda and Harcourt, 1988) distinguait globalement trois branches : la branche dite « fondamentaliste » du post-keynésianisme états-unien – dont Paul Davidson est une figure centrale – qui insiste surtout sur l'aspect monétaire de

l'analyse de Keynes et particulièrement sur le rôle des anticipations et de l'incertitude, la branche Kalecki-Robinson qui insiste sur la complémentarité entre le traitement de la demande effective par Keynes et Kalecki, et les sraffiens ou néo-ricardiens. Ainsi, dans un premier temps, la question d'intégrer les sraffiens au post-keynésianisme ne semblait pas poser problème. Cela ne dura pas longtemps, et très vite des voix se font entendre pour souligner des incompatibilités méthodologiques et analytiques importantes entre l'approche de Sraffa et celle de Keynes (Arena, 1992; Lavoie, 2011). C'est l'échec de la Trieste Summer School de 1985, dont l'objectif était justement de mettre en cohérence les deux approches, qui marqua le début du divorce entre les deux camps. Il existe toujours aujourd'hui des tentatives de développement de synthèse post-classique, la plus connue étant celle de Pasinetti (Pasinetti, 2007). Mais globalement, post-keynésiens et néo-ricardiens ne communiquent plus beaucoup.

Dans cette perspective, l'opposition effectuée par Robinson entre équilibre et histoire dans son papier "History versus Equilibrium" (Robinson, 1974) est assimilée à un rejet de l'équilibre en faveur d'une analyse historique, ce qui alimente la rhétorique post-keynésienne sur l'importance de distinguer l'analyse, dans la tradition de Keynes, de successions d'équilibre en courte période et l'analyse néo-ricardienne en termes de positions d'équilibre en longue période. Cette interprétation de l'opposition entre histoire et équilibre à partir de l'évolution de son discours sur la méthode entraîne une assimilation de cette opposition à la distinction effectuée par Robinson entre temps historique et temps logique, et plus globalement à sa critique de la fonction de production néoclassique.

Nous pensons que cette opposition devrait être comprise différemment. En effet, dans l'article en question, Robinson emploie l'opposition entre équilibre et histoire pour se référer à deux théories distinctes, qui sont la valeur travail et la valeur par l'offre et la demande. Ainsi, l'équilibre fait référence à l'offre et la demande, et l'histoire à la valeur travail avec la prise en compte du rapport salarial, que nous avons établi comme les sources des propositions structurant l'approche marginaliste et celle des surplus. On pourrait donc la comprendre comme signifiant la rupture entre l'économie politique dans la tradition des classiques et de Marx d'une part, et l'économie néoclassique d'une autre.

Cela expliquerait pourquoi Robinson dit dans cet article, et dans d'autres écrits tardifs, que l'analyse du processus historique d'accumulation ne peut se faire que dans la tradition des classiques et de Marx¹¹. De même, cela expliquerait une incohérence de la lecture présentée ci-dessus, à savoir que Robinson commence à insister sur l'aspect méthodologique de la critique de la fonction de production dans les années 60, mais propose quand même un projet de synthèse entre Sraffa et Keynes en 1978 pour définir l'approche post-keynésienne. Enfin, cela expliquerait pourquoi Robinson continue à développer des analyses dans la tradition des surplus, avec notamment son ouvrage *Aspects of Development and Under-Development* (Robinson, 1979a) mais surtout le modèle « sraffaesque » qu'elle développe avec Bhaduri dans un article intitulé "Accumulation and exploitation: an analysis in the tradition of Marx, Sraffa and Kalecki" où, comme le fait remarquer Lavoie (Lavoie, 1996), elle emploie la méthode des prix normaux (Bhaduri and Robinson, 1980).

Ainsi, bien qu'elle ne considère effectivement pas l'analyse de Sraffa comme étant dans le temps historique (Robinson, 1980b), Robinson n'a jamais cessé de penser que celle-ci était un élément essentiel au développement du post-keynésianisme. Pour montrer cela, il faut remonter aux origines de l'opposition entre équilibre et histoire, qui se retrouvent dans *Essay on Marxian Economics* (Robinson, 1966 [1942]). En effet, c'est dans cet ouvrage que son discours sur l'économie évolue et qu'elle rompt avec la méthodologie de Pigou et de Marshall, donc c'est à partir de cet ouvrage que nous pourrions mieux évaluer l'évolution de ses positions méthodologiques.

Considérer le parcours intellectuel de Robinson à partir de cette nouvelle perspective permettrait donc de mieux comprendre la cohérence de son projet de synthèse keynéso-sraffienne, mais aussi d'apprécier l'originalité de son approche. Nous voulons ainsi replacer les travaux de Robinson qui la mènent à développer son modèle d'accumulation dans l'histoire de son évolution en trois temps. Cela nous permettra d'éclaircir certains points notamment sur la cohérence de ses travaux dans le temps, sur l'articulation entre son discours méthodologique et ses développements théoriques et enfin sur la signification de son projet post-keynésien. Nous pourrions ainsi avoir une meilleure compréhension de son modèle d'accumulation et des enjeux

¹¹ Voir à titre d'exemple (Robinson, 1974, 1977, 1980a).

autour de sa construction. Notre contribution principale consistera donc à présenter la contribution « positive » de Robinson à la théorie de l'accumulation du capital. En cela, nous rejoignons Marcuzzo (Marcuzzo, 2018), qui fait remarquer que l'accent a trop souvent été mis sur la critique de l'économie néoclassique par Robinson et pas assez sur la contribution théorique de cette dernière.

4- *Le chemin long et compliqué vers la généralisation de la Théorie Générale.*

Notre thèse s'organise en quatre chapitres, dont le but est de montrer l'évolution du parcours de Robinson tel que nous l'avons décrit, de sorte à mettre en avant la cohérence interne de ses développements analytiques d'une part et l'originalité de ceux-ci d'autre part.

Nous commencerons dans un premier chapitre par présenter la première GTG et le contexte de son écriture. Cela nous permettra de mettre en avant les rapports compliqués entre Robinson et Pigou, tout en montrant quand même comment elle inscrit son analyse dans la tradition marshallienne développée par celui-ci. Ce chapitre nous permettra aussi de mettre en avant le point de départ de Robinson dans le traitement d'une des questions centrales de cette thèse : la théorie de la répartition. Dans la première GTG, elle prend pour acquise la théorie marginaliste et ne cherche pas à questionner les fondements de celle-ci, et principalement le concept de capital qui lui est sous-jacent. Mais c'est à partir de ce travail que cette question devient centrale pour Robinson.

Le deuxième chapitre montre que, bien que la question de la définition du capital soit initialement posée par Harrod et Keynes à Robinson, c'est chez Marx qu'elle y trouve un début de réponse. Ce chapitre a donc pour objectif de mettre en lumière la rupture dans la pensée de Robinson avec l'ancrage marshallien dans lequel elle développe ses premiers écrits. L'enjeu est de montrer que cette rupture survient sur le plan méthodologique, qui se traduit par un nouveau discours sur l'économie, et sur le plan théorique, avec une redéfinition du profit et l'adoption des propositions de la

valeur travail à travers l'emprunt du concept de taux d'exploitation de Marx. Ainsi, nous montrons que Robinson adhère à l'approche des surplus principalement parce qu'elle lit les classiques après Marx, et Marx après Pigou et Marshall. Elle commence alors à raisonner en termes d'approche duale de la théorie économique, et cherche à inscrire son projet post-keynésien dans celle des surplus.

Le troisième chapitre s'intéresse donc aux conséquences de cette rupture par rapport à sa conception de l'équilibre. A travers cette question, c'est la cohérence du projet de synthèse entre Keynes et Sraffa que nous voulons interroger. Nous montrerons que cette synthèse, qui passe par l'emploi de la méthode des prix normaux (qui correspondent pour Robinson aux prix de production en longue période), fait sens uniquement dans le cadre conceptuel élaboré par Robinson entre la deuxième et la troisième GTG. Celui-ci implique une définition spécifique de l'équilibre, à partir de laquelle celle des prix normaux peut être appréhendée correctement. Cette définition de l'équilibre est à chercher dans le nouveau discours sur l'économie produit par Robinson et dans sa méthode renouvelée en s'inspirant de Marx.

Une fois cet éclairage apporté, nous pourrions alors examiner le modèle d'accumulation de Robinson, qui fait l'objet du quatrième et dernier chapitre. La théorie des prix est secondaire dans son analyse, et sert principalement de fondement à son modèle d'accumulation. Celui-ci est élaboré à partir de sa volonté d'intégrer l'analyse de la demande effective au schéma de reproduction élargi de Marx. Nous comprenons donc le modèle d'accumulation de Robinson à partir de son analyse originale des schémas de reproduction. Celle-ci est conduite dans le but de découvrir les lois d'accumulation du capital sous le capitalisme managérial. Elle est déduite à partir de la distinction entre les « relations sociales » de propriété, qui sont représentées par le concept de règles du jeu, et les « relations techniques » d'accumulation. L'objectif de Robinson est de montrer que le fonctionnement du système capitaliste dépend de l'interaction entre ces deux ensembles de relations, afin d'en déduire la nécessité de la modification des règles du jeu capitalistes.

Ce travail d'histoire de la pensée que nous effectuons entremêle donc analyse contextuelle – en se focalisant sur le contexte intellectuel – et reconstruction rationnelle, les premier et deuxième chapitres étant plutôt centrés sur la première et les

deux derniers sur la deuxième. Nous avons procédé ainsi afin de montrer qu'après une première période ancrée dans l'analyse de Marshall et une deuxième période de rupture, la troisième période est caractérisée par un développement progressif et cohérent qui se fait sur les trois tentatives de GTG de 1952, 1956 et 1962, et qui est fondé sur la nouvelle approche de Robinson dont les caractéristiques sont présentées dans le deuxième chapitre. La dernière GTG est celle qui est la moins traitée car il s'agit d'une synthèse un peu plus formalisée des principales propositions de 1956.

La dernière précision à apporter dans cette introduction concerne notre interprétation du travail de 1936 comme la première tentative de GTG de Robinson. Ce choix peut paraître curieux au regard de ce que dit Robinson, qui considère le travail de 1952 comme sa première GTG, et la littérature secondaire, qui reprend cette qualification. Notre choix est justifié par deux raisons : une raison « pratique » qui relève des besoins de notre exposition, puisque ce choix nous permet de définir le point de départ à partir duquel Robinson évolue en dehors de l'ancrage marshallien ; et une raison « logique » car, bien que la portée du travail de 1936 ne soit pas « générale » comme celle des tentatives d'après, et se limite à l'analyse de la théorie de l'emploi, nous pensons qu'il y a une continuité d'objectif qui vient d'une continuité de questionnement autour de la répartition et de l'analyse de la longue période entre les quatre travaux présentés.

**Chapitre 1 : La première généralisation de
la Théorie Générale : une théorie
marshallienne de l'emploi en longue
période ?**

Introduction

Ce chapitre a pour objectif de resituer la première généralisation de la *Théorie Générale* (GTG) dans le parcours intellectuel de Robinson, et plus largement dans le contexte du Cambridge des années 1930. Cette exploration nous permettra de mieux comprendre l'évolution de sa pensée entre cette première tentative (Robinson, 1936b, 1937) et les trois autres qui ont suivi (Robinson, 1952, 1956, 1962b), afin d'expliquer les divergences importantes entre ses propositions de 1937 et celles qu'elle a avancées par la suite. Robinson ne considère pas l'ébauche de 1936-37 comme faisant partie de son projet de GTG, et se réfère à celle de 1952 comme étant sa première tentative (Robinson, 1979c, p. xx). Nous considérons pourtant l'essai intitulé « The long-period theory of employment » qui a été publié en 1936 (Robinson, 1936b), puis étendu et réédité dans *Essays in the Theory of Employment* (Robinson, 1937), comme étant le premier travail de GTG de Robinson car il s'inscrit déjà dans un projet d'extension de l'approche de Keynes à la longue période. Certes, ce travail n'est pas une généralisation de la *Théorie Générale* à proprement parler dans la mesure où sa portée est limitée à une question spécifique, celle de l'emploi, alors que les GTG qui suivront ont une visée plus générale. Pourtant, il s'agit d'une première étape importante pour le projet de GTG, puisque c'est en partie l'échec de ce travail qui la pousse à chercher de nouvelles sources d'inspiration pour la suite.

La plupart des commentaires de cette première GTG ont été formulés dans la perspective d'évaluer l'originalité de l'approche de Keynes, au regard de son extension à la longue période, par rapport à la théorie marginaliste de la répartition. Sur cette question, la littérature fournit deux points de vue contradictoires. Pour Garegnani (Garegnani, 1996) et Eatwell (Eatwell, 1983), l'échec de la tentative de Robinson révèle des incohérences du système d'analyse de Keynes liées notamment aux similarités entre les concepts d'efficacité marginale du capital et de productivité marginale du capital. Kregel (Kregel, 1983) considère plutôt que Robinson a négligé des aspects essentiels de l'analyse de Keynes tels que l'incertitude et le rôle des anticipations, ce qui expliquerait selon lui son traitement lacunaire du capital dans ce travail.

Ce que la littérature secondaire ne souligne pas par contre, c'est que cet ouvrage est une tentative de mise en cohérence de la théorie de l'emploi de Keynes (Keynes, 1964 [1936]) avec l'approche de Pigou développée dans son ouvrage *The Theory of Unemployment* (Pigou, 1933). L'objectif de Robinson consiste à prouver la compatibilité du chômage involontaire avec l'équilibre classique de longue période¹². Ainsi, la démarche de cette première GTG se fonde sur un postulat de complémentarité entre l'approche de Keynes et celle des classiques. Il semble alors plus pertinent d'étudier ce travail par rapport à son propre objectif, et non pas au regard des différentes interprétations de la *Théorie Générale*. Nous rejoignons ici Kregel (Kregel, 1983) quand il soutient que l'approche de Robinson n'est pas totalement fidèle à celle de Keynes. Mais ce critère ne permet pas à lui seul d'évaluer ce travail ni de comprendre comment elle envisageait le projet de GTG.

Par contre, nous nous inscrivons dans la lignée d'Eatwell (Eatwell, 1983) et de Garegnani (Garegnani, 1996) qui montrent que l'extension de la *Théorie Générale* à la longue période s'avère problématique au regard de la théorie de la répartition à adopter. La tentative de GTG de Robinson en est la preuve. En effet, celle-ci se caractérise par un traitement ambigu du capital et de sa rémunération. Ce traitement consiste à accepter d'une part les conclusions de la théorie des fonds prêtables pour la longue période, et à introduire d'autre part la détermination monétaire du taux d'intérêt. Face au défi de développer une théorie sur la longue période, Robinson est obligée de s'intéresser à la variation du stock de capital, que Keynes n'avait pas à aborder en courte période. C'est ainsi qu'elle expliquera la variation de la rémunération du capital par celle de la productivité marginale, égale au taux d'intérêt à l'équilibre de longue période. La faiblesse de l'approche de Robinson réside dans l'ambiguïté du concept de capital qu'elle utilise. Celle-ci est principalement due à l'ambivalence dans le traitement des propositions découlant de la théorie des fonds prêtables et de la théorie de la distribution marginale.

C'est dans la démarcation incertaine entre l'efficacité marginale du capital et la productivité marginale du capital qu'il faut chercher l'origine du caractère ambigu du

¹² Dans la compréhension keynésienne du terme, donc englobant tous les économistes de Ricardo à Pigou, même s'il est généralement admis que Keynes considérait Pigou comme le représentant principal des classiques. Si cela vaut pour la théorie de l'emploi, c'est bien Ricardo cependant qu'il désigne comme son adversaire principal dès lors que l'analyse monétaire est en cause.

concept de capital avancé dans l'essai de Robinson. Cette ambiguïté a notamment été soulevée par Harrod (Harrod, 1937) dans sa recension de l'ouvrage en question, et la discussion qui en a résulté entre ce dernier, Keynes et Robinson est souvent reprise dans la littérature portant sur les débats cambridgiens préfigurant la controverse du capital. Robinson a, bien entendu, joué un rôle important dans cette controverse, notamment en la projetant dans la sphère publique (Robinson 1953-4). Dans sa recension, Harrod (Harrod, 1937, p. 308) pointe l'absence d'unité de mesure du capital et critique l'utilisation par Robinson des outils de l'analyse marginale. L'argument principal de Harrod est que la difficulté liée à ces limites vient de l'hétérogénéité du capital agrégé. Mais comme Robinson le fera remarquer elle-même pendant les années de la controverse (Robinson, 1971, 1975, 1979e), il ne s'agit pas là uniquement d'une question de mesure du capital, mais principalement du sens de ce concept. Autrement dit, l'absence d'unité de mesure du capital dans ce travail traduit l'imprécision dans la définition de ce concept.

Nous commencerons par présenter l'enjeu de l'analyse de Robinson, à savoir prouver la possibilité du chômage involontaire à l'équilibre de longue période. Dans cette perspective, elle va s'intéresser à l'ajustement de l'emploi par le taux d'intérêt, que Keynes identifie comme étant l'hypothèse implicite qui assure le plein-emploi dans l'argument de Pigou, et le « défaut fatal » de la « citadelle » orthodoxe selon les termes de son allocution radiodiffusée de 1934¹³. Nous verrons ensuite comment Robinson s'empare de la remarque de Keynes dans sa première GTG afin de nuancer les effets de l'ajustement par le taux d'intérêt sur l'emploi. Toutefois, son analyse ne cherche pas vraiment à remettre en question celle de Pigou car elle ne pose pas vraiment la question des déterminants de la répartition et se concentre principalement sur les effets des mouvements du taux d'intérêt sur les conditions d'équilibre. En effet, nous montrerons que Robinson adhère malgré tout au projet pigouvien d'intégration de la distribution marshallienne à la théorie de la valeur par l'offre et la demande, projet initié par Marshall lui-même. Ainsi, elle émet des réserves au sujet du développement de la théorie marshallienne de la répartition par Pigou, mais s'inscrit tout de même dans ce développement.

¹³ Celle-ci (Is the economic system self-adjusting ?) est par ailleurs l'une des très rares occurrences, sous sa plume, du qualificatif d'orthodoxe pour désigner la théorie « classique » (Keynes, 1934).

Section 1 : Taux d'intérêt et ajustement de l'emploi dans la première GTG : adapter le chômage involontaire de Keynes à la longue période pour contrecarrer l'analyse de Pigou.

Dans cette section, nous allons reconstruire la position de Robinson dans sa première GTG (Robinson, 1936b, 1937), qui consiste à prouver la validité du chômage involontaire de Keynes en longue période. En 1936, Robinson est motivée par le développement d'une analyse de longue période de l'emploi parce qu'elle veut remettre en question la définition du chômage de Pigou. La critique de l'analyse de ce dernier est donc l'un des objectifs de ce travail, même si elle ne l'annonce pas frontalement. Elle présente son objectif de la manière suivante:

The purpose of this essay is to outline a method by which Mr. Keynes' system of analysis may be extended into the regions of the long period and by which it may become possible to examine the long period influences which are at work at any moment of time. (Robinson, 1937, p. 75)

Robinson voyait donc son projet de généralisation de la *Théorie Générale* comme une extension du système d'analyse de Keynes à la longue période. C'est ainsi qu'elle va développer un système d'analyse dit « général », dans la continuité de Keynes (Keynes, 1964, p. 3 [1936]). Elle distingue celui-ci du système d'analyse classique et conclut la différence comme suit :

- Dans le système classique, le plein-emploi est réalisé et le taux d'intérêt s'ajuste à un niveau qui rend celui-ci compatible avec un investissement net nul.
- Dans le système d'analyse général de Robinson, le taux d'intérêt est donné et le volume de l'emploi – et du revenu – prend n'importe quelle valeur compatible avec un investissement net nul correspondant à ce taux d'intérêt¹⁴.

¹⁴ “In classical conditions of long-period equilibrium there is full employment, and the rate of interest is conceived to assume such a value that full employment is compatible with zero investment. In the system of analysis outlined in the preceding pages the rate of interest is taken as given, and the amount

Pour les deux cas, Robinson énonce les conditions d'un équilibre stationnaire caractérisé par une situation où l'investissement net est nul. La différence théorique qu'elle cherche à mettre en avant est que le premier est un équilibre de plein emploi alors que le deuxième ne l'est pas nécessairement. Robinson cherche à définir une situation d'équilibre de longue période où le chômage involontaire est envisageable. Ses propositions sur l'emploi de longue période sont pensées comme un prolongement de la théorie de l'emploi de Keynes.

Avant même la publication de la *Théorie Générale*, Robinson qualifiait déjà l'apport de Keynes de « révolution » dans un papier intitulé “The Theory of Money and the Analysis of Output” (Robinson, 1933, p. 24). Robinson a suivi de près le développement de la pensée de Keynes pendant la période précédant la publication de la *Théorie Générale*, en tant que son étudiante dans un premier temps, puis surtout par son implication dans le *circus*. Le *circus* de Keynes était un groupe d'étude composé de Richard Kahn, James Meade, Austin et Joan Robinson ainsi que Piero Sraffa, donc de jeunes économistes à Cambridge, qui a permis à la *Théorie Générale* de voir le jour. En effet, c'est au sein de ce groupe que les principales propositions de Keynes ont été discutées, critiquées et développées, ce qui explique que la *Théorie Générale* soit souvent perçue comme le fruit d'un travail collectif. C'est donc ainsi que le papier de 1933 de Robinson a été considéré comme illustrant la transition de la pensée de Keynes entre le *Traité sur la Monnaie* et la *Théorie Générale* (Klein, 1947). Rétrospectivement, Harcourt et Kerr décrivent l'article de 1933 comme quelque peu prophétique¹⁵ puisqu'il a prédit l'élaboration d'une théorie de la production globale par Keynes (Harcourt and Kerr, 2009, p. 25). Mais c'est surtout son propre projet que Robinson voulait mettre en avant, et c'est donc sa première GTG, et non l'ouvrage de Keynes, qu'elle anticipe dans ce papier. En effet, celle-ci raconte que :

In the summer of 1934 the main lines of the General Theory of Employment, Interest and Money had become clear, but the book was not published until 1936. I had been writing some essays drawing a number of riders from the

of employment (and total income) is conceived to assume whatever value is compatible with zero investment at the given rate of interest.” (Robinson, 1937, p. 101)

¹⁵ Ce qui est quelque peu exagéré car Keynes avait déjà annoncé son intention de produire une « théorie monétaire de la production » (Keynes, 1933).

main theory, holding them back to be published when the General Theory was out. (Robinson, 1977a, p. 8)

Très vite, Robinson s'approprié les propos de Keynes pour les développer¹⁶. Dans le papier de 1933, elle laisse entendre que ce dernier n'aurait pas compris la portée de sa propre révolution :

He [Keynes] failed to notice that he had incidentally evolved a new theory of the long-period analysis of output. (Robinson, 1933, p. 25)

Elle considère que Keynes n'a pas saisi toute la puissance et le potentiel analytique de ses propositions, qu'elle entend mettre en oeuvre. Cette citation révèle le projet en émergence qu'elle souhaite développer : celui d'une analyse du produit global en longue période. Cette analyse devrait consolider ce qu'elle considère comme étant la contribution principale de Keynes en remettant en question la proposition selon laquelle l'équilibre de longue période est nécessairement un équilibre de plein emploi :

But he [Keynes] completely overlooks the significance of this discovery, and throws it out in the most casual way without pausing to remark that he has proved that output may be in equilibrium at any number of different levels, and that while there is a natural tendency towards equilibrium between savings and investment (in a very long run) there is no natural tendency towards full employment of the factors of production. (Robinson, 1933, p. 25)

Ainsi, la théorie de l'emploi de Keynes constitue le fondement de l'analyse de longue période de Robinson puisqu'elle lui fournit le cadre théorique pour l'analyse de l'équilibre de sous-emploi. A travers celle-ci, Robinson veut montrer l'existence du chômage involontaire en longue période. Sur ce point, elle est en désaccord avec Keynes lui-même (A. Asimakopulos, 1984; de Carvalho, 1990). Ce dernier a en effet fait preuve de scepticisme envers la GTG de 1937, en considérant qu'il faudrait d'abord consolider les bases de l'analyse de la courte période avant de s'intéresser à son extension à la longue période (Kregel, 1983). Keynes ira jusqu'à remettre en question la pertinence du projet de Robinson, quand il lui écrit que :

¹⁶ La littérature secondaire a montré une divergence d'opinion importante entre les différents membres du *circus*, qui a persisté après la mort de Keynes comme en atteste par exemple la dégradation des relations entre Robinson et Meade par la suite.

Broadly speaking, you are taking the view that profits, and indeed interest, generally, is, in the last analysis, an uncertainty phenomenon— a view I share with you. But, if so, I do not clearly understand what you mean by a long-term theory of profits. Why should not the answer be that the long term ignores uncertain phenomena, and consequently it is a contradiction of terms to talk of the theory of profits in the long term? Is not that perhaps the answer to your difficulties? Each alternative you adopt to lead you to a conclusion seems to me unsatisfactory. But you start off with the assumption that there must be such a theory. Why? (letter 1860, 24 January 1941)” (Marcuzzo and Sardonì, 2013, p. 184).

Cet extrait de la correspondance entre Keynes et Robinson datant de 1941 montre combien ces deux économistes divergent sur la nécessité de développer une théorie de la longue période. Pour Keynes, les difficultés théoriques et analytiques rencontrées par Robinson prouvent qu’il faut abandonner cette piste-là. Son point de vue est cohérent avec celui de nombreux post-keynésiens qui considèrent l’analyse de longue période comme contradictoire avec le principe d’incertitude radicale (Asimakopulos, 1985, 1991; Lang and Setterfield, 2006; Lavoie, 2011). Keynes, considérant son analyse en rupture avec l’analyse classique, ne voit pas l’opportunité d’explorer la relation entre le taux d’intérêt et l’emploi en longue période. Il emploie ce terme de « classiques » pour désigner l’ensemble des économistes de Ricardo à Pigou et pour bien marquer cette rupture¹⁷. Cela s’exprime dans cette citation très souvent reprise de la préface de son ouvrage :

The composition of this book has been for the author a long struggle of escape, and so must the reading of it be for most readers if the author’s assault upon

¹⁷ Dans la conférence radiophonique de 1934, citée plus haut, Keynes trace ainsi la ligne de démarcation entre économistes : « D’un côté il y a ceux qui croient qu’à long terme le système économique s’ajuste tout seul, non sans grincements, gémissements et saccades, ni sans être interrompu par des contretemps, des interférences extérieures et des erreurs... De l’autre, il y a ceux qui rejettent l’idée que le système économique puisse sérieusement s’ajuster tout seul. » Face à « la quasi-totalité du corps constitué de la pensée économique au cours des cent dernières années », qui forme par conséquent l’orthodoxie (de Ricardo jusqu’à Marshall et Pigou, en passant par Say), Keynes déclare se situer résolument du côté des « hérétiques ». En rassemblant ainsi tous ces économistes qui « croient que le système économique a une tendance inhérente vers l’ajustement automatique », il crée artificiellement un ensemble très hétérogène qui gomme des clivages importants entre classiques et néoclassiques et occulte la critique marxiste. » (Combemale, 2010, p. 17)

them is to be successful,—a struggle of escape from habitual modes of thought and expression. (Keynes, 1964, p. viii [1936])

Robinson suit Keynes dans l'emploi de cette classification, mais elle ne conçoit pas la théorie de l'emploi de longue période comme une rupture avec le corpus théorique existant. En effet, en construisant sa propre analyse de l'équilibre de sous-emploi, elle cherche à montrer que :

It is thus impossible to argue that there is any self-righting mechanism in the economic system which makes the existence of unemployment impossible, even in the longest of runs. (Robinson, 1937, p. 87)

Ainsi, Robinson cherche à montrer que l'équilibre de longue période n'est pas forcément un équilibre de plein-emploi des facteurs de production. Elle ne remet donc pas en question l'équilibre de longue période comme aurait pu le faire Keynes, mais cherche à y intégrer le concept keynésien de chômage involontaire. En procédant de la sorte, elle veut discréditer une autre explication du chômage : celle qui est proposée par Pigou dans son ouvrage *The Theory of Unemployment* (Pigou, 1933). Pigou y définit le chômage de la façon suivante :

A man is only unemployed when he is *both* not employed and *also* desires to be employed. (Pigou, 1933, p. 3)

Ainsi, Pigou semble définir le chômage comme un phénomène subi et involontaire. Mais ce n'est pas l'avis de Keynes¹⁸, qui affirme que :

His title the 'Theory of Unemployment' is, therefore, something of a misnomer. His book is not really concerned with this subject. It is a discussion of how much employment there will be, given the supply function of labour, when the conditions for full employment are satisfied. [...] But it is not capable of telling us what determines the actual level of employment; and on the problem of involuntary unemployment it has no direct bearing. (Keynes, 1964, p. 275 [1936])

¹⁸ Sur la controverse entre Keynes et Pigou autour des définitions du chômage involontaire, voir (Rima, 1986; Ambrosi, 2008)

Keynes considère donc que Pigou est incapable de rendre compte du chômage involontaire, ou du moins écarte le sujet. Keynes explique cette incapacité par le rôle que Pigou accorde au taux d'intérêt dans son analyse. Le mécanisme d'ajustement par le taux d'intérêt dans le système de Pigou permettrait d'assurer le plein-emploi d'après Keynes :

In other words, it is assumed that the rate of interest always adjusts itself to the schedule of the marginal efficiency of capital in such a way as to preserve full employment. Without this assumption Professor Pigou's analysis breaks down and provides no means of determining what the volume of employment will be. (Keynes, 1964, pp. 274–275 [1936])

Robinson semble reprendre l'argument de Keynes contre Pigou quand elle décrit l'enseignement traditionnel comme « [...] a theory devoted to the explanation of unemployment erected upon the assumption that unemployment cannot exist. » (Robinson, 1936a, p. 298). De la même manière que Keynes prend Pigou comme principale figure représentative des classiques, Robinson a l'air de faire ici référence au traitement du chômage par Pigou. Dans son ouvrage, Pigou explique que :

In all circumstances, however, a fall in the rate of interest causes some expansion, and a rise some contraction, in the aggregate real demand function for labour. (Pigou, 1933, p. 182)

Ainsi, le taux d'intérêt joue le rôle de régulateur de l'emploi pour Pigou. En effet, dans le cadre de la théorie classique, une baisse du taux d'intérêt traduit un excès d'offre de fonds prêtables (qui correspond à l'épargne) sur la demande (correspondant à l'investissement). Cette baisse permet l'ajustement de la demande à l'offre de sorte à rétablir l'équilibre sur le marché des fonds prêtables. Dans la théorie des marchés classique, l'acceptation de la loi de Say est l'aboutissement logique de l'interdépendance entre marchés des biens, du travail et des fonds prêtables. Cela implique que les mouvements de l'offre et de la demande sur l'un de ces marchés entraînent des variations équivalentes sur les autres marchés. Ainsi, un excès de l'offre de fonds prêtables sur la demande correspond à un excès de l'offre des biens sur leur demande qui va provoquer une baisse des prix, du taux d'intérêt et de la demande de travail. Mais, avec la baisse du taux d'intérêt qui survient avec l'excès d'offre sur le

marché des fonds prêtables, l'investissement augmentera de sorte à rétablir la demande de travail. C'est ainsi qu'il faut comprendre qu'une baisse du taux d'intérêt augmente la demande de travail et une hausse de celui-ci la réduit. En dernière instance, c'est donc le taux d'intérêt qui permet d'ajuster la demande de travail à son offre et d'assurer le plein-emploi sur le marché du travail, par le même mécanisme que celui qui assure l'équilibre sur le marché des fonds prêtables. D'après Dobb (Dobb, 1975, pp. 216–218), c'est sur cet aspect-là de la critique de la loi de Say que Keynes met particulièrement l'accent dans la *Théorie Générale*. En effet, ce dernier affirme que :

If the rate of interest were so governed as to maintain continuous full employment, Virtue would resume her sway;—the rate of capital accumulation would depend on the weakness of the propensity to consume. Thus, once again, the tribute that classical economists pay to her is due to their concealed assumption that the rate of interest always is so governed. (Keynes, 1964, p. 112 [1936])

Ainsi, d'après Keynes, c'est le traitement du taux d'intérêt comme n'importe quel prix dont l'ajustement permet de réaliser l'équilibre sur le marché qui justifierait la détermination de l'accumulation par l'épargne. Robinson suit Keynes dans sa critique, en mentionnant le passage de la *Théorie Générale* ci-dessous :

It is tempting to say that many of the propositions of "Classical" economics (General Theory, p. 3, note) which break down in the face of unemployment, are valid upon the assumption that full employment is always maintained (General Theory, p. 112). For instance, the view that habits of thrift are calculated to promote the accumulation of capital is, in general, the reverse of the truth, but it is tempting to justify it by inserting the assumption that the rate of interest is always set at the level which gives full employment. But if no practicable level of the rate of interest will give full employment this method of rationalising the Classical propositions falls to the ground [...]. (Robinson, 1936b, p. 87 n.2)

Cette citation apparaît en note de bas de page de l'article de 1936, mais Robinson la supprime de la réédition de 1937. Nous comprenons ici qu'il s'agit pour elle d'évacuer la propriété du taux d'intérêt comme mécanisme d'ajustement pour

remettre en question les propositions classiques – donc le plein emploi des facteurs de production et l’antériorité de l’épargne sur l’investissement.

Dans *Introduction to the theory of employment*, un ouvrage destiné aux étudiants qui reprend les principaux éléments de la théorie de Keynes, Robinson appelle ce mécanisme “interest rate regarded as a regulator” (Robinson, 1969a, p. 66 [1937]). Elle critique cette analyse qu’elle considère comme indéfendable :

On this view the rate of interest is determined by the supply and demand of new capital, so that, when people become more thrifty, it is held that the rate of interest falls in such a way as to promote a corresponding increase in investment in new capital goods, while, if the profitability of capital goods is increased, it is held that the rate of interest is driven up in such a way as to limit the increase in investment to whatever increase in the desire to save may be induced by the higher rate of interest. (Robinson, 1969a, p. 66 [1937])

Sa critique concerne deux aspects importants, qui sont fondamentaux pour sa théorie de l’emploi de longue période, et qu’elle reprend de Keynes. Dans un premier temps, elle affirme l’origine monétaire du taux d’intérêt :

It is true, indeed, that an increase in the desire to save tends to lower the rate of interest, but only does so because it reduces activity it and so brings about a fall in the demand for money. And it is true that an increase in investment normally raises the rate of interest, by increasing activity and so raising the demand for money. (Robinson, 1969a, p. 66 [1937])

Ensuite, elle rejette l’antériorité de l’épargne par rapport à l’investissement en reformulant le problème de la demande effective :

But whatever the rate of investment may be, incomes will always be such that people save at whatever rate provides the capital which entrepreneurs are investing. A change in demand for capital (investment) always brings about (by way of a change in incomes) an exactly equal change in supply (saving); while if willingness to supply capital (thriftiness) increases, but the demand for it (investment) does not go up, no more will actually be saved than before. (Robinson, 1969a, p. 66 [1937])

Ainsi, ce n'est pas le taux d'intérêt, considéré comme étant la rémunération des offreurs de capital, qui détermine le niveau d'épargne. Celui-ci aussi dépend de l'investissement de par sa détermination par le revenu global. En revanche, Robinson trouve du sens dans la proposition de la théorie des fonds prêtables par rapport au rôle du taux d'intérêt :

Nevertheless the conception of the rate of interest as the regulator of the economic system contains an important element of truth. (Robinson, 1969a, p. 66 [1937])

En effet, elle soutient qu'il est possible de considérer que le taux d'intérêt agit comme stabilisateur du système économique – et ici, spécifiquement de l'emploi – même avec une détermination monétaire de celui-ci :

For when unemployment is severe then, on the one hand, money wages are driven down, so that the demand for money is reduced, while, on the other hand, the authorities are under pressure to increase the quantity of money in order to help things out. Thus, in a broad general sense, it is true that unemployment causes the rate of interest to fall. At the same time, a very high level of employment leads to a rise in the rate of interest. For as the limit of full employment is approached money wages rise rapidly, and the authorities are anxious to prevent a corresponding increase in the supply of money, so that the rate of interest is forced up. (Robinson, 1969a, p. 67 [1937])

Pour Robinson, le niveau de l'emploi est donc conditionné par les variations du taux d'intérêt qui en fixent les bornes. Ainsi, en cas de très fort chômage, le taux d'intérêt diminuera de sorte à relancer l'économie. De la même manière, en situation de presque plein-emploi, le taux d'intérêt augmentera de sorte à réduire la pression à la hausse de la demande de monnaie. Ainsi, Robinson ne rejette pas totalement l'ajustement par le taux d'intérêt, malgré sa critique de l'analyse de Pigou et de la loi de Say. Elle en accepte même certaines implications, tout en plaçant son analyse dans la lignée de Keynes. Nous allons voir dans la section suivante comment elle met en cohérence ces analyses contradictoires par la modification, sans le rejeter, du processus d'ajustement par le taux d'intérêt. Son positionnement pose la question suivante : Comment arrive-t-elle à faire cohabiter les analyses de Keynes et Pigou ? Nous

montrons dans la section suivante qu'il faut se tourner vers l'analyse qu'elle propose du taux d'intérêt comme médiateur entre l'analyse de courte période et celle de longue période.

Section 2 : Equilibre et ajustement : le taux d'intérêt pour concilier la théorie de distribution marshallienne avec le chômage involontaire en longue période.

Nous avons vu dans la section précédente que l'objectif de Robinson était de prouver la possibilité du chômage involontaire en longue période pour discréditer l'analyse de Pigou. Pour cela, elle s'attaque à la question de l'ajustement par le taux d'intérêt. En effet, c'est l'hypothèse implicite d'ajustement de l'emploi par le taux d'intérêt que Keynes identifie comme permettant l'établissement de l'équilibre de plein-emploi dans l'analyse de Pigou. Robinson formule l'opposition entre Keynes et Pigou de la manière suivante :

At first sight there appears to be a strong contrast between the part which the rate of interest plays in the short-period Theory of Employment and the part which it plays in the traditional long-period Theory of Distribution. (Robinson, 1937, p. 80)

Robinson fait ici référence à la critique par Keynes de l'ajustement de l'emploi par le taux d'intérêt chez Pigou. Le discrédit de Robinson n'est pas frontal, puisqu'elle ne dit pas explicitement vouloir reprendre (ou rejeter) l'une ou l'autre des théories. Elle s'inscrit plutôt dans une démarche de conciliation des deux approches. Ainsi, son extension de la théorie de l'emploi à la longue période doit pouvoir mettre en cohérence les propositions sur l'emploi de Keynes avec la théorie de la répartition néo-classique :

It is one function of the long-period Theory of Employment to reconcile this apparent contradiction, and to fit the propositions of the traditional Theory of Distribution into their place in the analysis of employment. (Robinson, 1937, p. 81)

Robinson considère en effet que les cadres d'analyse définis à la section précédente ne sont pas rivaux mais complémentaires¹⁹:

¹⁹ "The two systems of thought are complementary, not rival." (Robinson, 1937, p. 101)

For instance, the preceding analysis has shown that in certain types of society full employment is not compatible with a positive rate of interest. The classical analysis, applied to the same situation, would tell us that, since full employment obtains, the rate of interest must be negative. (Robinson, 1937, p. 101)

Robinson souligne dans cette citation la différence entre les mécanismes d'ajustement dans les deux analyses : dans le cadre d'analyse classique, le taux d'intérêt s'ajuste de sorte à réaliser le plein emploi, alors que dans le cadre général qu'elle développe, ce sont les niveaux de revenu et d'emploi qui s'ajustent au taux d'intérêt. C'est pour cela que dans son cadre d'analyse dit « général », c'est le taux d'intérêt qui est donné et non le volume de l'emploi. Elle semble donc suivre Keynes quand il affirme que :

[...] if the rate of interest is given as well as the demand curve for capital and the influence of the rate of interest on the readiness to save out of given levels of income, the level of income must be the factor which brings the amount saved to equality with the amount invested. (Keynes, 1964, p. 179 [1936])²⁰

Chez Keynes, l'ajustement se fait par les quantités et non par les prix. C'est donc l'inverse de ce que propose Pigou dans son ouvrage sur le chômage. Pour surmonter cette contradiction, Robinson va donc examiner le rôle du taux d'intérêt sur l'équilibre de longue période. Cela définit la question théorique de son essai :

The problem with which we shall be mainly concerned is the effect upon equilibrium conditions in such a community²¹ of changes in the rate of interest. (Robinson, 1937, p. 75)

Robinson s'intéresse donc aux effets de la variation du taux d'intérêt sur l'équilibre de longue période. Elle veut montrer que le chômage involontaire est compatible avec les conditions d'équilibre, qu'elle définit de la façon suivante :

²⁰ Il faut cependant noter que pour Keynes, la notion de taux d'intérêt d'équilibre est acceptable uniquement pour un niveau donné de revenu.

²¹ "Consider a closed community, living under a capitalist system, with population stable in respect to numbers and to age distribution, and with given tastes and technical knowledge." (Robinson, 1937, p. 75)

The conception of equilibrium employed in this essay is the Marshallian conception of a position of rest towards which the system is tending at any moment. (Robinson, 1937, p. 75 n.1)

Ainsi, elle accepte – comme Keynes dans la TG - la définition de l'équilibre comme point de repos car elle pense qu'il faut distinguer les fluctuations de l'emploi en courte période des changements qui se font sur une plus longue durée :

For the discussion of problems involving broad changes over the course of generations, in population, the rate of technical progress or the general social forces influencing thriftiness, it is possible to regard fluctuations in employment as a secondary consideration, and to conduct the discussion in terms of a self-regulating system. (Robinson, 1969a, p. 67 [1937])

Autrement dit, en longue période il est possible de faire abstraction de l'ajustement par l'emploi qui s'opère en courte période au profit de l'ajustement par le taux d'intérêt. A partir de là, on peut lire cette première GTG comme une tentative de mise en cohérence du rôle du taux d'intérêt comme régulateur du niveau de l'emploi avec des éléments de la théorie de Keynes – principalement la détermination du taux d'intérêt par l'offre et la demande de monnaie et l'antériorité de l'investissement sur l'épargne –, de sorte à retrouver, à partir de ces éléments, l'effet régulateur du taux d'intérêt sur l'emploi en longue période. Robinson ne remet pas en question le principe d'ajustement par le taux d'intérêt, mais l'utilisation de celui-ci comme mécanisme permettant l'établissement d'un équilibre de plein-emploi. Elle adhère donc en partie à un schéma théorique que Keynes cherchait à remettre en question : celui d'un système qui se régule lui-même²². Pour prouver la possibilité en longue période d'un équilibre de sous-emploi, elle admet la possibilité d'ajustement de l'emploi par le taux d'intérêt mais veut montrer que celui-ci ne permet pas pour autant de garantir le plein-emploi. Ainsi, l'enjeu pour elle est de montrer qu'au sein de ce système autorégulateur, l'ajustement du taux d'intérêt peut être insuffisant pour résorber le chômage

²² Robinson est consciente que sa définition de l'équilibre s'éloigne de celle de Keynes : “Mr. Keynes (General Theory, p. 48, note) uses 'long-period equilibrium' in a slightly more extended sense. My long-period equilibrium is a special case of Mr. Keynes' equilibrium, and in my terminology Mr. Keynes' position of long-period equilibrium with investment going on is a situation in which the equilibrium position is moving ahead of the actual position at a steady and foreseen rate.” (Robinson, 1937, p. 77 n.1)

entièrement. Son point de départ est une position d'équilibre caractérisée par un taux d'intérêt donné tel que le stock de capital se soit ajusté à celui-ci de sorte à ce que l'investissement net s'annule :

In conditions of equilibrium the stock of capital is adjusted to the given rate of interest, and no further accumulation takes place. (Robinson, 1937, p. 76)²³

Ainsi, elle veut adapter l'analyse de l'emploi de courte période à ce cadre analytique tel que :

The short-period analysis of the level of employment can readily be adapted to describe the forces which determine employment in our static community. (Robinson, 1937, p. 77)

Non seulement Robinson accepte le caractère stationnaire de cette position en adoptant l'hypothèse d'investissement net nul comme caractérisant l'équilibre, mais elle fait de cette hypothèse un élément essentiel de sa démonstration. En effet, celle-ci lui fournit l'équation manquante pour montrer que le stock de capital, qui s'ajuste à un taux d'intérêt donné de sorte à ce que l'investissement net soit nul, n'est pas nécessairement celui qui garantit le plein-emploi. Pour cela, elle va considérer qu'à chaque niveau d'emploi correspond un niveau d'output d'équilibre de longue période, que le niveau d'emploi varie donc avec celui de l'output, mais aussi que l'épargne dépend de l'output selon une fonction bijective²⁴. Ainsi est déterminé l'emploi sur la longue période:

We have now seen how employment is determined in the long period. There is one level of output at which saving is zero, and one level of employment corresponding to that level of output. The level of employment, determined in this way, is by no means the same thing as the amount of work which the community is willing to perform, and there is no reason to suppose that our static community will be free from unemployment. (Robinson, 1937, p. 78)

²³ Il s'agit d'une situation où le taux d'intérêt est maintenu à un niveau constant pendant une période de temps suffisante pour que l'investissement net soit nul. Cela implique que le stock de capital se soit ajusté à ce niveau de taux d'intérêt, par le biais de l'égalité avec l'efficacité marginale du capital.

²⁴ Robinson a également affirmé vouloir prouver la validité du paradoxe de l'épargne à la longue période (Robinson, 1937, p. 79). Mais comme elle suppose que l'épargne est une fonction croissante du revenu, et que ce dernier est déterminé selon le principe de la demande effective, il serait plus exact de dire qu'elle l'a postulé plutôt que de le prouver.

Avec les relations fonctionnelles entre emploi, output et épargne, et la condition que l'épargne nette est nulle en longue période (puisque l'investissement net est nul), Robinson peut logiquement postuler l'existence de chômage involontaire à l'équilibre de longue période. Pour elle, cela vient de ce que l'effet régulateur sur l'emploi du taux d'intérêt doit être nuancé afin de prendre en compte les influences qui peuvent l'amoinrir. Robinson en identifie trois, qui sont la propension à épargner (thriftiness), la nature du progrès technique et la répartition salaires/profits. Dans les trois cas, c'est par l'épargne que l'effet régulateur du taux d'intérêt est amoindri. En effet, Robinson montre que le progrès technique affecte la répartition, et que la propension à épargner dépend de celle-ci. Une répartition favorable aux capitalistes, qui ont une propension à épargner supérieure à celle des travailleurs, aura donc pour effet d'augmenter l'épargne, et une trop forte épargne de freiner l'investissement. Ainsi affirme-t-elle que :

[...] the amount of unemployment, in equilibrium, will be whatever is sufficient to reduce net saving to zero for the community. [...] Thus thriftiness tends to reduce the size of the equilibrium stock of capital. 'This was sometime a paradox, but now the time gives it proof.' (Robinson, 1937, p. 79)

Robinson en conclut donc que le meilleur remède contre le chômage ne consiste pas à manipuler le taux d'intérêt en comptant sur l'effet régulateur de l'emploi de celui-ci, mais à redistribuer le revenu global de sorte à favoriser les travailleurs et stimuler ainsi l'économie :

The most effective remedy for a community which finds itself in such a situation is to make a direct attack upon the mal-distribution of income which is the cause of excessive thriftiness. (Robinson, 1937, p. 90)

En procédant ainsi, Robinson ne remet pas fondamentalement en cause la théorie néo-classique de la répartition. Elle se contente de dire qu'une redistribution des richesses serait plus efficace pour lutter contre le chômage, en justifiant celle-ci en termes d'efficacité économique. Toutefois, elle ne se penche pas sur la question des déterminants de la répartition, et accepte la justification classique de celle-ci. En effet, dans sa démonstration, elle accepte implicitement les relations fonctionnelles établies entre l'investissement et le taux d'intérêt d'une part (ce qui est très keynésien), et entre

l'épargne et le taux d'intérêt d'autre part (ce qui l'est moins²⁵). Elle le dit de manière plus explicite dans son livre d'introduction à la *Théorie Générale* :

Then, taking a short cut, we may speak as though an increase in the profitability of capital were the cause of a rise in the rate of interest, and an increase in thriftiness the cause of a fall. (Robinson, 1969a, p. 67 [1937])

De même qu'elle l'accepte pour l'emploi, Robinson accepte donc l'effet régulateur du taux d'intérêt sur le stock de capital. Cela revient à dire qu'une augmentation de l'investissement entraîne une hausse du taux d'intérêt de sorte à entraîner une hausse correspondante de l'épargne, et inversement, qu'une hausse de l'épargne pousse le taux d'intérêt à la baisse pour engendrer une hausse de l'investissement correspondante. Autrement dit, elle traite l'investissement et l'épargne comme s'ils correspondaient respectivement à la demande et à l'offre de capital dans le schéma classique. Cela masque la déconnexion effectuée par Keynes entre l'investissement et l'épargne, qui varient de manière simultanée avec la variation du taux d'intérêt. Ainsi, bien que postulant la non-simultanéité de la détermination de l'investissement et de l'épargne, Robinson accepte les implications d'une telle simultanéité. Cela est d'autant plus problématique au regard de la formulation de sa question théorique comme l'étude des effets de la variation du taux d'intérêt sur les conditions d'équilibre de longue période. En se concentrant sur le fonctionnement des mécanismes d'ajustement, Robinson réduit ainsi la divergence entre les deux approches qu'elle voulait intégrer au seul aspect du rôle du taux d'intérêt dans l'analyse.

Ainsi, en posant en ces termes sa question théorique, Robinson n'adresse pas celle des déterminants du taux d'intérêt. Bien qu'elle donne raison à Keynes sur la détermination du taux d'intérêt par l'offre et la demande de monnaie et non pas sur le marché des fonds prêtables, elle ne considère pas les implications sur la théorie de la répartition de cette divergence majeure entre les deux théories. Elle élude simplement, probablement volontairement, la question de la détermination du taux d'intérêt en se concentrant sur celle des effets de sa variation sur les conditions d'équilibre. Comme

²⁵ On peut même considérer (Tutin, 1988, 2003) que c'est l'abandon de cette relation, dès le *Treatise*, et au grand scandale d'Hayek, qui marque la rupture de Keynes avec la théorie « classique » ... et la morale victorienne.

nous l'avons déjà évoqué, Robinson avait alors pour objectif de montrer la compatibilité de l'analyse de Keynes avec la théorie traditionnelle de la répartition. Celle-ci, développée par Pigou, est reprise de Marshall dont l'analyse est essentiellement marginaliste (Whitaker, 1988, pp. 105–132). Robinson ne discute pas des conséquences de l'analyse de l'investissement par Keynes sur les fondations d'une telle approche. Elle utilise le concept d'efficacité marginale pour la détermination du stock de capital d'équilibre à travers son égalisation avec le taux d'intérêt. Mais dans la suite de son raisonnement, elle se base sur la productivité marginale décroissante pour décrire les mouvements de variation du stock de capital en supposant donc implicitement que celle-ci correspond à la rémunération du capital. Cela apparaît particulièrement dans l'emploi de l'élasticité de substitution²⁶.

L'élasticité de substitution est un outil théorique développé par Robinson dans son ouvrage *Economics of imperfect competition* (Robinson 1933). Il mesure l'ampleur de la variation du ratio entre les facteurs de production (donc du capital sur le travail) en réponse à une modification de leurs rémunérations respectives. Ainsi, c'est un outil qui permet de rendre compte de la relation entre un changement de la répartition et un changement du ratio capital/travail. Dans un commentaire sur une version préliminaire de la *Théorie Générale*, Robinson avait suggéré qu'un tel outil serait essentiel pour l'analyse de longue période (Kregel, 1983, p. 343). Dans sa première GTG, elle l'applique à des facteurs agrégés afin d'expliquer leurs parts distributives agrégées. Son idée est que lorsqu'une variation du taux d'intérêt entraîne une variation du stock de capital, le ratio capital/travail est susceptible de changer ainsi que la part relative des travailleurs dans le revenu total par rapport à celle des capitalistes. Cette explication repose sur des hypothèses de concurrence parfaite et de rendements d'échelle constants (Robinson, 1937, p. 81). Sous ces conditions, la théorie marginaliste de la répartition prévaut avec des profits nuls (Robinson, 1934)²⁷, de sorte que la rémunération du

²⁶ Cette question a aussi suscité des débats liés à la nature des rendements d'échelle, auxquels contribuent Shove et Robertson mais aussi plus tard Frisch et Newman, et qui concernent la construction des courbes d'offre et de demande. Le débat a été lancé par Sraffa mais pour celui-ci la question des rendements d'échelle n'est pas pertinente dans le cadre de l'économie politique classique. Nous nous intéressons ici au traitement du capital, notamment par rapport à la théorie des fonds prêtables qui considère celui-ci comme un bien s'échangeant sur un marché dont le prix est déterminé par l'offre et la demande.

²⁷ Il est vrai que Robinson soulève dans cet article de 1934 les difficultés liées à l'application de la productivité marginale à des facteurs non-homogènes, mais elle évoque la question dans une note de bas

capital et du travail correspond respectivement aux taux d'intérêt et de salaire égaux à leurs productivités marginales respectives.

Une telle approche a été critiquée par Keynes et particulièrement Harrod dans sa recension de l'ouvrage de 1937 de Robinson (Harrod, 1937). Bien qu'il soit un "outsider" puisqu'il enseignait à Oxford, Harrod se rend fréquemment à Cambridge à partir de 1922. En effet, il a lui aussi participé aux discussions entourant la publication de la *Théorie Générale*²⁸ et a ensuite joué un rôle important dans le développement de ce qui a été considéré comme une extension dynamique du livre de Keynes²⁹. La correspondance entre Harrod et Robinson commence en 1931 (Rosselli and Besomi, 2013, p. 308)³⁰. Il est évident à la lecture de leurs échanges qu'ils avaient l'habitude de discuter de leurs travaux en cours tant ils estimaient chacun l'avis de l'autre. Un exemple en est la revue élogieuse de l'ouvrage *The Trade Cycle* de Harrod par Robinson (Robinson, 1936c), qu'elle citera dans sa réédition de 1937 de "The long period theory of employment". La référence de Robinson à Harrod dans des ouvrages ultérieurs montre que leurs échanges, ainsi que les travaux de ce dernier, l'ont interpellée et inspirée dans ses nouvelles tentatives de GTG. En effet, elle le mentionne dans la section des remerciements du volume de la deuxième GTG : *Rate of interest and other essays* (Robinson, 1952, p. 159) ainsi que de la troisième GTG : *Accumulation of capital* (Robinson, 1956, pp. vi–vii). Dans sa recension de l'essai sur la théorie de l'emploi de longue période, Harrod soulève les critiques suivantes :

- Dans un premier temps, il souligne que l'élasticité de substitution est employée dans l'analyse sans que les conditions à la marge auxquelles elle s'applique soient clairement expliquées,

- Ensuite, il remet en cause la classification des techniques en pointant l'absence d'unité de mesure du stock de capital. (Harrod, 1937, p. 328)³¹

de page avant de poursuivre son argumentation. Il n'est donc pas surprenant qu'elle n'évoque pas ce problème dans sa première GTG.

²⁸ Sur la relation entre Harrod et Keynes, voir (Besomi, 2000; Rosselli and Besomi, 2013).

²⁹ Il s'agit du point de vue développé dans (Metcalf and Steedman, 1991)

³⁰ Pour une mise en perspective des théories de la croissance développées par Harrod et Robinson, voir (Asimakopulos, 1989). Etant donné le thème de la croissance, le travail cité se concentre principalement sur leurs échanges après 1949.

³¹ Pour une présentation du débat entre Harrod et Robinson sur la question de la classification des techniques, voir (Marcuzzo and Sardoni, 2013, pp. 186–7). Ce qui nous intéresse ici, c'est la discussion qui s'ensuit autour du concept de capital et son rapport avec la théorie de la distribution.

Ces deux critiques sont liées à la nature ambiguë du concept de capital employé par Robinson. Cette ambiguïté se manifeste par l'absence d'unité de mesure du capital agrégé, et par l'application de la productivité marginale à cet agrégat non mesurable. Sur cette question, Keynes se range du côté de Harrod (Marcuzzo and Sardoni, 2013, p. 185). Robinson a rencontré ce problème parce qu'elle voulait aller au-delà de la courte période keynésienne où la capacité de production est constante. Dans la courte période keynésienne, l'efficacité marginale du capital est égale au taux d'intérêt à l'équilibre. Cela permet d'avoir une mesure de référence pour la valeur du capital, et d'éviter donc la question de la mesure du capital à proprement parler.

Avec les critiques de Harrod et de Keynes, Robinson remettra en question la pertinence de la théorie marginaliste de la répartition. Dans sa deuxième GTG, elle rejette explicitement l'application de cette théorie au capital agrégé, ainsi que l'élasticité de substitution :

I leave those who draw production functions to say what marginal productivity and the elasticity of substitution mean when labour and capital are the factors of production. (Robinson, 1952, p. 102)

Robinson reprend alors la critique que lui adressait Harrod en 1937 sur l'absence d'unité de mesure du capital pour remettre en question l'analyse de Pigou :

[...] the conventional analysis runs in terms of the effect of an invention upon the marginal productivity of "a given amount of capital" and no one ever makes it clear how capital is to be measured. (Robinson, 1952, p. 100)

C'est en effet à Pigou qu'elle se réfère dans la citation précédente. Après avoir critiqué Pigou, Robinson adresse la même remarque aux théoriciens de la synthèse, principalement Hicks, Samuelson et Solow. Le débat entre Robinson, Keynes et Harrod préfigure donc la controverse des deux Cambridge et la critique de la fonction de production agrégée par Robinson (Robinson, 1953b). Son article de 1953 qui expose cette critique fait entrer les débats sur la théorie du capital dans le domaine public. Dans ce passage très cité de cet article, elle questionne le concept de capital tel qu'il est représenté dans la fonction de production :

Moreover, the production function has been a powerful instrument of miseducation. The student of economic theory is taught to write $Q = f(L, C)$ where L is a quantity of labour, C a quantity of capital and Q a rate of output of commodities. He is instructed to assume all workers alike, and to measure L in man-hours of labour; he is told something about the index-number problem involved in choosing a unit of output; and then he is hurried on to the next question, in the hope that he will forget to ask in what units C is measured. Before ever he does ask, he has become a professor, and so sloppy habits of thought are handed on from one generation to the next. (Robinson, 1953b, p. 81)

La référence au professeur³² fait écho ici à sa remise en question de l'analyse de Pigou. Bien que la critique de Robinson ait entraîné des débats théoriques portant principalement sur la question de la mesure du capital, Harcourt a bien montré que ce n'était pas l'enjeu principal de celle-ci (Harcourt, 1969, 1972, 1976)³³. En effet, l'absence d'unité de mesure du capital est une conséquence de l'ambiguïté de la définition du concept de capital néoclassique. Cette absence d'unité de mesure est donc la manifestation d'un problème plus profond, et provient de ce que la nature du capital n'est pas précisée. Nous pouvons voir cela dans cette citation de Robinson à propos de la controverse :

When the question was raised in Cambridge (England) twenty years ago, the orthodox answer was: let us pretend that 'capital' consists of a physical substance that it is just like finance so that the problem does not arise. (Robinson, 1979b, p. 95)

Ainsi, Robinson dénonce le manque de précision sur la nature du capital, qu'on considère aussi bien comme un stock de biens capitaux que comme un fonds monétaire. Harcourt et Cohen (Cohen and Harcourt, 2003, 2005) ont déjà exploré les implications de ce manque de précision par rapport à la critique de la fonction de production agrégée. Ils ont ainsi montré que le capital représenté dans celle-ci était à la fois traité comme un stock d'équipement et un fonds monétaire, ce qui occulte la

³² A de nombreuses reprises, dans sa correspondance, Keynes désigne Pigou par « le professeur ».

³³ De plus, Robinson présente à plusieurs reprises sa résolution de la question de la mesure du capital (Robinson, 1959, 1971).

distinction entre l'investissement en tant qu'augmentation de l'appareil productif et le placement en tant qu'achat d'actifs financiers. C'est effectivement ce que dit Robinson dans un post-scriptum de son article de 1953, où elle explique ses propos de l'époque comme soulevant l'échec de la fonction de production agrégée à distinguer ces deux aspects du capital (Robinson, 1978a, p. 90). Dans la fonction de production agrégée, le capital désigne un stock de biens durables mais est traité comme s'il s'agissait d'une entité homogène, à savoir l'argent (Robinson, 1970a, p. 311, 1971, p. 598). Robinson considère que ces deux aspects du capital appartiennent à deux traditions "pré-keynésiennes" (Robinson, 1971, p. 597). La première est la tradition walrasienne qui définit le capital comme un stock hétérogène de biens durables et d'équipement³⁴. La seconde tradition est celle de Marshall qui définit le capital comme un fonds monétaire³⁵ et sa rémunération comme la récompense de l'attente, l'attente étant ici le facteur de production.

En soulignant la présence de deux définitions distinctes, Robinson ne met pas uniquement en cause la fonction de production agrégée mais toute la cohérence de la microéconomie standard, qui repose sur l'intégration des approches de Walras et de Marshall dans un cadre analytique commun. C'est ce cadre unifié que Pigou cherche à développer à Cambridge dans les années 1920 et 1930, le fondement de celui-ci étant la théorie de la valeur par l'offre et la demande. Pigou n'est pas réductible à l'équilibre partiel, ce qui en fait un adversaire particulièrement intéressant pour Keynes, mais aussi pour Joan Robinson. Dès les années 1920, il développe ce qu'on pourrait appeler un projet de « synthèse cambridgienne », auquel celle-ci n'est pas fondamentalement hostile au début, mais dont elle va progressivement s'éloigner, jusqu'à rompre avec dans les années 1940 et 1950, à mesure qu'elle redécouvre Marx puis Ricardo, fondant ainsi l'une des traditions du courant post-keynésien.

³⁴ Rebeyrol (1999 p. 167) a montré que si les biens capitaux sont constitués de biens hétérogènes produits dans des conditions différentes, la diversité du capital n'apparaît que du point de vue de l'offre de capital chez Walras, alors que celui-ci est considéré dans sa globalité du côté de la demande.

³⁵ And this term [interest] is also used more broadly to represent the money equivalent of the whole income which is derived from capital. It is commonly expressed as a certain percentage on the "capital" sum of the loan. Whenever this is done the capital must not be regarded as a stock of things in general. It must be regarded as a stock of one particular thing, money, which is taken to represent them." (Marshall 2013 [1890] pp. 61–62)

Section 3 : Joan Robinson et le projet de « synthèse cambridgienne » de Pigou

Comme nous l'avons vu, la première GTG dévoile les rapports compliqués qu'entretient Robinson avec Pigou. Elle rejette son approche tout en acceptant certaines de ses implications. Son positionnement s'avère donc ambigu et cela se reflète dans son analyse, notamment par rapport au manque de définition précise du capital et de sa rémunération. Pour mieux comprendre le positionnement de Robinson, il faut resituer son approche dans le contexte de Cambridge des années vingt et trente. Nous verrons ainsi que ce rapport ambigu qu'elle entretient avec l'analyse de Pigou peut être expliqué par deux éléments. D'une part, le fait que Pigou se revendique de Marshall rend compliqué pour Robinson de discréditer son analyse. D'autre part, elle accepte en partie la vision positiviste de l'économie partagée par Marshall et Pigou, mais n'y adhère pas entièrement.

Joan Robinson suit les cours d'économie (Economics Tripos) à Cambridge University au début des années 1920, où elle assiste aux séminaires de Pigou et Keynes. En 1926, elle se marie avec Austin Robinson et s'installe avec lui en Inde pendant trois ans avant de revenir à Cambridge en 1929. Joan Robinson obtient son diplôme de master et commence à écrire des ouvrages académiques. Elle donne des cours particuliers chez elle avant de devenir officiellement maître de conférences adjoint à la faculté d'Economie et de Politique en 1934 (Turner, 1989, pp. 9–24). Dans l'introduction du premier volume des *Collected Economic Papers* (Robinson, 1951a) qu'elle dédie à ses étudiants, elle raconte que :

When I came up to Cambridge in 1922, and started reading economics, Marshall's *Principles* was the Bible, and we knew little beyond it. [...] Marshall was economics. (Robinson, 1951a, p. vii)

Marshall a joué un rôle décisif à Cambridge, en particulier dans l'établissement de l'économie comme discipline indépendante (Turner, 1989, pp. 4–5, 15–17). Il a ainsi voulu mettre l'accent sur la nature scientifique de cette discipline en soulignant la continuité de son développement et le caractère universel de ses lois et principes (Loasby, 1991, p. 35). Sur ce point, Pigou était en phase avec les aspirations de

Marshall. En effet, Pigou s'inscrit dans l'ancrage méthodologique de Marshall et cherche à développer l'économie en tant que discipline scientifique :

The function of economics analysis – that part of which is not tool-making – is to build up, as far as may be, a conceptual working model of the body economic as it lives and moves; to display its anatomy and physiology, the interaction of its several parts, the process of its growth, the response it tends to make to various kinds of stimulation, and so on. (Pigou, 1929, pp. 10–11)

Cette méthodologie de type positiviste se fonde sur une vision naturaliste de l'économie, qui apparaît dans son application de la métaphore biologique à l'économie, dont il partage l'usage avec Marshall. Ainsi, lorsque ce dernier prend sa retraite de son poste de professeur d'économie politique en 1908, il recommande Arthur Cecil Pigou comme son successeur. Robinson rapporte que Pigou avait l'habitude de dire "It's all in Marshall" (Turner, 1989, p. 15). Pigou est en effet connu pour être, à l'époque, l'un des principaux représentants de la tradition marshallienne. C'est dans le contexte du développement de l'économie marshallienne à Cambridge par Pigou que Robinson a étudié et commencé à faire de l'économie. Son acceptation de l'analyse de Pigou vient donc du fait qu'il se place dans la continuité de Marshall sur le plan théorique et épistémologique.

C'est dans l'un de ses premiers écrits, *Economics is a Serious Subject* (Robinson, 1932), que Robinson expose son point de vue sur l'économie en tant que finalité et corpus théorique, et fait part de ses filiations :

The work of Professor Pigou on the Economics of Welfare – the analysis of the distribution of resources between alternative uses, the recent work on the Theory of Value – the analysis of the output of particular commodities, and the recent work on the Theory of Money, or, as I prefer to call it, the analysis of output as a whole, has built up a body of technique – imperfect, primitive, incomplete, only capable of giving unreal answers to unreal questions – but a body of technique of which we need none of us be ashamed. (Robinson, 1932, p. 5)

Nous pouvons identifier ici les contributions respectives de Pigou, Marshall et Keynes, auxquels Robinson se réfère comme étant les trois génies de la théorie

économique dans un passage de son autobiographie secrète publié récemment (Aslanbeigui and Oakes, 2006). Robinson intègre la vision de l'économie comme discipline scientifique de Pigou et Marshall comme nous pouvons le voir dans la citation suivante :

And unless economics is content to remain forever in the age of Alchemy it must resolutely turn its back on the pursuit of gold, however precious it may be to human welfare, and embark upon the path of an austere and disinterested search, not « for the Truth », but for a single self-consistent system of ideas. (Robinson, 1932, pp. 3–4)

On pourrait résumer la position de Robinson comme la défense d'une synthèse entre les approches des trois économistes pour le développement d'un système unifié et cohérent. Cette position est cohérente avec son approche de la GTG. Il ressort donc de la lecture de l'ouvrage de 1932 son assimilation entre les propositions de Marshall et celles de Pigou :

Economists have sometimes been bold enough to claim that economics is a serious subject. The point is put with great clarity in Professor Pigou's Sidney Ball Lecture of 1929. But as a body they have never insisted upon their claim with the force and emphasis which it requires. (Robinson 1932, p.3)

Dans le speech de la conférence citée, qu'il donne à Oxford en 1929, Pigou présente ce qu'il pense être le fondement de l'économie en tant que science :

In our attacks upon these various problems there is, indeed, a certain unity of *method* because, while related to quite different subject-matters, they are all particular instances of the general problem of value. (Pigou, 1929, p. 11 original emphasis)

Ainsi, pour Pigou, ce fondement réside dans l'unité de méthode. Celle-ci consiste en l'application de la « loi de la valeur » fondée sur l'offre et la demande aux problèmes variés dont traite l'analyse économique. C'est par rapport à cette vision que Pigou veut généraliser les théories de l'offre et de la demande au traitement des questions théoriques, et notamment de la répartition. Dans son discours, il loue la rigueur d'Edgeworth et déplore l'aspect littéraire de l'analyse de Marshall, en

considérant qu'il faut récupérer de celle-ci la structure logique, qui n'est autre que celle de la théorie de la valeur par l'offre et la demande et de la répartition à la productivité marginale. En effet, c'est bien Marshall qui initie le passage de la théorie de la valeur classique à la théorie marginaliste de l'offre et de la demande appliquée à la discussion de la production, la consommation et la distribution, comme le montre Bharadwaj qui se réfère à ce passage comme la subversion de l'économie classique par Marshall (Bharadwaj, 1978).

Ainsi, la théorie de la distribution marshallienne développée par Pigou reprend ce principe-là. Ce qui la caractérise c'est donc le lien entre valeur et distribution, qui fait que le capital et le travail soient considérés comme n'importe quel bien dont le prix est déterminé par la confrontation de l'offre et la demande sur leurs marchés respectifs. Dans la préface à la première édition des *Principles*, Marshall affirme en effet que :

The theories of the value of labour, and of the things made by it, cannot be separated: they are parts of one great whole; and what differences there are between them even in matter of detail, turn out on inquiry to be, for the most part, differences of degree rather than of kind. As, in spite of the great differences in form between birds and quadrupeds, there is one Fundamental Idea running through all their frames, so the general theory of the equilibrium of demand and supply is a Fundamental Ide running through the frames of all the various parts of the central problem of Distribution and Exchange. (Marshall, 2013, p. xxi [1890])

Robinson ne remet pas en question la théorie de la valeur par l'offre et la demande, et veut même la généraliser à l'output global :

If we are interested in the volume of output, why should we not try what progress can be made by thinking in terms of the demand for output as a whole, and its cost of production, just as we have been taught to think of the demand and cost of a single commodity? (Robinson, 1933, p. 24)

La référence à l'enseignement dans cette citation confirme l'influence de Marshall et de Pigou sur Robinson. Dans sa première GTG, elle ne remet donc en question que le résultat de la théorie des fonds prêtables, mais non l'idée fondamentale

selon laquelle le capital peut être traité comme n'importe quelle autre marchandise. Or, la critique de la théorie des fonds prêtables ne peut pas être réduite à celle de l'ajustement par le taux d'intérêt comme le fait Keynes. Cette théorie consiste en effet en l'application de la théorie de la valeur par l'offre et la demande au capital. Cela implique certaines hypothèses dans le traitement du capital et des conséquences sur la théorie de la répartition. Robinson ne pose pas ces questions à ce stade, mais il est facile de voir que son acceptation du projet de Pigou ne relève pas d'une adhésion inconditionnelle à sa vision de l'économie.

En effet, dans son essai de 1932, Robinson dit que la théorie économique n'a rien à voir avec la réalité sociale, mais qu'il faut l'accepter et chercher à développer la technique dans un premier temps, au lieu de vouloir trouver des correspondances entre le modèle et la réalité. Pourtant, elle est assez contradictoire, puisqu'elle semble quand même considérer que le modèle correspond dans une certaine mesure à la réalité quand elle dit que :

A large part of economic theory has been devoted to the study of an ideal self-regulating system, and it is important not to lose sight, in our preoccupation with unemployment, of the principles derived from such a system, which apply in a broad general way to the actual world. (Robinson, 1969a, p. 68 [1937])

Elle veut donc séparer la « technique » qui n'est autre que la méthode par l'offre et la demande de la discussion des problèmes réels et du welfare – et c'est là qu'elle critique implicitement Pigou. Elle accepte donc la méthodologie positiviste de Pigou et de Marshall comme prérequis définissant la pratique du théoricien de l'économie, mais à condition de reconnaître les limites de la portée d'une telle technique. Robinson accepte donc que le raisonnement économique se fasse dans le cadre d'une théorie de la valeur fondée sur l'offre et la demande, ainsi que les prémisses méthodologiques sur lesquels ce cadre s'appuie. Toutefois, il nous semble que cette adhésion venait en grande partie de ce qu'elle ne connaissait pas d'autres approches de l'analyse économique. C'est pour cela que son positionnement reste ambigu et que son appréciation sur le lien entre modèle et réalité est mitigée. Cela se traduit par l'imprécision du lien entre la valeur et la répartition qui résulte en une conception ambiguë du capital dans la première GTG.

Conclusion

Ce chapitre nous a permis :

- de situer le premier travail de GTG de Robinson dans le contexte de Cambridge des années 1930 et de reconstruire son positionnement à cette période-là,

- de montrer les caractéristiques essentielles de l'approche de l'équilibre adoptée par Robinson en 1937 et qu'elle rejette par la suite : équilibre comme point de repos et statique, et association de la théorie marginaliste de la répartition à la théorie des fonds prêtables pour le traitement de la rémunération du capital.

Nous avons défini la théorie de la valeur et de la distribution marshallienne développée à Cambridge dans les années 1920 comme s'inscrivant dans un projet d'unification du corpus théorique néoclassique dans ses versions marshallienne et walrasienne. Nous avons ainsi montré comment Robinson accepte ce projet, avant de remettre en question la théorie de la valeur et de la répartition qui lui est associée. Cela se traduit dans sa première tentative de GTG par une mise en cohérence de la théorie de l'emploi de Keynes avec la théorie de la valeur et de la distribution marshallienne. La remise en question de cette dernière est principalement motivée par la critique de Harrod et de Keynes de cette première GTG. En soulevant la question de l'absence de mesure du capital dans ce travail, ces derniers ont joué un rôle important dans la formulation de la critique robinsonienne du concept de capital néoclassique. Cette critique permet de souligner que Walras et Marshall ne se réfèrent pas à la même chose quand ils parlent de capital, ce qui remet en question l'unité de la théorie néoclassique de la répartition, dans ses branches walrasienne et marshallienne. Cela constitue une sérieuse critique au projet de Pigou qui visait à développer cette unité à partir de la généralisation de l'application du principe de l'offre et de la demande à la rémunération du capital et du travail considérés comme les facteurs de production. En effet, si Walras et Marshall ne parlent pas de la même chose quand ils se réfèrent au capital, alors il ne suffit pas d'unifier la méthode pour développer une théorie de la répartition commune aux deux approches. C'est aussi la cohérence de la microéconomie standard comme discipline académique qui est remise en question.

Celle-ci combine l'analyse de la concurrence parfaite dans l'approche de l'équilibre général d'une part et celle des défaillances du marché dans un cadre marshallien d'autre part, les deux analyses étant considérées comme appartenant à un corpus théorique unifié. Il s'agit là du système analytique de l'équilibre auquel Robinson se réfère dans sa distinction entre équilibre et histoire. Et c'est avec tout ce système que Robinson cherche à rompre dans son ouvrage sur Marx de 1942. Nous allons montrer dans les chapitres suivants comment sa position évolue par rapport aux trois thèmes qui sont les éléments essentiels de son analyse qui se veut dynamique à partir de la deuxième GTG (Robinson 1952) :

- la définition du capital à partir de la considération du profit comme surplus,
- la redéfinition de l'équilibre en relation avec la question du temps (mesure du capital et traitement des anticipations),
- et enfin les fondements philosophiques de l'analyse en lien avec le développement des outils théoriques (de la « technique »).

Chapitre 2 : *Essai sur l'Economie de Marx* :
de la rupture avec les fondements de
l'analyse néoclassique à l'adoption de
l'approche des surplus.

Introduction : De Marshall à Ricardo

Nous avons vu dans le premier chapitre comment Robinson accepte dans un premier temps le projet pigouvien de « synthèse cambridgienne », avant d'en critiquer les implications notamment en ce qui concerne la théorie de la répartition. C'est suite aux remarques de Harrod et de Keynes que Robinson va remettre en question la théorie marginaliste de la répartition, mais c'est bien la lecture de Marx qui va l'inspirer dans sa recherche d'une théorie alternative. Parallèlement aux débats sur sa théorie de l'emploi de longue période, Robinson découvrait l'économie de Marx, principalement sous l'influence de Kalecki qui arrive à Cambridge en 1936. Sa première incursion dans l'économie marxiste fut la rédaction pour *l'Economic Journal* d'une recension du livre de Strachey, *The Nature of Capitalist Crisis* (Robinson, 1936a)³⁶. La lecture de Marx lui apporte une nouvelle perspective sur l'analyse économique, qui la conduit à abandonner le postulat de complémentarité entre l'approche de Keynes et la tradition marshallienne qui dominait Cambridge durant ses années de formation et ses débuts en tant qu'économiste. Cette nouvelle perspective lui permet d'aller au-delà des critiques de Harrod et de Keynes présentées dans le chapitre précédant. Bien que ces derniers la poussent à remettre en question le traitement néoclassique du capital, c'est bien chez Marx qu'elle trouve de nouveaux fondements pour définir ce concept et lever l'ambiguïté présente dans son analyse de 1937. Ces nouveaux fondements s'inscrivent dans le cadre de l'approche des surplus comme le soulignent Howard et King (Howard and King, 1992, p. 299) qui décrivent le modèle d'accumulation de Robinson développé dans *Accumulation of Capital* (Robinson, 1969b, p. [1956]) comme appartenant à cette approche. Ils le voient comme un modèle éclectique mais clairement inspiré de Marx.

³⁶ Turner relate que Kahn pensait que Robinson avait commencé à lire le *Capital* de Marx après la publication de cette recension, Strachey lui ayant reproché de critiquer des aspects de l'analyse de Marx sans l'avoir lu (Turner, 1989, p. 64).

Dans cet ouvrage, Robinson se propose de reprendre les questions de l'économie politique classique – au sens de Marx et non plus de Keynes³⁷ - et d'employer certains de ses outils théoriques pour y répondre. Elle déclare pourtant ne pas avoir étudié les classiques. C'est en effet avec l'édition par Sraffa des œuvres complètes de Ricardo, *The Works and Correspondence of David Ricardo*, et particulièrement de son introduction à celles-ci (Sraffa, 1951), que Robinson découvre l'économie politique classique. Cette découverte intervient donc après sa lecture de Marx, et c'est dans ce cadre qu'il faut comprendre son adhésion à l'approche des surplus. En effet, Robinson voit l'approche des surplus comme une alternative à l'approche par l'offre et la demande. En cela, elle souscrit à la lecture de Dobb, avec lequel elle a beaucoup échangé pendant ses années de lecture du *Capital*. Ce dernier interprète l'histoire de la pensée économique à partir de la dualité de tradition entre l'approche des surplus d'une part et celle par l'offre et la demande de l'autre (Howard and King, 1992, p. 294).

Nous montrerons donc dans ce chapitre que c'est avec Marx qu'elle rompt définitivement avec l'économie de Pigou et adopte l'approche des surplus. Cette rupture se manifeste sur plusieurs points. Elle l'oblige à prendre définitivement position sur la question de l'ajustement de l'emploi par le taux d'intérêt. Mais surtout, elle la pousse à revoir l'analyse du revenu du capital de Marshall, l'interprétation que Pigou en fera, et sa propre tentative de définir le capital. Il est frappant de voir que Robinson ne développe pas d'analyse conceptuelle du capital ni de la manière dont il intervient dans le processus de production dans sa première GTG (Robinson, 1937). Sa deuxième GTG (Robinson, 1952) s'enrichit de nouveaux concepts, notamment ceux de taux de profit et de taux d'exploitation, absents de la première GTG, et d'une définition du profit comme un surplus. C'est donc dans la continuité de cette deuxième GTG que Robinson développe son ouvrage majeur, *Accumulation of Capital*, que nous considérons ici comme sa troisième GTG, et qui illustre bien son adhésion à l'approche des surplus.

³⁷ Pour Marx l'économie classique trouve son achèvement dans l'œuvre de Ricardo, et rentre ensuite en décadence, alors que pour Keynes l'économie classique désigne Ricardo et tous ceux de ses successeurs qui se sont ralliés avec lui à la « loi de Say ».

Robinson trouve en effet dans l'analyse de Marx une conception du profit comme surplus, et de l'intérêt comme part de ce surplus, qui s'oppose au concept marshallien de prix d'offre du capital considéré comme un coût nécessaire de production au même titre que le salaire. Pour Robinson, cette différence vient de ce que Marx ne cherche pas à justifier le revenu issu de la propriété du capital comme les économistes orthodoxes, mais plutôt à le peindre comme résultant de l'exploitation des travailleurs par les capitalistes détenteurs des moyens de production. Ainsi, la rupture est principalement d'ordre méthodologique et concerne un aspect que Robinson ne considérerait pas comme relevant de l'analyse économique avant de lire Marx : l'idéologie.

C'est ainsi que la critique robinsonienne de la théorie marginaliste de la répartition est principalement motivée par le rejet des fondements philosophiques sur lesquels elle est érigée, comme suggéré par Cohen et Harcourt (Cohen and Harcourt, 2003, 2005). En effet, ces derniers insistent dans leur présentation de la controverse de Cambridge sur la dimension idéologique du débat et sur le rôle de la théorie marginaliste de la répartition dans la justification du partage des richesses. Ce chapitre prolonge cette ligne de pensée en montrant l'émergence de la dimension idéologique dans les écrits de Robinson à travers l'évolution de son discours sur l'économie. Celle-ci avait déjà exprimé dès les années trente des craintes par rapport au rôle de la théorie marginaliste de la répartition dans la légitimation du partage du revenu (Robinson, 1934). Mais c'est en lisant Marx qu'elle comprend vraiment comment l'idéologie peut conditionner l'analyse en conditionnant la vision que l'économiste a du système capitaliste et par conséquent l'image qu'il cherche à véhiculer de la société.

Avec Marx, Robinson découvre donc une nouvelle approche méthodologique qui modifiera sa manière de développer l'analyse économique. Celle-ci est aux antipodes de la méthode positiviste de Pigou, dont la compréhension de la scientificité de l'économie s'inscrit dans une vision anhistorique du système. Or c'est cette vision qui empêche, d'après Robinson, la remise en question des rapports de force qui y sont établis. En contrepartie, l'approche en termes historiques de Marx cherche à révéler ces rapports pour les renverser, et ne prend donc pas le capitalisme comme acquis mais comme un système limité à une période historiquement déterminée.

Après avoir montré la rupture avec l'approche méthodologique de Pigou dans le discours de Robinson sur l'économie, nous verrons que cela la conduit à questionner le concept néoclassique de capital comme facteur de production et à chercher de nouveaux fondements pour une théorie de la répartition alternative. Cela nous permettra d'aborder dans un troisième temps son adhésion à l'approche des surplus.

Section 1 : Un nouveau discours sur l'économie qui traduit la rupture avec les fondements méthodologiques de l'analyse orthodoxe.

Nous avons évoqué dans le précédent chapitre l'essai sur la méthode de Robinson, *Economics is a Serious Subject : The Apologia of an Economist to the Mathematician, the Scientist and the Plain Man* (Robinson, 1932), où elle adhère à la méthodologie positiviste de Pigou et à sa vision sous-jacente du progrès de la théorie économique comme discipline scientifique. C'est sur cette vision qu'est fondée sa première GTG comme tentative de synthèse entre l'approche de Keynes et la tradition marshallienne développée par Pigou. Robinson ne traite plus les questions de méthode avant les années soixante, notamment dans *Economic Philosophy* (Robinson, 1962a), puis dans « Thinking about thinking » (Robinson, 1979f), où elle revient sur ses positions de 1932. Cette évolution a été soulignée dans la littérature secondaire (Harcourt, 1990; Salanti, 1996), mais ces interprétations omettent un élément important, à savoir que cette évolution est initiée très tôt, dès son premier ouvrage sur Marx (Robinson, 1966a [1942]). Bien que Robinson n'en parle pas de manière explicite, cet ouvrage est caractérisé par un nouveau discours sur l'économie qui illustre clairement une rupture avec la méthodologie de type positiviste adoptée en 1932.

Pour bien comprendre cette rupture, il faut donc se tourner vers le premier ouvrage que Robinson rédige sur Marx, *Essay on Marxian Economics* (Robinson, 1966a [1942]), où elle précise son objectif de la manière suivante :

The purpose of this essay is to compare the economic analysis of Marx's *Capital* with current academic teaching. The comparison is, in one sense, a violent anachronism, for the development of Marx's thought was influenced by controversy with his own contemporaries, not with mine. (Robinson, 1966a, p. xxii [1942])

Contrairement à ce qui transparaisait dans ses précédents travaux, elle n'essaie plus d'éviter la controverse. Harcourt (Harcourt, 1990) relate que Robinson avait exprimé son aversion pour les controverses dans son premier essai méthodologique de

1932 (Robinson, 1932), déclarant avec humour qu'elle ne se doutait pas alors qu'elle serait au centre de plusieurs d'entre elles quelques années plus tard. Cette aversion apparaît aussi dans son ouvrage d'introduction à la *Théorie Générale* quand elle dit que :

The controversies and the political issues are bound up together. Both have been avoided as far as possible in this book. (Robinson, 1969a, p. 102 [1937])³⁸.

Pourtant, dans son ouvrage de 1942, Robinson ne cherche plus à prouver la complémentarité entre les travaux de Keynes et l'économie classique qu'il critique, à laquelle elle se réfère désormais sous le nom d'orthodoxie. Il s'agit là du principal élément de rupture avec l'approche de la première GTG. Pour comprendre cela, il faut rapprocher sa lecture de Marx du contexte dans lequel Robinson le découvre, contexte où elle considère désormais que les développements théoriques contemporains portant sur l'analyse du chômage et du monopole remettraient grandement en question les propositions de l'enseignement traditionnel³⁹ :

But modern developments in academic theory, forced by modern developments in economic life - the analysis of monopoly and the analysis of unemployment - have shattered the structure of orthodox doctrine and destroyed the complacency with which economists were wont to view the working of *laissez-faire* capitalism. (Robinson, 1966a, p. xxii [1942])

Robinson se réfère principalement ici à la critique par Sraffa (Sraffa, 1925, 1926) du traitement marshallien de l'offre dans les conditions de concurrence parfaite

³⁸ Ce qui est frappant cependant, c'est qu'elle était déjà très lucide sur le rôle de l'idéologie dans les controverses en économie.

³⁹ Un enjeu majeur de cette critique porte sur l'enseignement à Cambridge, et particulièrement celui de Pigou, qui occupe après Marshall le poste de professeur en économie politique jusqu'en 1943. Sa rupture avec les analyses classiques de Pigou se traduit donc par une critique du corpus théorique enseigné à Cambridge, dans une volonté d'actualiser celui-ci. A l'époque, Pigou semble aussi considérer l'enseignement comme un enjeu majeur puisqu'il commence sa préface de *Theory of Unemployment* (Pigou, 1933) en dédiant son ouvrage aux étudiants en économie : « This book is addressed to students of economics. » (Pigou, 1933, p. V). C'est probablement en réaction à celui-ci que Robinson publiera son ouvrage de vulgarisation de la *Théorie Générale* à destination des étudiants, qu'elle présente de la manière suivante : « The purpose of this book is to provide a simplified account of the main principles of the Theory of Employment for students who find that they require some help in assimilating Mr. Keynes' General Theory of Employment, Interest and Money, and the literature which is growing round it. » (Robinson, 1969a, p. xvii [1937]) C'est donc principalement par rapport au contexte cambridgien qu'il faut comprendre la démarche de Robinson.

– qui l’avait conduit à développer son analyse de la concurrence imparfaite –, à la théorie du chômage involontaire de Keynes (Keynes, 1964 [1936]), mais aussi à Kalecki et son analyse de la concurrence imparfaite à travers le principe du mark-up (Kalecki, 2013 [1939]). Ainsi, les difficultés du capitalisme et de l’analyse orthodoxe justifieraient selon Robinson de se tourner vers Marx. Elle conçoit ces difficultés comme des remises en cause de l’analyse orthodoxe et du capitalisme du laisser-faire. Ainsi, la rupture avec l’orthodoxie est motivée d’une part par les limites de l’analyse orthodoxe, qu’elle considère comme incapable de rendre compte de certaines réalités du système capitaliste, et d’autre part par la complaisance des économistes orthodoxes envers ce système.

Cela l’amène à reconsidérer la manière dont elle envisage le progrès de la théorie économique. Elle distingue en effet l’enseignement orthodoxe traditionnel de la théorie dite moderne, se référant d’un côté au cadre d’analyse marshallien et de l’autre aux développements évoqués ci-dessus. Shove souligne dans sa recension de *Essay on Marxian Economics* que cet ouvrage est à la fois « a critique of Marx and an attack on the doctrines of the “orthodox economists” » (Shove, 1944, p. 47), mais il ne mentionne pas la théorie moderne. Or il s’agit bien là de l’enjeu de la comparaison annoncée par Robinson dans son ouvrage sur Marx. En effet, en procédant à un examen critique des propositions orthodoxes par rapport à celles de Marx, Robinson veut proposer une nouvelle source d’inspiration pour le développement de la théorie moderne :

But if we are interested, not in the historical evolution of economic theory, but in its possible future progress, this is the relevant comparison to make. (Robinson, 1966a, p. xxii [1942])

Nous sommes loin ici de la position qu’elle exprimait dans son essai méthodologique (Robinson, 1932). Nous avons vu dans le chapitre précédent qu’elle considérait alors que le progrès de la théorie économique devrait passer par le développement d’un corps de connaissances unifié et cohérent. Mais, de sa comparaison entre Marx et les économistes orthodoxes, il en ressort que :

The orthodox economists have been much preoccupied with elegant elaborations of minor problems, which distract the attention of their pupils from

the uncongenial realities of the modern world, [...]. Marx's intellectual tools are far cruder, but his sense of reality is far stronger, and his argument towers above their intricate constructions in rough and gloomy grandeur. (Robinson, 1966a, p. 2 [1942])

Robinson n'abandonne pas la volonté de faire progresser la théorie économique, mais elle semble concevoir ce progrès différemment. Elle ne s'intéresse plus au développement de la cohérence interne d'un système d'idées pris comme acquis. Au contraire, elle remet en question ce système tout en revenant sur sa précédente position. Dans son essai de 1932, Robinson voyait la construction de modèles économiques comme conditionnée par un arbitrage entre le réalisme des hypothèses et leur opérationnalité. Elle considère alors que le développement de la théorie économique devrait passer dans un premier temps par le choix de l'opérationnalité. Autrement dit, elle privilégiait alors les hypothèses permettant la formalisation de l'analyse étant donné la technique existante (Rosselli and Besomi, 2013, p. 311). Elle pensait en effet qu'il fallait se concentrer sur le développement de cette technique, quitte à accepter un niveau d'abstraction élevé de l'analyse, avant de travailler sur des hypothèses plus réalistes. Sur la base de cet arbitrage, Salanti (Salanti, 1996), qui reprend la terminologie de Klant (Klant, 1984) qualifie la méthodologie de Robinson d'apriorisme empirique. Il est défini comme étant une approche de la théorie économique à partir de l'arbitrage entre cohérence interne de la structure logique du modèle et réalisme de ses hypothèses. Salanti pense que Robinson adopte cette approche dans l'ensemble de ses œuvres, mais nous pensons ici qu'elle s'en détache dans son ouvrage sur Marx. En effet, pour comprendre le nouveau discours de Robinson sur l'économie, il faut se positionner en dehors de cet arbitrage.

Dans la citation ci-dessus, elle ne compare pas les hypothèses des deux cadres analytiques, mais leur capacité à décrire le fonctionnement réel de l'économie. Ainsi, Robinson reproche aux économistes orthodoxes d'occulter les réalités déplaisantes (« uncongenial realities ») comme le chômage et la concentration des capitaux. Particulièrement, elle considère que ceux-ci font abstraction de certaines caractéristiques inhérentes au système capitaliste, à savoir l'exploitation du travail et la lutte des classes, ainsi que le caractère historiquement déterminé de ce système.

En effet, pour Robinson, la particularité de l'analyse économique de Marx ne réside pas dans sa capacité à formuler des hypothèses plus réalistes, mais plus fondamentalement dans la manière dont il considère le système capitaliste. Ainsi, elle considère que c'est là la divergence principale entre Marx et les économistes orthodoxes et que cela influence leur représentation de la société capitaliste. Dans un premier temps, Robinson remarque que Marx ne prend pas le système capitaliste comme acquis, mais le conçoit comme historiquement déterminé :

The fundamental differences between Marxian and traditional orthodox economics are, first, that the orthodox economists accept the capitalist system as part of the eternal order of Nature, while Marx regards it as a passing phase in the transition from the feudal economy of the past to the socialist economy of the future. (Robinson, 1966a, p. 1 [1942])

Dans un deuxième temps, elle souligne que Marx analyse la société à partir des rapports conflictuels entre les propriétaires des moyens de production et les travailleurs qui ne possèdent que leur force de travail, donc à partir de la lutte des classes entre capitalistes et travailleurs, alors que les économistes orthodoxes décrivent une société harmonieuse :

And, second, that the orthodox economists argue in terms of a harmony of interests between the various sections of the community, while Marx conceives of economic life in terms of a conflict of interests between owners of property who do no work and workers who own no property. (Robinson, 1966a, p. 1 [1942])

Elle critique ainsi le caractère anhistorique du système capitaliste dans l'analyse orthodoxe, ainsi que de la vision de la société qu'elle véhicule. Cette critique vient de ce que Robinson trouve chez Marx une autre manière de considérer le système, qu'il voit comme historiquement déterminé, et la société, qu'il analyse à partir des rapports conflictuels entre travailleurs et capitalistes. Ainsi, limiter le propos de Robinson sur le « sens de la réalité » de Marx à la question du réalisme des hypothèses – comme le suggère la contribution de Salanti (Salanti, 1996) – ne permet pas de saisir la profondeur de la rupture avec sa position méthodologique de 1932 et donc des fondements positivistes de l'analyse de Pigou. Cette rupture se traduit par

ailleurs par une reconsidération du statut de la théorie comme représentation de la réalité :

Since they believed themselves to be in search of eternal principles they paid little attention to the special historical features of actual situations, and, in particular, they were apt to project the economics of a community of small equal proprietors into the analysis of advanced capitalism. [...] And the laws derived from such a society are applied to modern industry and finance. (Robinson, 1966a, p. 2 [1942])

Ainsi, la critique de Robinson concerne l'inadaptabilité de l'analyse orthodoxe à la description du fonctionnement de l'économie capitaliste et ne se limite pas à la question du réalisme des hypothèses. C'est toute la méthode orthodoxe qu'elle critique. Celle-ci consiste à décrire le capitalisme moderne à partir de lois dérivées d'une représentation d'une économie qui ne prend pas en compte la caractéristique principale du capitalisme, à savoir la division entre travailleurs et capitalistes. Ce sont les fondements philosophiques de l'analyse, qui permettent d'établir ce genre d'identification, que Robinson rejette. Cette interprétation de sa critique de l'économie orthodoxe fait écho aux propos de Marx exprimés dans *Contribution à la Critique de l'Economie Politique* :

Ainsi l'économie bourgeoise nous donne la clef de l'économie antique, etc. Mais nullement à la manière des économistes qui effacent toutes les différences historiques et voient dans toutes les formes de société celles de la société bourgeoise. On peut comprendre le tribut, la dîme, etc., quand on connaît la rente foncière. Mais il ne faut pas les identifier. (Marx, 1859, p. 153)

L'enjeu d'une telle identification réside d'abord pour Robinson dans le positionnement du théoricien vis-à-vis du système capitaliste :

These two points of difference are not unconnected – for if the system is taken for granted and the shares of the various classes in the social product are determined by inexorable natural law, all interests unite in requiring an increase in the total to be divided. But if the possibility of changing the system is once admitted, those who hope to gain and those who fear to lose by the change are immediately ranged in opposite camps. (Robinson, 1966a, p. 1 [1942])

Pour Robinson, c'est désormais l'idéologie, qui fait le lien entre la nature du système et l'image de la société véhiculée dans l'analyse, et qui conditionne l'analyse et donc la pratique de l'économie. Robinson identifie les orthodoxes comme les défenseurs du capitalisme et des rapports de domination qui le caractérisent. Cette défense est fondée sur la vision anhistorique de ce système qui empêcherait, selon elle, d'envisager le renversement des rapports de domination qui le caractérisent. En niant la possibilité de changement du système, les économistes orthodoxes se font les défenseurs de celui-ci. Ainsi, alors qu'en 1932 Robinson voyait la pratique de la théorie économique comme arbitrage entre réalisme et opérationnalité, relevant de la préférence du théoricien, puisque les optimistes choisiront la deuxième voie et les pessimistes la première (Harcourt, 1990; Harcourt and Kerr, 2009, pp. 16–7), elle reconsidère désormais le rôle de l'économiste :

The orthodox economists, on the whole, identified themselves with the system and assumed the role of its apologists, while Marx set himself to understand the working of capitalism in order to hasten its overthrow. (Robinson, 1966a, p. 1 [1942])

En effet, Robinson reconsidère le rôle des économistes à partir de leur position dans la lutte des classes : alors que les orthodoxes sont les défenseurs du système capitaliste, Marx en est le détracteur conscient⁴⁰ :

Marx was conscious of his purpose. The economists were in general unconscious. They wrote as they did because it seemed to them the only possible way to write, and they believed themselves to be endowed with scientific impartiality. (Robinson, 1966a, pp. 1–2 [1942])

Robinson reconnaît avoir inconsciemment propagé l'idéologie orthodoxe en reprenant ses outils analytiques. Elle ne voit plus la technique comme un élément neutre, mais plutôt fondée sur des prémices philosophiques qui la conditionnent. Elle comprend que l'idéologie influence les fondements philosophiques de l'analyse, et que ceux-ci influencent les outils théoriques choisis. C'est à partir de là qu'elle va sérieusement remettre en question la théorie marginaliste de la répartition.

⁴⁰ Cette position méthodologique de Marx est clairement exposée dans (Faccarello, 1993)

Mais la rupture méthodologique engage également le contenu de la théorie : une fois admis avec Marx qu'il s'agit pour le théoricien de dégager des « concepts spécifiques » pour la compréhension d'une « société spécifique », Joan Robinson s'avise que l'économie de Marx, le « dernier grand ricardien », est une économie de la production, contrairement à l'économie marginaliste, qui est fondamentalement une économie de l'échange. Ce point de vue n'est pas si éloigné de celui de Keynes, qui considérait que l'économie marshallienne n'était qu'une « économie des échanges réels », incapable de rendre compte des propriétés d'une « économie monétaire de production » (voir Keynes (Keynes, 1933) et Tutin (Tutin, 2000)).

La « visite à Marx » de Joan Robinson est aussi une prise conscience de l'historicité des concepts économiques. Par la suite, elle opposera systématiquement l'économie de producteurs indépendants, à la fois producteurs et échangistes, dont l'économie néo-classique fait selon elle la théorie, à l'économie « moderne », où la production est organisée par des capitalistes et où les travailleurs sont séparés des moyens de production. Cette distinction, présente dans ses *Exercices d'analyse économique* (Robinson, 1960a), est reprise dans le manuel qu'elle a coécrit avec John Eatwell une vingtaine d'années plus tard (Eatwell and Robinson, 1973)

Section 2 : La rupture avec la théorie de la répartition issue du projet pigouvien de « synthèse cambridgienne ».

Nous avons vu dans le premier chapitre que les années vingt et trente à Cambridge étaient marquées par le projet pigouvien de « synthèse cambridgienne ». Désormais, Robinson cherche à différencier celui-ci des développements théoriques issus de la contribution de Keynes. Elle commence donc par revenir sur sa position concernant le rôle du taux d'intérêt en citant son ouvrage *Introduction to the Theory of Employment* (Robinson, 1969a [1937]) où elle avait accepté pour la longue période la proposition selon laquelle le taux d'intérêt pourrait être lié de manière fonctionnelle à l'épargne d'une part et à l'investissement de l'autre. Robinson s'appuie sur l'analyse de Kalecki, qui l'avait poussée à lire Marx, pour en déduire que :

Thus the rate of interest, though its movements tell in the right direction, is too weak an influence adequately to regulate the level of investment. (Robinson, 1966a, p. 70 [1942])

Il n'est donc plus question de nuancer le rôle du taux d'intérêt dans l'ajustement entre l'épargne et l'investissement, mais plutôt de dire que son effet est négligeable sur l'investissement afin de remettre en question tout « l'argument orthodoxe ». Cet argument consiste en la proposition de Pigou selon laquelle les variations du taux d'intérêt permettent d'assurer le plein-emploi (Pigou, 1933). Elle conclut alors que :

In the modern academic view, therefore, it seems that the importance of the rate of interest was very much exaggerated in the traditional theory, and that Marx was after all not much at fault in neglecting it altogether. (Robinson, 1966a, p. 70 [1942])

Dans la préface à la deuxième édition de son ouvrage introductif à la *Théorie Générale*, nous pouvons voir que ce repositionnement émane de la volonté de rupture avec les fondements analytiques orthodoxes :

This part of Keynes' teaching [interest rate as a regulator of employment] was a concession to earlier doctrines and to weaken it is to separate his system all the more decisively from the old orthodoxy. (Robinson, 1969a, p. xii [1937])

Ainsi, dans son essai intitulé « The Generalisation of the General Theory » (Robinson, 1952), qui constitue sa deuxième tentative de GTG, Robinson commence par rejeter l'ajustement de l'emploi par le taux d'intérêt :

Before proceeding with the main argument it is necessary to guard against following a false scent: the conception of an economy which is automatically held on a path of steady development by the mechanism of the rate of interest. (Robinson, 1952, p. 73)

Robinson va ensuite plus loin dans l'analyse, en ne se limitant plus à celle du rôle du taux d'intérêt. Elle considère désormais les implications de son analyse par Keynes par rapport à la théorie de la répartition :

Mr. Keynes's criticism of the orthodox theory was primarily concerned with the problem of unemployment in its short-period aspect, but incidentally it destroys the basis of the long period theory of the supply price of capital. (Robinson, 1966a, p. 70 [1942])

Deux éléments caractérisent la théorie du prix d'offre du capital que Robinson va rejeter. Le premier élément concerne la signification du revenu du capital comme coût nécessaire de production. Celle-ci est présente dans les écrits de Marshall, que Robinson critique directement sur ce point. Le deuxième élément concerne la nature croissante de ce coût. Sur ce second point, c'est Pigou que Robinson remet en cause, puisqu'elle considère qu'il a supprimé la dimension dynamique de l'analyse de Marshall. Nous commencerons par développer le premier point avant d'aborder le second.

La théorie du prix d'offre du capital considère le revenu du capital comme émanant de la nécessité de récompenser la provision du capital, tel que :

Thus the rate of interest is the *reward of waiting* - the reward of not consuming one's capital, while the excess of profit (net of depreciation) over the interest on a secure loan is the *reward of risk-bearing*. These together make up the supply

price of capital, and the stock of capital is in equilibrium, tending neither to increase nor diminish, when the rate of profit is equal to the supply price of the existing stock of capital. (Robinson, 1966a, pp. 54–55 [1942])

Robinson discrédite la théorie du prix d'offre du capital par l'affirmation suivante :

A full theory of accumulation would no doubt be very complicated, and it is possible to argue that "discounting the future" should play some part in it. But it can easily be seen that part must be a minor one. For in a world in which it was predominant there would be no problem of unemployment. As soon as unemployment appeared in such a world, it would only be necessary to lower the rate of interest [...] unemployment would disappear. Poverty and social injustice would remain, but unemployment could be no more than a passing accident. (Robinson, 1966a, pp. 55–56 [1942])

Ainsi Robinson comprend que son réexamen des propositions orthodoxes dans son ouvrage sur Marx a des conséquences importantes sur la définition du concept de capital et le rôle qui lui est assigné dans l'analyse. Dans un article intitulé « Marx and Keynes » publié en italien en 1948 puis traduit et réédité dans le premier volume des *Collected Economic Papers* (Robinson, 1951b), Robinson expose les conséquences sur le concept de capital de ce réexamen des propositions orthodoxes :

The attempt to represent merely owning capital (waiting) as a productive activity has been abandoned, and the view is gaining ground that it is misleading to treat capital itself as a factor of production, on the same footing as labour. (Robinson, 1951b, p. 133)⁴¹

Robinson se réfère ici au traitement du concept de capital par Pigou, lequel reprend Marshall, qui considère le comportement d'attente des capitalistes comme étant le deuxième facteur de production avec le travail. Dans cette conception, l'utilisation de ce facteur de production entraîne des coûts qui sont déduits comme le salaire pour le travail. Revenons sur la symétrie établie par Marshall dans le traitement entre revenu du travail et revenu du capital :

⁴¹ Ce passage apparaît déjà dans un article publié avant *Essay on Marxian Economics* sous le titre de « Marx on unemployment » (Robinson, 1941, p. 235).

Again, though there is a sharp line of division between man himself and the appliances which he uses; and though the supply of, and the demand for, human efforts and sacrifices have peculiarities of their own, which do not attach to the supply of, and the demand for, material goods; yet, after all, these material goods are generally the result of human efforts and sacrifices. The theories of the values of labour, and of the things made by it, cannot be separated: they are parts of one great whole; and what differences there are between them even in matters of detail, turn out on inquiry to be, for the most part, differences of degree rather than of kind. (Marshall, 2013, p. xxi [1890])

Comme Robinson le remarque, l'analyse marshallienne considère que les profits, les intérêts et les salaires rémunèrent des services productifs au même titre :

In the orthodox system, rent of land is a surplus, because land is a " free gift of nature ", and would exist just as much if no payment were made for it, but interest and profits are the necessary supply price for capital, without which it would not be forthcoming. Wages, interest and profit are grouped together as "the reward of human efforts and sacrifices". (Robinson, 1966a, p. 52 [1942])

Robinson reprend les termes de Marshall pour le critiquer sur son propre terrain. Pour elle, cette symétrie de traitement entre capital et travail a un objectif précis :

Thus attention is distracted from the distinction between income from work and income from property, and a moral justification is provided for interest and profit. (Robinson, 1966a, p. 52 [1942])

Robinson considère donc que la conception du capital comme facteur de production fait abstraction de la division fondamentale entre capitalistes et travailleurs et des relations de propriété des moyens de production. C'est avec Marx que Robinson découvre une nouvelle approche du revenu du capital :

The most striking difference between Marx and the orthodox economists appears in the conception of surplus. To Marx, depreciation and wages are the only necessary costs of production, and rent, interest and profit are all subdivisions of surplus. (Robinson, 1966a, p. 52 [1942])

Dans le Livre I du *Capital*, Marx définit ce surplus – traduit ici par le terme de survaleur, qui correspond à celui de plus-value dans d'autres traductions – de la manière suivante :

Le capitaliste qui produit la survaleur, c'est-à-dire pompe directement aux ouvriers du travail non payé qu'il fixe en marchandises, est certes bien le premier à s'approprier cette survaleur, mais il n'en est aucunement le dernier propriétaire. Il doit ensuite la partager avec des capitalistes qui remplissent d'autres fonctions dans l'ensemble de la production sociale, avec le propriétaire foncier, etc. La survaleur se scinde donc en différentes parties. Ses fractions reviennent à différentes catégories de personnes et prennent des formes diverses, autonomes les unes par rapport aux autres, profit, intérêt, bénéfice commercial, rente foncière, etc. (Marx, 1993, pp. 633–634 [1867])

Robinson s'inspire de la conception marxienne du profit comme surplus monétaire comme nous pouvons le voir dans la définition qu'elle propose des profits dans son travail de 1952 :

The total of profits is national income, net of depreciation of existing capital, *minus* wages. (Robinson, 1952, p. 52)

Ainsi, Robinson considère l'ensemble des profits comme correspondant au revenu global une fois les salaires versés. Elle affirme ainsi la distinction entre le travail comme service nécessitant d'être rémunéré, et le capital comme rapport social de production caractérisé par la propriété privée des moyens de production par les capitalistes, qui leur confère le droit d'extraire un surplus. Pour elle, l'absence de distinction dans l'analyse orthodoxe entre le rôle du capital et celui du travail dans le processus de production est une omission, qu'elle explique par la recherche d'une justification morale du profit :

The concept of capital as *waiting* is useful for propaganda rather than logical analysis. Thus Marx's refusal to treat capital as a factor of production seems well founded. (Robinson, 1952, p. 147)

Si elle attribue cette conception du capital aussi bien à Marshall qu'à Pigou, elle distingue leurs analyses en ce qui concerne le caractère croissant de son coût.

Probablement suite aux commentaires de Shove, qui met en avant son incompréhension de l'analyse dynamique de Marshall (Shove, 1944, pp. 59–60), Robinson revient sur son acceptation de l'interprétation de Marshall par Pigou. Elle distingue alors l'analyse dynamique de Marshall de l'interprétation qu'en fait Pigou, notamment dans les introductions du premier volume des *Collected Economic Papers* (Robinson, 1951b) et de *Rate of Interest and Other Essays* (Robinson, 1952). Pour Robinson, Pigou a retiré l'aspect dynamique de l'analyse de Marshall en voulant privilégier la cohérence logique dans le développement d'un système d'analyse statique. C'est dans ce cadre que Pigou adopte l'hypothèse de rendements factoriels décroissants pour le capital.

Au moment de la parution de la première édition de son ouvrage majeur *The Economics of Welfare* (Pigou, 1920), Pigou était pris entre son héritage marshallien et le développement de l'analyse par l'offre et la demande. Marshall n'ayant jamais vraiment distingué la théorie de la valeur de la théorie de la croissance (Loasby, 1978), la contradiction entre son analyse et la théorie de l'offre et de la demande vient de ce qu'il affirme sur la nature des rendements factoriels :

In other words, we say broadly that while the part which nature plays in production shows a tendency to diminishing return, the part which man plays shows a tendency to increasing return. The *law of increasing return* may be worded thus:-An increase of labour and capital leads generally to improved organization, which increases the efficiency of the work of labour and capital. (Marshall, 2013, p. 265 [1890])

Dans cette citation très connue, nous avons ce que la littérature distingue comme étant d'un côté la partie statique de la théorie de Marshall et de l'autre la partie théorie du développement. En effet, Marshall a eu un rôle important dans la diffusion des théories de l'offre et la demande, mais il demeure dans ses travaux des aspects dynamiques, notamment par rapport à sa description de la manière dont les hommes cherchent à échapper aux contraintes naturelles ou à les adoucir, et notamment le problème de rareté des ressources (Whitaker, 1988). Cela rend son analyse incompatible avec l'hypothèse de rendements factoriels décroissants sur laquelle repose la théorie marginaliste de la répartition.

Il s'agit là d'un obstacle majeur au projet pigouvien de synthèse cambridgienne qui s'exprime dans les discussions entre Pigou et Robertson sur la question. Face à cette difficulté, Pigou, privilégiant la cohérence logique de l'analyse, va progressivement s'écarter de cet aspect de la théorie de Marshall. Ses échanges avec Robertson illustrent bien ce point. Robertson était lui aussi engagé dans le développement de la tradition marshallienne dans le cadre des théories de l'offre et de la demande. Il joue un rôle considérable dans les modifications faites par Pigou au fur et à mesure que paraissaient les éditions successives de *The Economics of Welfare*. Harcourt (Harcourt, 1991, p. 356) indique que Robertson a été nommé au poste de Professeur en Economie Politique à Cambridge à la suite de Pigou, sur la suggestion de ce dernier qui avait été lui-même nommé à ce poste par Marshall. Bien qu'en désaccord sur un certain nombre de points, Pigou et Robertson s'accordent à voir dans l'approche par l'offre et la demande le fondement analytique du développement de la tradition marshallienne à Cambridge.

Dans sa recension de l'ouvrage de Pigou (Pigou and Robertson, 1924), *The Economics of Welfare*, Robertson critique le fait que celui-ci admette la possibilité de rendements croissants à travers l'emploi d'un modèle à deux courbes d'offre. Dans la réponse de Pigou à cette recension, publiée conjointement à celle-ci, ce dernier explique qu'il ne tient pas à une telle présentation, l'attribuant à Marshall, et la rejette en indiquant qu'elle a été retirée de la nouvelle édition de son livre. Dans la réponse de Robertson, également publiée avec la recension, celui-ci déclare que la question ne peut être réduite à une simple représentation graphique. Sa critique vise l'interprétation des rendements croissants comme relevant des économies externes.

Selon Robertson, l'argument de Pigou en faveur des rendements croissants revient à intégrer à la théorie de la répartition un cas de figure où la baisse du coût induit une augmentation de la production, ce qui implique que les prix ne sont pas seulement déterminés par les variations de l'offre et de la demande. Robertson critique une telle approche car elle modifie la vision des prix en tant que mécanismes d'ajustement établissant un équilibre entre l'offre et la demande :

I struggle out of the giant's [Pigou's] embraces into the peaceful enclave of my hard-won prejudices about the nature of decreasing cost of this type:-that it

only means that, given time and the progress of organisation, a larger output can be produced at a lower cost per unit than a smaller output used to be. We used not to dare conceive of falling cost per unit as a determinant of increased output, but only as resulting from it, or at the rashest as " being associated with it. (Pigou and Robertson, 1924, p. 24)

Citant Marshall comme figure d'autorité, Robertson s'oppose à la distorsion du mécanisme d'ajustement des prix opérée par Pigou, où les prix s'ajustent à une variation de l'offre ou de la demande, établissant ainsi un équilibre. Nous savons aujourd'hui que l'hypothèse d'une augmentation des rendements est inappropriée car, sous cette hypothèse, l'équilibre ne peut être déduit des comportements optimisateurs des entreprises. C'est ce qu'affirme Robinson dans la citation suivante :

The output of an individual firm is no longer limited by a fixed amount of equipment, and firms enjoy "internal economies" as they expand-that is, average costs fall as output grows. What then limits the size of any one firm? Marshall falls back on the argument that, though "there are many fine natures among domestic servants", the sons of successful entrepreneurs are corrupted by life in pampered nurseries, so that before a firm has had time to grow very large, its efficiency decays. But if only one in a thousand picks an able nephew or son-in-law to manage the business in place of his own disappointing offspring, for a generation or two, that firm will end up with a monopoly of the industry. (Robinson, 1952, p. 70)

Mais Robertson était plutôt préoccupé par les implications des rendements croissants - ou des coûts décroissants comme il préfère l'appeler - sur la théorie de répartition :

But in our present surroundings I do not want him [decreasing cost] at all. I am content with an old-fashioned supply- curve, the locus through time of the end-points of a number of " particular expenses curves," each of them indicating the conditions of production in a given state of organisation. And I am content to suppose that at each point on the locus competition, by producing just so much that total receipts cover total costs, is on the whole securing the best results at

that time and in that stage of organisation attainable. (Pigou and Robertson, 1924, p. 25)

C'est notamment par rapport à la description des conditions de production que l'introduction par Pigou de rendements croissants est préjudiciable à la théorie de la répartition prônée par Robertson car elle remet en cause le principe de décroissance de la productivité marginale sur lequel elle est fondée. En effet, la critique de Robertson découle de sa défense de la théorie de la répartition basée sur une telle hypothèse. Citant Edgeworth, il plaide en faveur de l'hypothèse de rendements décroissants :

It is natural that we should fall back on what we learnt long ago about the phenomenon of increasing cost. We know that additional applications of capital and labour to a given piece of land yield after a point a diminishing return of product; we know that the supply of land, and still more the supply of land of any particular quality, is limited; and we know that in industries making, directly or indirectly, a large use of land, the influence of these facts may overbear the influence of improvements in technique and organisation, and bring it about that, even if we allow for the progress of time, a larger volume of output is produced at a greater cost per unit than that at which a smaller volume of output used to be produced. Herein I am content to find the sole and sufficient explanation of the phenomenon of increasing cost. (Pigou and Robertson, 1924, p. 27)

Robertson justifie la théorie marginaliste de la répartition en se référant à la théorie de la valeur sur laquelle elle est fondée : celle de l'offre et de la demande selon le principe de la rareté. Dans cette théorie, l'équilibre est établi sur le marché par le mécanisme d'ajustement des prix de manière à assurer sa stabilité :

The land itself, and the other factors employed with it, are presumably each being employed up to, but not beyond, the point at which any further application would be less advantageous to the individuals concerned than application in some other field. (Pigou and Robertson, 1924, p. 27)

Ainsi, tandis que Robertson rejette l'approche de Pigou en soulignant la distorsion du mécanisme d'ajustement par les prix, il s'inquiète principalement de ses implications sur les fondements de la théorie de la répartition. En effet, si les

rendements croissants ne sont pas compatibles avec l'établissement de l'équilibre, leur inclusion dans l'analyse menace le lien entre la théorie de la valeur par l'offre et la demande et la théorie marginaliste de la répartition.

Robinson critique le fait de vouloir préserver le caractère déterminé de l'équilibre par le rejet des rendements croissants, en considérant que :

In order to build up a theory based on the notion of the supply price of capital, academic economics developed a highly artificial method of analysis. (Robinson, 1966a, p. 52 [1942])

Ainsi, pour Robinson, l'équilibre statique de longue période de Pigou ne permet pas de représenter le processus d'accumulation du capital :

The main difficulty is that, as soon as we envisage an economy in equilibrium with zero net investment, we are plunged into an imaginary world, for the institutions of capitalism, in actual experience, are closely bound up with the process of accumulation. (Robinson, 1952, pp. 70–1)

L'équilibre de longue période où l'investissement net est nul ne correspond pas à la réalité du capitalisme dans le sens où le capitalisme est un système défini par l'accumulation du capital, ainsi :

Even if we could form a clear conception of the equilibrium rate of profit, it would be irrelevant to the actual world. The equilibrium rate of profit is that rate which induces zero net investment. But over the course of history, since the Industrial Revolution began, net investment has always been going on. (Robinson, 1966a, p. 60 [1942])

Elle préfère ainsi l'approche de Marx à l'approche néoclassique où le taux de profit est nul à l'équilibre :

Marx, like Wicksell, neglects the hierarchy of profits and uses the simplifying assumption that the rate of profit tends to equality in all lines of activity, but in his hands it is a simplification of an entirely different order from that employed by Wicksell to show that profits are not only uniform, but uniformly zero. For Wicksell is abstracting from the most characteristic feature of the capitalist

system, while Marx is merely abstracting from certain differences between one industry and another. (Robinson, 1966a, p. 58 [1942])

La caractéristique principale du système, c'est sa capacité à extraire du surplus, à faire des profits. Dans l'introduction de sa deuxième GTG, Robinson définit donc le thème de ses essais comme étant l'analyse dynamique du système économique. Elle s'intéresse ainsi à une nouvelle question théorique, celle de l'évolution de la production dans une économie en expansion :

In what follows we shall be concerned with the rate of output of commodities (goods and services) in an expanding economy. (Robinson, 1952, p. 71)

C'est avec Marx que Robinson passe de l'approche par l'offre et la demande à la recherche de nouveaux fondements analytiques à la théorie de la répartition. Sa lecture des classiques, effectuée après celle de Marx, lui permet d'affirmer son évolution vers l'approche des surplus. La transition de la deuxième à la troisième GTG s'inscrit alors dans un cheminement intellectuel où elle voit une certaine continuité entre Marx et les classiques à travers cette approche.

Section 3 : Vers une théorie de la répartition alternative dans le cadre de l'approche des surplus.

Après Marx, Robinson lit les classiques, grâce à Sraffa, et elle adhère alors à une nouvelle interprétation de l'histoire de la pensée économique. En effet, après avoir adopté la classification de Keynes, elle revient sur son emploi du terme « classiques », qu'elle utilise désormais pour se référer à la tradition d'économie politique classique en opposition à l'économie néoclassique. Elle adhère ainsi à l'interprétation des sraffiens marxistes. Selon Howard et King (Howard and King, 1992, pp. 293–294), elle est en partie portée par Dobb après la publication de *Production of Commodities by Means of Commodities* (Sraffa, 1960). L'interprétation de Dobb consiste à identifier ce que Howard et King appellent une tradition duale en économie : d'une part, l'approche par l'offre et la demande avec la « révolution marginaliste » et de l'autre l'approche dite des surplus qui s'inspire de la tradition d'économie politique britannique dans laquelle il inclut Marx. Howard et King définissent l'approche des surplus dans le cadre de cette interprétation de la manière suivante :

These writers have differed in their definition of the surplus, but the essential idea is always the same: surplus constitutes disposable resources. The net output of any economic system is divided into two components: that required for the reproduction of outputs, representing necessary costs of production or reproduction, including necessary labour costs; and the remaining element of net output, which represents the surplus. [...] Receipt of the surplus corresponds to no exchange of equivalents, and represents no cost of production. Thus property incomes - which have always been considered to be the main forms through which surplus is distributed in class societies - are easily conceived to be the fruits of exploitation [...]. (Howard and King, 1992, p. 291)

Pour ces derniers, Dobb cherchait déjà à établir l'analyse économique de Marx dans la tradition de l'économie classique dès la fin des années trente, bien avant la publication de l'ouvrage de Sraffa en 1960. Celui-ci a sûrement influencé Robinson.

En effet, si la consultation de ses archives montre bien qu'elle entretient une correspondance avec Dobb, notamment durant la période où elle écrit son ouvrage sur Marx, c'est surtout avec la publication de l'introduction de Sraffa à son édition des écrits de Ricardo (Sraffa, 1951, pp. 9–37) que Robinson commence à mettre en avant cette interprétation dans ses travaux. Rétrospectivement, Robinson dira à propos de l'introduction de Sraffa que :

Thus it was not till I found the 'corn economy' in his Introduction to Ricardo's Principles that I saw a gleam of light on the question of the rate of profit on capital. (Robinson, 1978a, p. xvii)

C'est grâce à cette introduction que Robinson comprend la distinction entre la théorie de la valeur par l'offre et la demande et la théorie de la valeur travail. Dans son article de 1926 (Sraffa, 1926), Sraffa critique la première, en s'étonnant qu'elle soit aussi consensuelle :

A striking feature of the present position of economic science is the almost unanimous agreement at which economists have arrived regarding the theory of competitive value, which is inspired by the fundamental symmetry existing between the forces of demand and those of supply, and is based upon the assumption that the essential causes determining the price of particular commodities may be simplified and grouped together so as to be represented by a pair of intersecting curves of collective demand and supply. (Sraffa, 1926, p. 535)

Marcuzzo et Rosselli (Marcuzzo and Rosselli, 2011) soulignent le fait que cet article constitue déjà une étape importante dans la critique de la méthode marginaliste par Sraffa, en mettant l'accent sur sa discussion de la nature des magnitudes employées. Mais un aspect important de la critique de Sraffa concerne l'incapacité de la théorie de la valeur par l'offre et la demande à rendre compte des conditions concurrentielles du processus de production. Ainsi, Sraffa souligne que l'approche héritée des classiques et de Marx permet de mieux capturer ces conditions.

And so, as a simple way of approaching the problem of competitive value, the old and now obsolete theory which makes it dependent on the cost of

production alone appears to hold its ground as the best available. (Sraffa, 1926, p. 541)

C'est dans ce sens qu'il a déclaré que le maintien de la théorie de la valeur par l'offre et la demande nécessiterait d'abandonner la libre concurrence et de se tourner vers l'analyse du monopole. Au moment de la publication de cet article, Robinson, qui ne connaît ni les travaux de Marx ni ceux des classiques, prend ses propos au pied de la lettre. Elle considère alors le papier de Sraffa comme l'ayant inspirée dans son ouvrage sur la concurrence imparfaite :

Mr. Sraffa's article must be regarded as the fount from which my work flows, for the chief aim of this book is to attempt to carry out his pregnant suggestion that the whole theory of value should be treated in terms of monopoly analysis. (Robinson, 1969c, p. xiii [1933])

Nous pouvons alors comprendre pourquoi Sraffa considéra que Robinson n'avait pas saisi la substance de son argument et fut même un peu irrité par le fait qu'elle s'y voyait comme relevant son défi (Marcuzzo, 2005b). Ce n'était manifestement pas le cas. Ainsi, nous pouvons considérer que l'apport principal de l'introduction de 1951 pour Robinson a été de lui permettre de comprendre la vraie portée du papier de 1926 de Sraffa. Cette nouvelle compréhension apparaît notamment dans un ouvrage publié deux ans après l'introduction de Sraffa et intitulé *On Re-reading Marx* (Robinson, 1953a). Dans cet ouvrage, Robinson met en avant l'idée selon laquelle Keynes, Marshall et Marx reprennent le concept de surplus de Ricardo. Elle considère que malgré les différences idéologiques entre eux, leurs trois systèmes d'analyse reposent sur un fondement commun⁴² qui se trouve chez Ricardo :

When you read *Absolute Value and Exchangeable Value* you get that funny feeling: What does this remind me of? And then you say: Of course-Volume I of Capital (though two prose styles could not be more different). Marshall pored over Ricardo all his life, and Keynes, though not a great reading man, drank Marshall in his mother's milk. So all three were trained in one tradition. (Robinson, 1953a, p. 6)

⁴² Elle emploie les termes suivants: "a common origin in Ricardo" (Robinson, 1953a, p. 6).

Pour Robinson, le concept de profit comme un surplus fait partie de la colonne vertébrale des analyses de Marx, Marshall et Keynes. Il est défini comme la différence entre les recettes et l'ensemble des coûts donc les salaires, l'amortissement et les consommations intermédiaires. Robinson considère ainsi qu'il y a une tradition qui va de Ricardo à Keynes, en passant par Marx, et dans laquelle le développement des théories par l'offre et la demande constitue un moment de rupture. C'est avec Marshall que cette rupture s'exprime, même si elle l'inclut dans cette tradition. En effet, alors que Ricardo et Marx s'intéressent à la question de la production et du partage du surplus, Robinson considère que Marshall change la question et étudie plutôt les prix relatifs :

Marshall did something much more effective than changing the answer. He changed the question. For Ricardo the Theory of Value was a means of studying the distribution of total output between wages, rent and profit, each considered as a whole. This is a big question. Marshall turned the meaning of Value into a little question: Why does an egg cost more than a cup of tea? (Robinson, 1953a, p. 22)

Marshall a donc un rôle ambigu dans l'histoire racontée par Robinson, ce qui explique qu'elle a bien plus de mal à rompre avec son analyse qu'avec celle de Pigou. Nous retrouvons cette interprétation de l'histoire de la pensée économique dans la préface de la troisième GTG de Robinson, *Accumulation of Capital*, où Robinson déclare que :

Economic analysis, serving for two centuries to win an understanding of the Nature and Causes of the Wealth of Nations, has been fobbed off with another bride – a Theory of Value. (Robinson, 1969b, p. v [1956])

Nous voyons donc bien que la démarche de Robinson s'inscrit dans cette nouvelle interprétation, puisqu'elle déclare que :

The revival of interest in the classical questions brings a revival of the classical theory. Much in the following pages will be startlingly familiar to learned readers. I did not myself arrive to these ideas by studying the classics. The problem presented itself to me as a generalization of the *General Theory*, that is, an extension of Keynes's short-period analysis to long-run development. But

I was very much illuminated by Piero Sraffa's Introduction to Ricardo's *Principles*. (Robinson, 1969b, p. vi [1956])

Ainsi, sa troisième GTG se propose d'emprunter des outils théoriques à l'économie classique, ce qu'elle justifie par la similarité des questions analysées dans ce travail avec celles posées par les économistes classiques. Sa quatrième GTG vient confirmer cette nouvelle interprétation. Celle-ci est publiée dans l'ouvrage *Essays in the Theory of Economic Growth* (Robinson, 1962b) sous le titre de « A Model of Accumulation ». Ce qui est frappant dans le travail de 1962, c'est qu'il inclut un essai intitulé « Normal prices » dans lequel Robinson distingue la théorie de la valeur par l'offre et la demande de celle de la valeur travail. Dans la préface de cet ouvrage, elle justifie cela en disant que :

In my experience a great deal of misunderstanding and argument at cross-purposes is caused by conflating notions derived from the Walrasian system of supply-and-demand prices with those derived from the Marshallian (or Marxian) conception of normal profits. (Robinson, 1962b, p. v)

On retrouve bien ici les deux traditions de l'interprétation de l'histoire de la pensée économique des sraffiens marxistes. Par contre, il est frappant de voir l'équivalence établie par Robinson entre la conception des profits de longue période de Marx et celle de Marshall⁴³. Cela fait écho à la place particulière qu'occupe Marshall dans la formation intellectuelle de Robinson (comme dans celle de Keynes). Cela rend la communication entre elle et les marxistes d'autant plus compliquée, tout en l'éloignant de l'orthodoxie marshallienne de Cambridge. En effet, son intégration de l'analyse dynamique de Marshall à la tradition de l'approche des surplus vient en réaction à la reconstruction de la théorie marshallienne de la répartition par Pigou.

⁴³ Même si la notion de profit normal, effectivement présente chez Marshall, est bien étrangère à la conception walrasienne.

Conclusion

Nous pouvons dire que toutes les tentatives de GTG qui suivent la première de 1937 sont inscrites dans le cadre de l'approche des surplus. Robinson adhère à cette approche après avoir lu Marx dans un premier temps, puis avoir découvert l'approche de l'économie politique classique dans un deuxième temps. Ce que Sraffa lui apporte principalement, c'est une nouvelle manière d'interpréter l'histoire de la pensée économique.

C'est sur la base de cette nouvelle interprétation que Robinson reconsidère la place de la révolution keynésienne dans la pensée économique⁴⁴, ce qui l'éloigne encore plus de la manière dont Keynes voyait lui-même sa propre contribution. En effet, alors que lui présente son travail comme une rupture avec ce qui précède, Robinson trouve que c'est plutôt la contribution de Marshall qui constitue un moment de rupture entre les approches des classiques et de Marx et celle de Keynes. C'est ainsi qu'elle va définir le programme de l'économie post-keynésienne comme consistant à opérer l'intégration de l'approche de Keynes à celle de Sraffa :

The book [*Production of commodities by means of commodities*] was not published until 1960. Keynes evidently did not make much of it and Sraffa, in return, never made much of the *General Theory*. It is the task of post-Keynesians to reconcile the two. (Robinson, 1978b, p. 14)

Robinson voit dans cet objectif le moyen de retourner aux questions classiques et de fonder la théorie keynésienne de longue période sur une approche alternative à celle de la théorie de la répartition marginaliste. Ce faisant, elle s'éloigne de ce que Keynes pensait devoir être l'objectif de sa contribution.

Nous avons présenté dans ce chapitre les fondements de l'analyse de Robinson dans les trois tentatives de GTG des années cinquante et début soixante. Ces fondements sont principalement inspirés de sa lecture de Marx qui la pousse à rompre avec l'économie néoclassique sur le plan conceptuel aussi bien qu'analytique. Son

⁴⁴ Cela aura aussi pour conséquence la reconsidération par Robinson de la nature de son projet de GTG, comme nous le verrons dans un chapitre ultérieur.

adoption de l'approche des surplus doit être comprise aussi par rapport à cette rupture-là. En effet, malgré la continuité analytique qu'elle identifie entre l'économie politique classique et Marx, Robinson considère néanmoins qu'il existe une importante divergence méthodologique entre ce dernier et les classiques. Elle écrit en effet que :

Marx had founded his analysis upon the English classics, but he imported into it an element that they lacked: the view of capitalism as a particular economic system that had grown up in particular historical circumstances and would evolve according to its own inherent characteristics. (Robinson, 1979d, p. 290)

Son adhésion à l'approche des surplus n'implique pas donc l'acceptation du caractère universel des principes de l'analyse classique. Nous allons voir dans le chapitre suivant qu'il s'agit là d'une clé importante pour comprendre la cohérence de son projet d'intégration de l'approche de Sraffa à celle de Keynes.

**Chapitre 3 : L'âge d'or pour l'analyse de la
longue période : le concept de normalité
entre équilibre et histoire.**

Introduction

Dans le chapitre précédent, nous avons montré comment la lecture du *Capital* de Marx a constitué un moment de rupture dans le parcours intellectuel de Robinson, la poussant à chercher de nouveaux fondements pour sa GTG en longue période. En particulier, elle lui fait remettre en question la conception néoclassique du capital comme facteur de production. Cette recherche de nouveaux fondements suppose donc de rompre avec l'équilibre stationnaire en longue période qui caractérise la reconstruction par Pigou et Robertson de l'analyse de Marshall. Pour Robinson, cette reconstruction pose plusieurs difficultés :

- d'une part, la définition du capital comme facteur de production suppose qu'il intervient dans le processus de production de manière symétrique au travail, sans prise en compte du rapport salarial qui est le plus fondamental des rapports de production capitaliste ;

- d'autre part, une telle définition suppose que le revenu du capital soit conçu comme un coût nécessaire de production et non pas comme un surplus extrait par la mise en œuvre du capital par le travail salarié ;

- enfin, ce coût est par hypothèse croissant à la marge, dans le cadre de la théorie marginaliste de la répartition, ce qui assure la stationnarité de l'équilibre en longue période.

Ces difficultés sont les principales raisons qui la poussent à rejeter l'équilibre stationnaire en longue période. Or ces difficultés au sens de Robinson sont des principes structurants de l'analyse de la croissance dans l'approche de la synthèse néoclassique. Ils sous-tendent la construction de la fonction de production qui fait l'objet de ses critiques à partir des années 1950. Elle cherche alors à remettre en question le troisième point ci-dessus, en élaborant une fonction de production 'alternative', que Solow qualifiera de « pseudo-fonction de production ». L'objectif de cette pseudo-fonction était de montrer que la relation entre les parts relatives des facteurs de production et leurs rémunérations relatives ne peut pas être représentée par

une fonction inverse strictement monotone (Robinson, 1953b, 1969 [1956]). Ainsi, les années 1950 sont marquées par un double développement dans les écrits de Robinson : d'une part, la critique de la théorie marginaliste de la répartition à travers la pseudo-fonction de production, et d'autre part la recherche d'une théorie alternative dans la tradition de l'approche des surplus.

Dans les années 1960, elle devient de plus en plus critique de cette pseudo-fonction de production. Elle considère que Samuelson reprend sa construction dans son article "Parable and Realism in Capital Theory: The Surrogate Production Function" (Samuelson, 1962), ce qui motive sûrement sa critique⁴⁵. En particulier, elle insiste sur un point de cette critique, qu'elle avait déjà exposé dans son article "The production function and the Theory of Capital", à savoir qu'il ne faut pas confondre l'analyse d'un processus dans le temps avec une comparaison des positions d'équilibre (Robinson, 1953b, p. 100). Cet aspect de la critique de Robinson a été qualifié de « méthodologique », que l'on distingue généralement de sa critique « théorique » portant sur la nature du capital et sa rémunération (Cohen, 1984; Harcourt, 1986; Cohen and Harcourt, 2003, 2005). Dans son article de 1953, elle expose les deux critiques mais insiste sur la deuxième. L'accent mis par Robinson sur la critique dite méthodologique à partir des années 1960 peut être expliqué, comme elle le dit elle-même, par l'intégration de sa pseudo-fonction de production dans les analyses de la synthèse néoclassique :

I set about to dismantle the neoclassical production function by introducing what I called a book of blueprints showing the concrete stock of means of production required for each level of output with a given labor force. From this developed what Professor Solow called a pseudo-production function. (Bob! I thank thee for that word.) I do not think I ever misused it as Professor Samuelson does nowadays, but it certainly took me a long time to understand its meaning and its limitations. [...] In the "Unimportance of Reswitching" (Robinson 1975), I emphasized the fact that this construction permits only of comparisons of imaginary equilibrium positions already in existence, not a process of accumulation going on through time. (Robinson, 1982, p. 91)

⁴⁵ Samuelson contredit cette affirmation de Robinson (Samuelson, 1975, p. 47 n.10).

Ainsi, c'est principalement après qu'elle ait remis en cause sa pseudo-fonction de production que Robinson commence à mettre l'accent sur cette critique méthodologique :

A pseudo-production function (though I confess I was the first to draw one) is not a legitimate construction. It exhibits different techniques, each with the appropriate stocks of equipment already in being. This was a protest against a production function with putty capital but it did not go far enough. It led on to a protest against confusing comparisons of imagined equilibrium positions with movements through historical time. (Robinson, 1980, p. 221)

Il apparaît donc clairement que Robinson insiste sur la critique dite méthodologique après que la pertinence de la critique dite théorique ait été reconnue par Samuelson (Samuelson, 1966), et intégrée à son analyse de la fonction de production. Mais ce recentrage a plutôt été perçu comme relevant d'une évolution dans la pensée de Robinson. Cette évolution viendrait de ce qu'elle se serait rendue compte de l'importance du temps dans l'analyse, ce qui l'aurait conduite à rejeter l'équilibre en longue période (Harcourt, 1981; Lavoie, 2014). La distinction qu'elle effectue entre temps logique et temps historique est donc vue comme résultant de cette évolution (Robinson, 1962).

Or nous pensons que Robinson n'abandonne pas le concept d'équilibre pour l'analyse en longue période, mais uniquement la conception de l'équilibre stationnaire en longue période qui repose sur l'hypothèse des rendements décroissants. En effet, toutes ses tentatives de GTG (Robinson, 1952, 1969 [1956], 1962) qui suivent celle de 1937 sont développées à partir de l'âge d'or, un état de croissance en régime permanent. Dans ses écrits tardifs, elle ne discrédite pas le concept d'âge d'or comme elle a pu le faire pour la pseudo-fonction de production. Au contraire, elle défend cette construction malgré le fait qu'elle ne corresponde pas à sa description du temps historique. Il s'agit alors de savoir quel est ce concept de l'équilibre que Robinson emploie, et comment elle définit les positions d'équilibre en longue période.

Pour cela, nous commencerons par discuter le statut de l'équilibre dans l'analyse de Robinson en examinant son discours sur la méthode. Nous en concluons qu'elle ne rejette pas l'équilibre pour l'analyse de la longue période mais que celui-ci a un rôle

particulier dans son analyse qui combine modèle de théorie pure et analyse littéraire. Ensuite, nous nous intéresserons dans une deuxième section à deux conceptions de l'équilibre, celle qu'elle adopte et celle qu'elle critique, en lien avec sa réflexion sur le temps. Cela nous permettra d'introduire la condition d'équilibre définie par Robinson en lien avec les anticipations. Après avoir défini le statut de l'équilibre et sa condition d'existence, nous présenterons dans une troisième section notre interprétation des prix normaux dans l'analyse de Robinson. Enfin, nous montrerons dans la quatrième et dernière section comment elle déduit la relation de Cambridge à partir de cette analyse de l'équilibre en longue période.

Section 1 : Le statut de l'équilibre dans l'analyse historique de Robinson.

La distinction entre temps historique et temps logique est souvent assimilée à l'opposition que Robinson effectue entre histoire et équilibre (Robinson, 1974), et interprétée comme signifiant son rejet de l'équilibre en longue période. Or il s'agit d'une fausse correspondance. En effet, alors que la distinction entre temps logique et temps historique relève plutôt d'une réflexion portant sur les principes de la modélisation dynamique⁴⁶, l'opposition entre équilibre et histoire fait référence à un discours plus global sur l'utilité de la théorie économique. De ce discours, il est possible de dégager les principes d'une analyse historique au sens de Robinson, et de montrer que celle-ci n'exclut pas l'usage de l'équilibre en longue période, bien qu'elle reconsidère le statut de celui-ci.

L'évolution du discours de Robinson sur l'économie – présentée au chapitre précédent – apparaît dans la définition d'un nouvel objet pour la théorie économique. Il s'agit désormais d'interpréter l'histoire⁴⁷, plus spécifiquement à travers « l'examen du mode de fonctionnement des différents systèmes économiques, et plus particulièrement le nôtre » :

I believe that the proper subject matter of economics is an examination of the manner of operation of various economic systems, particularly our own, and as long as our economy system continues to survive, a clear-sighted examination of it is more likely to favour radical views that to support the defenders of the status quo. (Robinson, 1979b, p. 119)⁴⁸

Ainsi, dans *Freedom and Necessity : An Introduction to the Study of Society*, qui peut être considéré comme le véritable aboutissement de sa réflexion sur la dynamique au sens large du terme, donc sur l'histoire, Robinson propose une «

⁴⁶ Ce concept a de nombreuses applications et mène à des développements très différents (Setterfield, 1996; Dutt, 2005; Harris, 2005).

⁴⁷ "It is only by interpreting history, including the present in history, that economics can aspire to be a serious subject." (Robinson, 1980, p. 224)

⁴⁸ La deuxième partie de la citation montre bien que l'objectif de cette analyse est révolutionnaire.

interprétation économique de l'histoire ». Celle-ci est présentée dans une citation qui souligne la nécessité d'une approche pluridisciplinaire en sciences sociales :

It seems to me that an economic interpretation of history is an indispensable element in the study of society, but it is only one element. In layers below it lie geography, biology and psychology, and in layers above it the investigation of social and political relationships and the history of culture, law and religion. (Robinson, 1970, p. 5)

Il en ressort que la théorie économique ne peut pas à elle seule fournir un cadre d'analyse pour étudier la société. Robinson reconnaît ainsi les limites de cette théorie, et le caractère incomplet des propositions qu'elle peut fournir :

In reality, disturbing events occur on disequilibrium paths. The resulting turbulence is beyond the skill of model builders to analyse. Historical analysis can be made only in very general terms. (Robinson, 1962, p. 27)

Ainsi, pour Robinson, un modèle ne permet pas à lui seul de formuler une analyse historique dans la mesure où il n'est pas possible de formaliser la trajectoire réelle de l'économie. Pourtant, cela ne veut pas dire qu'il faut renoncer à la « théorie pure ». En effet, Robinson écrit à Schefold dans une lettre datant de 1980, à propos du modèle d'accumulation qu'elle développe avec Bhaduri dans la tradition de Marx, Sraffa et Kalecki (Bhaduri and Robinson, 1980), que :

The idea is to lay down a solid foundation for pure theory and then seal it up and so clear the ground for discussing real life problems in historical terms.” (JVR/VII/398/241)⁴⁹

Ainsi, un modèle de théorie pure doit permettre de fournir une grille d'analyse afin de discuter, dans des termes littéraires, du fonctionnement du système. Robinson n'abandonne pas la construction de modèles, ni la méthode des prix normaux, donc l'équilibre en longue période, qui caractérise son approche dans l'article de 1980. Pour comprendre la manière dont elle utilise l'équilibre, il faut d'abord comprendre

⁴⁹ Cela correspond à la manière dont les deux auteurs présentent leur démarche dans l'article en question : “For the most part, the argument is conducted in terms of a one-technique system with long-run normal prices it is a set of highly abstract intellectual experiments. It is intended, however, to clear logical ground for a discussion of real issues involved in the analysis of capitalist accumulation.” (Bhaduri and Robinson, 1980, p. 104)

comment elle construit sa théorie pure. Celle-ci se situe nécessairement à un niveau élevé d'abstraction :

A model which took account of all the variegation of reality would be of no more use than a map at the scale of one to one. (Robinson, 1962, p. 33)⁵⁰

C'est dans ce sens qu'il faut comprendre l'âge d'or, un régime de croissance permanent à partir duquel Robinson développe son modèle d'accumulation en longue période. Le concept d'âge d'or, qui apparaît dès la deuxième GTG, et qu'elle reprend jusqu'en 1980, s'inscrit dans la démarche présentée ci-dessus. Celui-ci n'est pas censé représenter la réalité historique, mais fournir un outil analytique pour l'interpréter. Nous pouvons donc en conclure que l'analyse en termes historique n'exclut pas l'usage d'un concept d'équilibre en longue période pour Robinson. Celui-ci constitue pour elle le cadre d'analyse de la théorie pure, et à ce titre ne correspond pas à la réalité du développement capitaliste :

It must be emphasised that this model of an economy enjoying steady growth does not correspond to the behaviour to be expected from any actual economy. It is nothing more than a piece of simple arithmetic. (Robinson, 1952, p. 96)

Plus qu'une abstraction, l'âge d'or est donc une fiction, un exercice d'arithmétique simple. Robinson parle souvent de situation « imaginaire » pour le qualifier (Robinson, 1952, p. 97, 1969, p. 181 [1956])⁵¹. Robinson insiste ainsi sur le caractère « mythique » de l'âge d'or :

We may describe these conditions as a *golden age* (thus indicating that it represents a mythical state of affairs not likely to obtain in any actual economy). (Robinson, 1969, p. 99 [1956])

C'est ainsi que Robinson avertit ses lecteurs que l'âge d'or ne constitue pas un optimum :

⁵⁰ "Yet, we cannot get on without making models, and models must be simplified. A map at the scale of 1:1 is of no use to a traveller." (Eatwell and Robinson, 1973, p. 54)

⁵¹ But these are imaginary situations; they constitute an analytical device, not a description of reality." (Robinson, 1969, p. 181 [1956])

Thus our model, while it exhibits the great virtue of continuous smooth development, does not necessarily show a state of affairs which is an optimum in any other respect. (Robinson, 1952, p. 97)

Ainsi, l'âge d'or ne peut pas être utilisé comme idéal pour guider les politiques économiques :

Nor does it represent an ideal objective for policy. As we shall see, steady accumulation may be accompanied by chronic or progressively growing unemployment of labour. (Robinson, 1952, p. 96)

C'est donc le statut de l'équilibre dans l'analyse et non pas son usage en tant que tel qui peut être compatible ou pas avec l'objectif d'interprétation de l'histoire. Le caractère fictionnel de l'équilibre dans l'analyse de Robinson est un élément essentiel pour la compréhension de cet usage. Cette fiction permet de fournir un benchmark nécessaire à la compréhension des conditions réelles dans lesquelles une économie évolue. C'est ce qu'elle annonce dans sa deuxième GTG :

We shall make use of it in what follows as a standard of reference, in order to classify the various types of disturbances to which actual economies may be subject. (Robinson, 1952, p. 96)

Cette explication du statut de l'équilibre dans l'analyse n'est pas seulement cohérente avec le discours plus global de Robinson sur la théorie pure, mais aussi avec la manière dont elle emploie cet outil dans les trois GTG de 1952 à 1962. En effet, nous retrouvons la même explication dans *Accumulation of Capital* :

It is only necessary to describe these [equilibrium] conditions to see how remote they are from the states in which actual economies dwell. (Robinson, 1969, p. 60 [1956])

La même idée est aussi formulée dans *Essays in the Theory of Economic Growth* :

To set out the characteristics of a golden age by no means implies a prediction that it is likely to be realised in any actual period of history. The concept is useful, rather, as a means of distinguishing various types of disharmony that are liable to arise in an uncontrolled economy. (Robinson, 1962, pp. 98–99)

La démarche de Robinson consiste donc à modéliser une économie sur un sentier de croissance régulier – une situation mythique selon elle –, et à utiliser le modèle ainsi construit pour comprendre en quoi les conditions réelles s'éloignent de celles de l'équilibre et ce que cela implique sur l'évolution de l'économie. Robinson reprend cette méthode de Marx, puisqu'elle affirme que :

Marx showed that it is not logically impossible to conceive of steady accumulation taking place indefinitely, but he held that "in the crude conditions" of capitalist production it would do so only by an accident. Indeed, as we shall see, the conditions which steady accumulation requires are such as never to be found in reality. All the same, it is useful to set them out, in order to see what their absence entails. (Robinson, 1952, pp. 91–92)

Robinson se réfère à la démarche adoptée par Marx dans l'élaboration des schémas de reproduction. En effet, dans le chapitre XXI du Livre II du *Capital* intitulé « Accumulation et reproduction élargie », Marx dit que :

Il s'ensuit certaines conditions particulières pour l'échange normal dans ce mode de production et, partant, pour le cours normal de la reproduction, que ce soit à échelle simple ou élargie. Elles se convertissent en autant de conditions d'un développement anormal, en possibilités de crises, puisque l'équilibre - étant donné la forme naturelle de cette production - est lui-même fortuit. (Marx, 1977, p. 434 [1885])⁵²

Robinson dit explicitement reprendre la méthode de Marx :

Three major elements in the foregoing argument are derived from Marx; the first is the method of using a numerical model of "expanded reproduction" as the tool of analysis; [...]. (Robinson, 1952, p. 145)

Ainsi, la caractérisation de l'âge d'or est inspirée de Marx. Nous pouvons voir que Robinson pense l'analyse du développement de l'économie à partir de la possibilité de reproduction du système :

⁵² Nous remarquerons que Marx emploie le terme de normal pour qualifier une situation qu'on pourrait appeler d'équilibre. Ce terme est employé dans la version anglaise du *Capital* qui est citée par Robinson dans son ouvrage de 1942, ainsi que dans l'édition originale en allemand. Il ne serait pas étonnant que Robinson ait repris ce terme de Marx, pour parler d'équilibre. Le terme « normal » est aussi bien employé par Keynes et Marshall pour qualifier une situation sans perturbations.

If this short-period situation exists in the setting of a golden age, it will be reproduced in the short-period situation that is coming into being, with a larger stock of productive capacity. When the conditions for a golden age are not fulfilled, there is some contradiction in the situation that prevents it from perpetuating itself (say, the rate of investment now going on is greater or less than corresponds to the growth ratio of the economy, so that conditions of scarcity or surplus of labour will soon emerge and lead to a change in the rate of profit). (Robinson, 1969, p. 187 [1956])

Il en ressort donc que Robinson ne dit pas, comme il a parfois été affirmé, qu'il faudrait se défaire de l'équilibre pour l'analyse de la longue période. Elle ne voyait pas de contradiction entre l'emploi de celui-ci et l'analyse historique, alors même qu'elle considérait celui-ci comme une fiction qui ne relève pas du monde réel. Il est vrai qu'elle mentionne souvent le manque de réalisme du procédé consistant à assimiler la comparaison des positions d'équilibre à un processus d'accumulation⁵³, mais réduire sa critique de l'équilibre à cet aspect uniquement permet de la qualifier d'externe au paradigme néoclassique, car privilégiant le réalisme du modèle à sa cohérence interne, et de l'ignorer (Weintraub, 1985). Il faut bien saisir la démarcation entre théorie pure et analyse littéraire d'interprétation de l'histoire afin de comprendre la conception de l'équilibre propre à Robinson, ainsi que celle qu'elle critique.

⁵³ “Even if there was such a thing as a pseudoproduction function, there could be no movement along it to pass over switch points, and furthermore, in reality, there is no such thing as a pseudoproduction function.” (Robinson, 1975, p. 38) “There is no such phenomenon in real life as accumulation taking place in a given state of technical knowledge. The idea was introduced into economic theory only to give a meaning to the concept of the marginal productivity of capital, just as the pseudoproduction function was constructed in order to show that it has no meaning.” (Robinson, 1975, p. 39)

Section 2 : Définition du temps historique en lien avec la conception robinsonienne de l'équilibre.

A la section précédente, nous avons affirmé que Robinson ne rejette pas l'équilibre pour l'analyse de la longue période, mais qu'elle en redéfinit l'usage. Cette redéfinition nécessite une conception spécifique de l'équilibre, que Robinson oppose à celle de Marshall employée dans sa première GTG. Nous allons voir maintenant comment elle formule d'une part sa critique de l'équilibre marshallien et d'autre part sa propre conception de l'équilibre en lien avec sa réflexion sur le temps.

Le premier travail où Robinson aborde les différentes conceptions de l'équilibre est publié dans *On rereading Marx*, dans un article intitulé « A lecture delivered in Oxford by a Cambridge economist » (Robinson, 1953a, pp. 10–18). Elle y critique la conception de l'équilibre comme point de repos du système donc comme position stationnaire vers laquelle tend l'économie⁵⁴. Robinson affirme ainsi dans sa deuxième GTG que le régime d'accumulation en croissance permanente qu'elle y développe n'est pas un équilibre dans cette compréhension-là du terme :

The position that we are looking for cannot correctly be described as "equilibrium" for it has not the property of restoring itself in the face of a chance shock. (Robinson, 1952, p. 92)

La critique du caractère « intemporel » de l'équilibre concerne principalement la conception de celui-ci comme point de repos du système. Celle-ci repose d'après Robinson sur l'usage de l'équilibre comme métaphore basée sur l'espace pour décrire un processus dans le temps⁵⁵ :

[...] there is none of this stuff about *tending* ... If you give your bodies time, they actually do get into equilibrium. Time will help you with space. But take

⁵⁴ C'est notamment la position défendue par Cohen (Cohen, 1993), qui considère que la critique de l'équilibre par Robinson vise l'équilibre comme point de repos, alors qu'elle-même utilise l'équilibre comme point de référence.

⁵⁵ On pourrait y voir un emprunt du concept de temps spatialisé de Bergson, qu'elle cite en épitaphe de son ouvrage de 1962 où elle distingue temps historique et temps logique.

as much space as you like-how is that going to help you with time? (Robinson, 1953a, p. 11)

Les propos tenus par Robinson dans cet article font écho à ce qu'elle appelle la critique « méthodologique » de la fonction de production néoclassique présentée dans son fameux article « The Production Function and the Theory of Capital », où elle critique l'équilibre comme point de repos du système (Robinson, 1953b, pp. 85–86).

Pour elle, la mauvaise utilisation de la métaphore de l'espace pour le temps engendre un traitement particulier du temps qui ignore ses caractéristiques fondamentales. C'est par rapport au respect de ces caractéristiques qu'elle distingue le temps historique du temps logique. Elle présente ces concepts dans son essai intitulé « A model of accumulation », sa quatrième GTG, publié dans *Essays in the Theory of Economic Growth* (Robinson, 1962), mais sans vraiment les définir. Pour mieux les comprendre, il faut donc examiner la manière dont elle caractérise le temps dans son article de 1953. Celui-ci est en effet le point de départ de sa réflexion sur le temps. Le premier point à considérer est l'irréversibilité du temps :

In time, there is an exceptionally strict rule of one-way traffic. (Robinson, 1953a, p. 11)

Le respect de cette règle est en effet un élément de divergence important entre le temps historique et le temps logique :

In logical time, unlike historical time, there is no rule of one-way traffic. (Robinson, 1962, p. 134)

La deuxième caractéristique du temps réside en ce que la magnitude entre le passé et le présent n'est pas la même que celle entre le présent et le futur :

In time, the distance between today and tomorrow is twenty-four hours forwards, and the distance between today and yesterday is eternity backwards. (Robinson, 1953a, p. 12)

La clé pour comprendre le temps historique réside donc la formulation suivante :

Today is a break in time between an unknown future and an irrevocable past.
(Robinson, 1962, p. 26)

Le temps historique est en effet une conception du temps qui fait la distinction entre ces trois moments. Ainsi, le présent est un moment de rupture entre un passé irrévocable, puisque le temps est irréversible, et un futur incertain au sens de Keynes, donc inconnu et non probabilisable. Cela suppose que :

Everything that happens in an economy happens in a short-period situation, and every decision that is taken is taken in a short-period situation, for an event occurs or a decision is taken at a particular time [...]. A given short-period situation contains within itself a tendency to long-period change. (Robinson, 1969, p. 180 [1956])

Ainsi, chaque situation présente porte en elle les vestiges du développement passé, qui la conditionnent, et ouvre la voie vers une évolution future qui ne peut pas être connue, et qui dépend des décisions prises au présent. Il s'agit là du principe structurant du temps historique. Cette manière de considérer le temps apparaît de manière récurrente dans les travaux de Robinson après 1962. Dans un article intitulé « Time in Economic Theory », elle dit que :

'Today' is at the front edge of time. It moves continuously forward with an ever lengthening past behind it. Any event that occurred at any date in history occurred when that date was 'today'. We attempt to understand its causes, which lay in its own past and to trace its consequences which followed in its own future. The future up to today of any event in the past has already happened. As would-be social scientists - historians and economists - our relations to an event in the past and an event taking place 'today' are radically different. The consequences of past events can, in principle, be known, or at least discussed, while the consequences of a present event can, at best, be predicted with a range of possibilities which may turn out not to have been correctly anticipated. (Robinson, 1980, p. 219)

Nous pouvons déjà identifier les germes de cette réflexion dès la deuxième GTG, où Robinson dit que :

The characteristic of a dynamic analysis, in the sense intended here, is that it cannot explain how an economy behaves, in given conditions, without reference to past history; while static analysis purports to describe a position of equilibrium which the system will reach (or would reach if the given conditions remained unchanged for long enough) no matter where it started from. (Robinson, 1952, p. V)

Nous pouvons donc résumer la critique de l'équilibre par Robinson par le rejet des propositions suivantes :

- Que le système tende vers l'équilibre depuis n'importe quelle position de départ, puisque la position initiale ne peut pas être choisie de manière arbitraire qui ignore le développement passé, et que l'évolution de l'économie dépend de celle-ci,
- Que le système puisse retourner à l'équilibre après un choc externe, puisque n'importe quelle perturbation peut placer l'économie sur une nouvelle trajectoire,
- Conséquemment, que l'équilibre puisse représenter la fin d'un processus temporel.

Ainsi, respecter le temps historique revient à considérer qu'une économie ne peut pas partir d'une position arbitraire en déséquilibre et atteindre l'équilibre à terme. Elle ne peut être à l'équilibre aujourd'hui que parce qu'elle y était au passé. De la même manière, une économie ne peut pas retourner à l'équilibre si elle en sort. Sans pour autant bannir l'équilibre, Robinson reconsidère donc la définition de celui-ci :

The neo-classical economist thinks of a position of equilibrium as a position towards which an economy is tending to move as time goes by. But it is impossible for a system to *get into* equilibrium, for the very nature of equilibrium is that the system is already in it, and has been in it for a certain length of time. (Robinson, 1953b, p. 85)

Robinson oppose ainsi l'équilibre comme point de référence, qu'elle adopte dans son analyse, à l'équilibre comme point de repos qu'elle rejette. La raison pour laquelle le système ne peut pas atteindre l'équilibre à partir d'une position arbitraire, ni y retourner après une perturbation qui l'en éloigne, c'est parce que la trajectoire de

l'économie dépend des anticipations qui guident les décisions. Pour Robinson, ce sont les anticipations d'aujourd'hui, faites en prévision d'un avenir incertain, qui déterminent la trajectoire de l'économie. Ces anticipations dépendent de l'expérience passée. Ainsi, les anticipations vont avoir tendance à amplifier une situation de déséquilibre quand celle-ci s'installe et il n'y a pas de raison de supposer que le système va retourner à l'équilibre quand cela arrive :

The most important consequence of a troubled past lies in its influence on expectations. Experience of prosperity in the past creates conditions favourable to prosperity in the present, and fear breeds the disasters which it fears. [...] In fact, a boom changes expectations favourably, and a slump unfavourably, so that each source of disturbance amplifies itself. (Robinson, 1952, pp. 125–126)

Pour pouvoir utiliser l'équilibre, il faut donc imaginer que le système y a toujours été, ce qui conditionne les anticipations des agents de sorte à ce que l'équilibre continue à prévaloir :

Never talk about a system getting into equilibrium, for equilibrium has no meaning unless you are in it already. But think of a system being in equilibrium and having been there as far back towards Adam as you find it useful to go so that every *ex ante* expectation about today ever held in the past is being fulfilled today. And the *ex ante* expectation today is that the future will be like the past. (Robinson, 1953a, pp. 16–17)

C'est la solution qu'elle adopte dans sa deuxième GTG :

How should expectations be treated? If we endow our entrepreneurs with correct foresight, we land ourselves in a hopeless philosophical puzzle about Free Will and Predestination. [...] There is a simple way out of this difficulty. History has endowed the present not only with a physical stock of capital, but with experience of the past. After a long course of prosperity the entrepreneurs, in our ideal case, know that the present rate of profit has lasted for some time back. They assume that the future will be like the past, and, since in our golden age of steady progress each section of time is like the next, their expectations up till now have regularly been verified. It is these expectations which govern the investment that is being undertaken. (Robinson, 1952, p. 91)

C'est à partir de ce traitement des anticipations que Robinson développe le concept de tranquillité dans sa troisième GTG. Celui-ci constitue la condition sans laquelle il ne serait pas possible de parler d'équilibre :

We may speak of an economy in a state of *tranquillity* when it develops in a smooth regular manner without internal contradictions or external shocks, so that expectations based upon past experience are very confidently held, and are in fact constantly fulfilled and therefore renewed as time goes by. In a state of perfect tranquillity the prices ruling to-day, in every market, are those which were expected to rule to-day when any relevant decisions were taken in the past; the quantities of goods being sold, costs, profits and all relevant characteristics of the situation are turning out according to expectations; and the expectations being held to-day about the future are those that were expected in the past to be held to-day. (Robinson, 1969, p. 59 [1956])

C'est précisément cette condition qui confère à l'équilibre son caractère fictionnel, ce qui est cohérent avec la démarche de Robinson. La condition de tranquillité est ainsi employée dans sa quatrième GTG :

In order to keep the main line of long-run development clear we have assumed conditions of tranquillity in which unexpected events from without never occur and incompatibilities do not upset the system from within. (Robinson, 1962, p. 63)

Dans un sens, ce traitement des anticipations respecte le temps historique, puisqu'il fait dépendre l'existence de l'équilibre de la réalisation des anticipations. Robinson est consciente du caractère irréaliste des conditions de tranquillité :

The conditions of a golden age can be perfectly fulfilled only if expectations, based on past experience, are turning out to have been correct. This could never be exactly realised. (Robinson, 1979a, pp. xxvi–xxvii)

Sous ces conditions, l'équilibre est par construction dénué de toute dimension temporelle. Celui-ci en est ainsi réduit à une fiction où les trois moments qui forment le temps historique sont confondus :

In reality to-day is a break in time. Yesterday lies in the past, and has ceased to be relevant to what happens to-day, except in so far as experience of it colours expectations about what will happen next. To-morrow lies in the future and cannot be known. The short-period situation in existence to-day is like a geological fault; past and future developments are out of alignment. Only in the imagined conditions of a golden age do the strata run horizontally from yesterday to to-morrow without a break at to-day. (Robinson, 1969, p. 181 [1956])

On pourrait presque dire que Robinson annule Keynes pour construire l'âge d'or. Son traitement des anticipations est radicalement opposé à celui des post-keynésiens dits fondamentalistes, même si le point de départ qui consiste à considérer que les anticipations jouent un rôle important dans la détermination de la trajectoire de l'économie est le même.

Section 3 : La définition des prix normaux et le concept de longue période.

La définition des positions normales est déterminée par la conception de l'équilibre que nous venons de décrire dans les sections précédentes. Les prix normaux sont conçus par Robinson comme des prix d'équilibre, dans le sens où ils permettent, s'ils sont réalisés, au système de se reproduire tout en assurant la poursuite de l'investissement net à un taux constant dans le cadre de l'âge d'or :

The 'normality' of normal prices does not consist in the fact that they will yield the expected profit, or that they tend to do so, but that they would yield it if normal output were sold at those prices over the lifetime of plant. (Robinson, 1969, p. 186 [1956])

De même que l'âge d'or, les prix normaux sont une fiction théorique. Et comme pour l'âge d'or, le caractère fictionnel de ceux-ci est non seulement assumé mais nécessaire à la construction d'une théorie pure au sens de Robinson :

There is no such thing as a normal period of history. Normality is a fiction of economic textbooks. An economist sets up a model which is specified in such a way as to have a normal state. (Robinson, 1972, p. 2)

Ainsi, il ne faut pas voir dans cette citation une critique de la manière dont les économistes procèdent, mais une explication de sa démarche. Les prix normaux sont définis de la manière suivante :

The *normal price* for any type of commodity consists of prime cost *plus* a gross margin calculated to cover a due share of overhead cost, amortization and profit at the ruling rate on the capital invested, when plant is being worked at normal capacity. (Robinson, 1969, p. 185 [1956])

Robinson considère que ceux-ci correspondent à la définition des prix normaux de Marshall, qu'elle assimile à celle des prix de production de Marx⁵⁶. Il s'agit des prix

⁵⁶ Robinson veut ainsi montrer qu'elle reprend l'analyse de Marshall en longue période, que ce dernier traite dans les lignes de Ricardo. Les prix normaux de Marshall sont les prix naturels de Ricardo,

d'équilibre, donc des prix qui prévalent quand les conditions de tranquillité sont respectées :

Since the concept of normal price involves both the earning life of plant and the expected rate of profit on investment, it has an unambiguous meaning only in conditions of perfect tranquillity. (Robinson, 1969, p. 185 [1956])

Les prix normaux sont donc des prix d'équilibre, ce qui suppose que les conditions de tranquillité soient respectées. Pour déterminer les prix normaux, il est nécessaire de spécifier une deuxième condition : l'uniformité du taux de profit. L'uniformité du taux de profit est censée refléter les conditions concurrentielles en longue période :

In this model [of normal prices] competitive conditions have a different meaning from that required for the first model [supply-and-demand prices]. There competition was a feature of the day-to-day operation of markets; here it is a feature of long-run investment plans. Here it is not necessary that there should be a perfectly elastic demand for the output of each seller in each market at each moment of time; it is necessary that there should be no limitation on access, given time, to any market, so that an equal rate of expected profit on investment tends to be established throughout the system. In a state of tranquillity, when expectations are realised, the criterion that competitive conditions prevail, in this sense, is that there is a uniform rate of net profit on the value of capital in all lines of production. The prices that obtain in these conditions are the 'normal long-run supply prices' of Marshall, or 'prices of production' of Marx. (Robinson, 1962, p. 8)

Mais cette deuxième condition dépend elle-même de la première :

A uniform rate of profit can be imposed upon a set of prices by an economist describing his model, but in terms of the behaviour of the inhabitants of the system, the equalisation of the rate of profit takes place through investment decisions influenced by expectations of future profitability. Only when expectations have turned out exactly correct is there a perfectly uniform *ex-post*

déterminés par le coût de leur production. Robinson les associe aux prix de production de Marx par extension.

rate of profits in the system. [...] These considerations show that it is unreasonable, except in a pure thought experiment, to postulate that an absolutely uniform rate of profit is ever realised even in fairly tranquil conditions, for expectations can never be exactly correct. (Bhaduri and Robinson, 1980, p. 107)

Donc l'uniformité du taux de profit, bien que formulée comme étant une hypothèse sur les conditions concurrentielles en longue période, n'est pas utilisée en tant que tel par Robinson. Elle la traite comme une condition d'équilibre qui est nécessaire pour la détermination des prix normaux. Ainsi, les prix normaux ne sont pas le résultat d'un processus de gravitation permis par l'uniformisation du taux de profit. L'uniformité du taux de profit est postulée pour permettre leur détermination :

We postulate, then, that there is a uniform rate of profit ruling throughout the economy, which has been ruling for some time in the past and is confidently expected to continue into the future. (Robinson, 1969, p. 104 [1956])

C'est ainsi que Robinson comprend l'uniformité du taux de profit dans le système de Sraffa :

Only in Sraffa's intellectual experiment does the rate of profits have an exact meaning, for it is a *postulate* of the system that prices are such as to make the rate of profits uniform over the whole value of capital reckoned at these prices. (Robinson, 1982, p. 95)

Ainsi, le taux de profit uniforme n'est pas censé s'établir au bout d'un processus de gravitation qui ramène les prix à leur valeur normale. Le point de départ est une position d'équilibre où l'uniformité du taux de profit est postulée d'emblée de sorte à permettre la détermination des prix normaux dans les conditions de tranquillité. Cela correspond à la conception de l'équilibre comme point de référence défendue par Robinson. En conséquent, la longue période ne comporte pas à proprement parler de dimension temporelle. Cela veut dire que les positions de longue période ne doivent pas être considérées comme l'aboutissement d'un processus temporel :

The "long period" is not a date in the future when we are all dead. It is a situation in which a given employed labour force is operating a particular stock

of means of production to produce a flow of output in such conditions that a uniform rate of profit obtains and will remain constant through time. Such a situation would never be exactly realised at any moment in the history of any actual economy. It is a logical construction, not an hypothesis about the behaviour of capitalist economies. I used it as a base line against which to describe the vicissitudes of a developing economy; I do not know that any better system for combining logical with historical analysis has yet been devised. (Robinson, 1979a, p. xxiv)

Nous comprenons mieux pourquoi Robinson s'oppose à la conception des prix normaux de Garegnani (Marcuzzo, 2014). Alors que ce dernier insiste sur le statut de ces prix comme positions vers lesquels tend l'économie, celle-ci les prend comme point de départ de l'analyse. En effet, Robinson ne raisonne pas en termes de forces permanentes et de forces transitoires de l'économie. Ce qui l'intéresse, c'est de déterminer des positions normales comme point de départ de l'analyse pour ensuite étudier la possibilité de leur réalisation. Elle ne reprend pas uniquement le concept d'équilibre de Marx, mais aussi sa distinction entre la détermination des prix normaux, qui dépend des spécifications de l'équilibre, et la réalisation de ceux-ci dans la sphère de l'échange. La normalité peut donc être comprise comme une référence, mais pas comme décrivant une situation actuelle qui permet de déterminer les prix actuels et encore moins les prix futurs :

We must therefore carry over [...] the conclusion that equilibrium prices are never likely to be ruling at any particular moment. [...] The analysis of the meaning of normal prices must certainly not be taken as a prediction that normality will be a usual state of affairs. (Robinson, 1962, p. 17)

En cela, elle reprend l'idée de Marshall pour qui le taux de profit normal constitue une référence pour les entrepreneurs, guidant ainsi leurs décisions d'investissement. Quand les profits sont supérieurs à leur niveau normal, les entrepreneurs seront incités à investir plus. C'est donc l'écart entre le niveau actuel des profits et le niveau considéré comme normal par les entrepreneurs qui guide leurs décisions. Cela ne veut pas pour autant dire que les plans d'investissement seront

réalisés de sorte à rétablir le niveau de profits normaux. Pour insister sur le rôle des anticipations, elle parle parfois de profits normaux subjectifs :

There is, however, a rather vague but very important conception, which we may call the *subjective-normal* price, which is such that the gross margin entering into it is calculated to yield a profit that the entrepreneurs concerned have come to regard as attainable (on the basis of past experience) with the productive capacity in existence in the given short-period situation. (Robinson, 1969, pp. 185–186 [1956])

L'introduction d'un élément subjectif, avec la prise en compte du rôle des anticipations, permet ainsi à Robinson d'insister sur la distinction entre détermination et réalisation des profits normaux :

Selling at subjective-normal prices is by no means the same thing as earning the profits on the basis of which the prices are calculated, for profit depends upon the volume of sales as well as on the margin per unit sold. (Robinson, 1969, p. 186 [1956])

Le concept de prix normaux subjectifs disparaît de la quatrième GTG⁵⁷, mais Robinson l'emploie à nouveau dans son article de 1980 qu'elle publie avec Bhaduri :

Gross margins in each line fixed in such a way as to cover costs and yield a 'subjective-normal' rate of net profit at a standard level of utilisation of capacity. The *ex-post* rate of profits for each will be normal when the standard rate of output is realised. If actual output were higher than standard, profits would be more than normal, and vice-versa. (Bhaduri and Robinson, 1980, p. 107)

⁵⁷ Cela peut être expliqué par la volonté de Robinson de se concentrer sur la présentation formelle de son modèle d'accumulation, en évitant les concepts vagues. Ainsi, elle annonce dans la préface des *Essays in The Theory of Economic Growth* que : “The most percipient of the critics of my Accumulation reproached me for a selective lowering of the degree of abstraction. Certainly it is not legitimate to set up a highly abstract model and then draw from it conclusions applicable to actual problems. In that book I dropped out here and there hints as to whither, in my own opinion, the analysis might be found to lead. This time I have refrained even from hints. My main concern is to get economic analysis off the mud of static equilibrium theory. Once it is afloat enticing voyages beckon in many directions.” (Robinson, 1962, p. V) Cela ne veut pas dire qu'elle abandonne dans ce travail le concept de prix normaux, puisque c'est dans l'ouvrage en question qu'elle définit ceux-ci comme provenant de la théorie des prix de Sraffa.

Donc Robinson ne rejette pas la théorie des prix de Sraffa qui lui permet de déterminer les positions d'équilibre, point de départ de son analyse. C'est la considération de celles-ci comme centres de gravitation de l'économie qu'elle rejette. Les prix normaux sont des prix d'équilibre en longue période, mais ce ne sont pas les prix qui seront réalisés à long terme. Ils jouent plutôt le rôle de benchmark, qui permet de comprendre comment les entrepreneurs vont réagir à une perturbation entraînant une modification de leurs anticipations à la hausse ou à la baisse. Cela ne veut pas dire que l'action des entrepreneurs, guidée par ces anticipations à la hausse ou à la baisse des profits, permettra la réalisation des prix normaux. Pour que cela arrive, il faut que les anticipations se réalisent. C'est bien parce que les prix normaux ne correspondent généralement pas aux prix réalisés qu'une analyse littéraire doit pouvoir compléter le modèle, afin d'expliquer les conséquences de la non réalisation des plans d'investissement. Les prix normaux sont aussi nécessaires pour fournir une mesure du capital, comme nous le montrerons à la section suivante.

Section 4 : Mesure du capital et analyse de la répartition dans l'âge d'or

Robinson a besoin des prix normaux afin de déterminer une mesure du capital conçu comme un stock d'équipement hétérogène. C'est d'ailleurs la nécessité de trouver une telle mesure qui justifie pour elle l'emploi de l'équilibre :

There is only one case where the quantity of capital can be measured [...] that is when the economy as a whole is in equilibrium at our old friend E. (Robinson, 1953a, p. 16)

Robinson explique son affirmation par l'argument suivant : il existe trois modes d'évaluation du capital, qui ne donnent pas des résultats équivalents, puisque chacune fait référence à un moment différent du temps :

To express it [capital] as a quantity of goods we have to evaluate the items of which it is composed. We can evaluate the goods in terms of the real cost of producing them-that is, the work and the formerly existing goods required to make them, or in terms of their value expressed in some unit of purchasing power, or we can evaluate them according to their productivity-that is, what the stock of goods will become in the future if work is done in conjunction with it. (Robinson, 1953b, p. 83)

Ainsi, c'est uniquement à l'équilibre, où les trois moments du temps historique sont confondus, que le capital peut avoir une mesure précise. Cela vient de ce que le taux de profit entre dans la détermination de la quantité de capital. C'est d'ailleurs par rapport à ce lien entre taux de profit et quantité de capital que Robinson adopte les prix normaux et établit la distinction entre économie de production et économie d'échange. Ainsi, pour que cette quantité de capital soit mesurée de manière définie, il faudrait que le taux de profit qui entre dans le calcul de la valeur passée soit le même que celui qui entre dans le calcul de la valeur anticipée du capital. Cela suppose donc de postuler que le taux de profit présent est égal au taux de profit anticipé :

It [equilibrium] entails that there have been no events over the relevant period of past time which have disturbed the relation between the various valuations of a given stock of goods, and that the human beings in the situation are expecting the future to be just like the past – entirely devoid of such disturbing events. Then the rate of profit ruling to-day is the rate which was expected to rule to-day when the decision to invest in any capital good now extant was made, and the expected future receipts, capitalised at the current rate of profit, are equal to the cost of the capital goods which are expected to produce them. (Robinson, 1953b, p. 83)⁵⁸

Pour Robinson, l'équilibre est une abstraction nécessaire non seulement pour comparer les conditions de développement normal à celles de l'évolution actuelle de l'économie, mais aussi pour déterminer une mesure du capital. Ce n'est pas l'unité de mesure en soi qui pose problème, mais plutôt le fait que la valeur de celui-ci dépende du taux de profit qui entre donc dans le calcul de cette mesure :

Thus the rate of return on investment itself enters into the calculation of the cost of any particular outfit of capital goods. For this reason an unambiguous measure of the cost of capital goods requires a definite and universally applicable expected rate of profit. This could exist only, first, in conditions of perfect tranquillity, when future costs and quasi-rents are believed to be known, and, second, in conditions where the degree of competition and the ease of entering different lines of production are everywhere the same, and have established a uniform rate of profit throughout the system. (Robinson, 1969, p. 103 [1956])

La question de la détermination d'une mesure non ambiguë du capital est posée par Robinson dans un contexte où elle cherche à développer une théorie de la répartition alternative à la théorie marginaliste. En effet, c'est dans ce contexte là qu'elle va opposer pour la première fois équilibre et histoire :

⁵⁸ C'est dans ce sens que Robinson utilise l'âge d'or dans *Accumulation of Capital* : "In the conditions of a golden age with a uniform rate of profit ruling throughout an economy, which has obtained for a long past and is expected to obtain for a long future, these three ways of looking at the value of capital all yield the same result. Thus in each economy the value of capital has a definite meaning." (Robinson, 1969, p. 120 [1956]).

The overthrow of the orthodox notion of an equilibrium supply price of capital leaves a huge gap in our analysis [...]. The problem must rather be approached, as Marx approached it, in terms of history - the stock of capital at any moment is the result of developments in the immediate and the remote past, and the stock of capital in existence is an important factor in the determination of its own rate of growth. (Robinson, 1966, p. 93 [1942])

Ainsi, Robinson pose dès 1942 la question du temps par rapport au traitement du capital. C'est aussi dans ce travail qu'elle commence à réfléchir au lien entre taux de profit actuel et taux de profit anticipé. Elle déclare ainsi que :

In a world which is stable on the whole, though uncertain in detail, some definite relationship between actual present profits and expected future profits might be established, but in unsettled times the relationship is so complicated and erratic as to defy analysis. (Robinson, 1966, p. 60 [1942])

C'est à partir de cette réflexion que Robinson développe le concept de tranquillité, afin de pouvoir construire son modèle d'accumulation. La recherche d'une théorie du taux de profit en longue période ne peut se faire qu'en imaginant une économie en situation d'équilibre :

Nevertheless, some of the internal relations between the parts of a system can be most easily thought about by imagining it to be in equilibrium, and an examination of these relations is useful, provided that it is conducted with due regard to its limitation. (Robinson, 1953b, p. 85)

La théorie du profit de Joan Robinson repose sur sa capacité à établir une relation spécifique entre le stock de capital et le taux d'accumulation du capital, qui est considéré comme le taux de croissance de l'économie. C'est ainsi qu'elle développe la double relation entre profits et investissement tel que :

The accumulation going on in a particular situation determines the level of profits obtainable in it, and thus (on the basis of the type of expectations which we have postulated) determines the rate of profit expected on investment. The rate of profit in turn influences the rate of accumulation. The rate of profit generated by a particular situation may be such as to induce a rate of

accumulation greater or less than that which is actually taking place.
(Robinson, 1962, p. 47)

Robinson qualifie l'équilibre issu de cette double relation d'équilibre entrepreneurial pour signifier que ce sont les décisions des entrepreneurs fondées sur le taux de profit anticipé qui déterminent les plans d'investissement. Cet équilibre correspond à une situation où les plans d'investissement sont réalisés. Le taux de profit anticipé est donc égal au taux de profit actuel et le taux d'accumulation désiré correspond au taux d'accumulation actuel. En partant de cet équilibre, elle analyse la trajectoire de l'économie, en étudiant la relation entre taux d'accumulation désiré et actuel⁵⁹. Une situation où cette égalité sera maintenue est dite d'âge d'or. Robinson commence par déterminer les conditions qui permettent à l'économie de croître de manière stable, et c'est ainsi qu'elle déduit la relation de Cambridge selon laquelle le taux de profit en longue période dépend du taux de croissance de l'économie divisé par la propension à épargner⁶⁰. Ensuite, elle envisage plusieurs cas de figure où ces conditions d'équilibre sont perturbées et décrit avec son analyse littéraire comment le modèle réagit.

⁵⁹ Sa démarche s'inspire beaucoup de l'analyse des trois taux de croissance de Harrod, ce qu'elle reconnaît dans la préface de *Accumulation of Capital*, mais aussi de la double relation entre profits et investissement de Kalecki.

⁶⁰ Howard explique comment Robinson en arrive à cette relation en soulignant les caractéristiques de son analyse de la répartition en courte et longue période (Howard, 1979, pp. 135–167).

Conclusion

Ainsi, ce chapitre nous a permis de montrer que pour Robinson :

- L'équilibre est par définition une situation imaginaire et par construction une abstraction théorique qui occulte la dimension temporelle, donc où le futur, le présent et le passé sont confondus à travers un traitement particulier des anticipations ;

- La longue période ne comporte pas de dimension temporelle (réaliste au sens post-keynésien fondamentaliste) et est encore moins conçue comme représentant les forces permanentes de l'économie (au sens néo-ricardien du terme). Les prix normaux sont une abstraction nécessaire pour l'analyse, ils sont obtenus grâce au postulat d'uniformité du taux de profit. Dans la modélisation de Robinson, l'économie n'est pas analysée comme se dirigeant vers l'équilibre mais à partir d'une situation d'équilibre définie comme exposé ci-dessus (anticipations, taux de profit uniforme).

- Le temps historique est un élément de définition du modèle dynamique qu'elle veut développer, mais celui-ci s'inscrit dans un discours plus large sur la théorie économique et n'est donc pas incompatible avec l'usage de l'équilibre en longue période. La définition du temps historique a des implications importantes liée au traitement du stock de capital et à la modélisation du taux de profit, même à l'âge d'or.

Cela implique qu'elle ne voyait pas de contradiction dans le fait de parler d'accumulation comme processus historique dans la tradition de Marx et des classiques en opposition à l'analyse en équilibre intemporel de Walras, comme par exemple quand elle dit que :

These essays were written in a hilarious mood after reading Piero Sraffa's Introduction to Ricardo's *Principles*, which caused me to see that the concept of the rate of profit on capital is essentially the same in Ricardo, Marx, Marshall and Keynes; while the essential difference between these, on the one side, and Walras, Pigou and the latter-day textbooks on the other, is that the Ricardians are describing an historical process of accumulation in a changing world, while

the Walrasians dwell in timeless equilibrium where there is no distinction between the future and the past. (Robinson, 1973, p. 247)

Notre interprétation de la manière dont Robinson articule équilibre, temps et prix fait ressortir le caractère inclassable de son analyse. En effet, celle-ci ne s'inscrit ni dans le paradigme post-keynésien largement dominé par la définition du temps historique en lien avec l'incertitude radicale et qui se manifeste dans un souci de réalisme se traduisant par une volonté d'aller toujours plus loin dans la modélisation dynamique ; ni dans le paradigme sraffien où la longue période est majoritairement considérée en lien avec la distinction entre forces permanentes et forces transitoires de l'économie.

Pour autant, si nous prenons au sérieux son analyse littéraire et pas uniquement les développements qu'elle élabore en théorie pure, il est possible de voir une certaine cohérence dans son utilisation de l'âge d'or. Cette cohérence est principalement fondée sur le fait que Robinson ait été largement influencée par Marx et s'inspire beaucoup de sa méthode d'analyse. Elle vient aussi de l'interprétation que Robinson a des travaux de Sraffa et de Keynes, qui ne correspond ni à celle des disciples de ces auteurs, ni à la manière dont ces auteurs eux-mêmes les considéraient.

Après avoir montré comment Robinson définit l'âge d'or pour son analyse en longue période, nous étudierons dans le chapitre la manière dont elle développe son analyse de l'accumulation du capital à partir de ce concept.

**Chapitre 4 : A la recherche des lois
d'accumulation du capital dans les
rapports contradictoires entre
rentiers et entrepreneurs.**

Introduction

Dans le chapitre précédent, nous avons montré comment le concept d'équilibre est mobilisé par Robinson pour développer le concept d'âge d'or. Nous avons ainsi vu que la clé pour comprendre le rôle d'une telle construction réside dans la manière dont elle articule la théorie pure d'une part et l'interprétation de celle-ci en termes littéraires. La théorie pure ne doit donc pas être une représentation exacte de la réalité, mais une méthode d'analyse qui permet de fournir une grille de lecture. Ainsi, la préoccupation de Robinson n'est pas de rendre le modèle le plus réaliste possible, mais d'en construire un qui se prête à l'interprétation historique. Cette interprétation a pour objet la comparaison des différents systèmes économiques, dans une conception de l'économie comme « en partie un véhicule de l'idéologie dominante et en partie une méthode d'investigation scientifique »⁶¹.

Robinson se présente comme une keynésienne de gauche (Robinson, 1953a, p. 20), ce qui explique pourquoi elle a souvent été perçue comme une réformatrice par des auteurs marxistes qui lui reprochent, en bonne keynésienne, d'avoir une critique superficielle du capitalisme et de penser que les dérives de ce système pourraient être résolues par une meilleure redistribution des richesses⁶². Il est vrai que c'est la conclusion qu'elle tire de son premier travail de GTG de 1936-1937, quand elle déclare que la solution au problème du chômage massif nécessite de trouver un remède à la mauvaise répartition. Mais nous allons montrer que le terme de « maldistribution » qu'elle emploie alors prend une toute autre signification dans *Essays on Marxian Economics*, six ans plus tard. Pour Robinson, cette mauvaise répartition est ancrée dans le système de propriété, et devrait donc mener à sa remise en cause. Elle considère que le fonctionnement du capitalisme managérial est tel qu'il permet à une classe de rentiers de s'enrichir sans participer au processus productif. C'est donc la propriété des moyens de production par ces rentiers qu'elle désigne quand elle parle de

⁶¹ "In the general mass of notions and sentiments that make up an ideology, those concerned with economic life play a large part, and economics itself (that is the subject as it is taught in universities and evening classes and pronounced upon in leading articles) has always been partly a vehicle for the ruling ideology of each period as well as partly a method of scientific investigation." (Robinson, 1962a, p. 7)

⁶² Voir par exemple Roosevelt (Roosevelt, 1975).

la mauvaise répartition du surplus comme étant la cause des problèmes du capitalisme managérial. La description la plus complète du capitalisme managérial par Robinson est présentée dans le chapitre VI intitulé « Work and Property » de son ouvrage *Economics : An Awkward Corner* (Robinson, 1966b, pp. 64–72). Elle le décrit comme le droit de propriété des actionnaires sur les entreprises gérées par des managers salariés :

In the main, industry and trade are now dominated by *managerial capitalism*, that is by companies owned nominally by a shifting population of shareholders and actually run by salaried staff. (Robinson, 1966b, p. 64)

C'est ce système de propriété du capital que Robinson cherche à analyser à partir de son modèle d'accumulation, dont la présentation la plus complète se retrouve dans *Accumulation of Capital*. Elle reprend ainsi le thème de séparation entre la propriété et le contrôle du capital. Pour Robinson, celle-ci résulte des règles du jeu capitaliste. Ainsi, elle analyse l'accumulation du capital à partir de la distinction entre le rôle des rentiers et celui des entrepreneurs. Outre le contexte des années 50 caractérisé par les développements des théories de la croissance, c'est donc la recherche d'une réponse à la question de Marx, consistant à découvrir les lois d'accumulation du capital⁶³, qui pousse Robinson s'intéresser au thème de l'accumulation.

Nous allons voir dans ce chapitre comment elle se réapproprie le schéma de reproduction élargie de Marx pour analyser ce qu'elle perçoit comme la contradiction principale du capitalisme 'managérial', à savoir les rapports conflictuels entre entrepreneurs et rentiers, en s'inspirant du traitement keynésien de l'investissement et de l'épargne.

Les commentateurs ont souvent une analyse parcellaire du traitement de l'accumulation du capital par Robinson. Ainsi, l'accent qu'elle place sur l'importance des règles du jeu a bien été remarqué (Asimakopulos, 1984; Harcourt, 2001), mais leur rôle analytique n'est pas discuté. De la même manière, sa distinction entre les deux

⁶³ Robinson reprend l'expression "law of motion" au singulier issue de la préface de Marx à la première édition de la version allemande du Livre I du Capital. Nous utilisons ici l'expression « lois d'accumulation du capital », qui correspond mieux à l'usage.

aspects du capital, stock de biens d'équipement et fond monétaire, a été identifiée comme une des implications principales de sa critique de la fonction de production néoclassique (Harcourt, 1969, 1976; Nell, 1989; Cohen and Harcourt, 2005), mais la manière dont ces deux aspects entrent en jeu dans son propre modèle n'a pas vraiment été développé. Enfin, l'influence de Marx sur son analyse a été abordée (Baragar, 2003; Sardoni, 2005), mais sans prendre en compte la manière dont elle se réapproprie les schémas de reproduction pour analyser l'accumulation du capital. Dans ce chapitre, nous cherchons à mettre en cohérence ces différents éléments afin de présenter un aperçu global de l'analyse robinsonienne de l'accumulation du capital.

Robinson justifie son projet par le fait que Keynes et Marx partagent une vision commune du système capitaliste comme une phase historique particulière. En effet, comme le dit Keynes lui-même, l'économie monétaire de production présente des similarités avec le circuit du capital A-M-A' de Marx (Dillard, 1984). Mais elle tire un peu les traits en affirmant que Keynes comme Marx considérait que les contradictions internes au capitalisme l'entraîneraient vers sa fin. Elle considère que les marxistes et les keynésiens doivent s'allier dans la lutte contre le capitalisme : c'est ainsi dans cette perspective révolutionnaire que son projet de GTG évolue. Perspective révolutionnaire qui est loin d'être celle de Keynes, ce dernier n'ayant que peu de considération pour la théorie de Marx et encore moins pour sa vision politique. Robinson est elle-même consciente de son éloignement de Keynes, puisque c'est dans un « loose sense » (Robinson, 1952, p. 73) qu'elle dit utiliser la *Théorie Générale* dans son travail de 1952. Son analyse se distingue ainsi de celle de Keynes, principalement par rapport au statut du rendement des placements financiers. Sa volonté de distinguer le rôle des rentiers de celui des entrepreneurs la pousse aussi à s'intéresser à la nature du capital, pour articuler dans son analyse les deux aspects de celui-ci, comme stock de biens d'équipement d'une part et comme placements financiers d'autre part.

Son objectif est alors de mobiliser sa propre formulation du modèle d'accumulation. En reprenant ses différentes contributions (Robinson, 1952, 1962b, 1969a, p. [1956]), nous allons montrer qu'elle conclut à ce que l'accroissement de l'investissement et l'élargissement du stock de biens d'équipement qui en résulte est indépendant des règles du jeu capitalistes et peut se tenir sous d'autres règles du jeu.

Après avoir analysé la manière dont Robinson s'approprie les schémas de reproduction de Marx, nous montrerons comment elle y intègre l'analyse de la demande effective par Keynes, avant de décrire le concept de règles du jeu qui structure sa propre analyse de l'accumulation. Cela nous permettra de mettre en avant la manière dont elle mobilise les outils keynésiens. Nous pourrons ainsi éclairer ses propres développements théoriques pour montrer la nature contradictoire de la séparation entre contrôle et propriété du capital. Enfin, nous discuterons dans une dernière section de l'enjeu politique et pour l'économie politique et ses frontières que porte l'analyse de Robinson, à savoir promouvoir un changement des règles du jeu.

Section 1 : Marx et Keynes pour la découverte des lois d'accumulation du capital.

Après la rupture avec Pigou, Robinson n'abandonne pas l'idée d'intégrer l'analyse de la demande effective de Keynes à une théorie de la longue période. Celle-ci a en effet toujours déploré l'absence de traitement du capital en longue période chez ce dernier. Ce qui intéresse Robinson, c'est de comprendre l'évolution historique du système. Alors qu'elle déclarait en 1937 que celui-ci avait globalement la capacité de s'auto-ajuster à terme (cf. chapitre 1), elle adopte dans *Essay on Marxian Economics* la position opposée, qui consiste à considérer que le capitalisme porte en lui les germes de sa propre destruction (cf. chapitre 2). Elle conclut cet ouvrage de la manière suivante :

Marx, however imperfectly he worked out the details, set himself the task of discovering the law of motion of capitalism, and if there is any hope of progress in economics at all, it must be in using academic methods to solve the problems posed by Marx. (Robinson, 1966a, p. 95 [1942])

Ainsi, sa quête d'une théorie de la longue période s'inscrit désormais dans cette optique. Les lois d'accumulation du capital devraient pouvoir expliquer le fonctionnement contradictoire du capitalisme. Cela pousse Robinson à conduire son analyse en termes d'identification et d'étude des contradictions du capitalisme. Elle identifie trois lignes de développement possibles à partir du *Capital* pour déployer son analyse : la loi de « paupérisation », la question de la reproductibilité du système à partir des schémas de reproduction, et la loi de la baisse tendancielle du taux de profit. C'est la deuxième voie qu'elle privilégie puisqu'elle déclare que :

The modern theory of crises has many points of contact with the third line of argument, distinguished above, in Marx's treatment of the subject, and allows room for something resembling the first. Only the second line of argument - the falling rate of profit - appears confused and redundant. (Robinson, 1966a, p. 4 [1942])

Robinson propose une analyse originale des schémas de reproduction. En effet, elle interprète le problème de la réalisation du surplus à partir des schémas de reproduction comme la question de l'égalité *ex post* entre l'épargne et l'investissement :

Saving represents sales without purchases, and can proceed smoothly only if it is offset by equivalent investment - purchases without sales. Such a balance is possible, as he shows in a series of numerical examples, but "a balance is an accident under the crude conditions of [capitalist] production". The cause of crises is to be sought in a lack of balance, which is an ever-present threat to the stability of the system. (Robinson, 1966a, p. 48 [1942])

Cette absence d'égalisation entre l'épargne et l'investissement est la cause des crises pour Robinson, crises qui menacent constamment la stabilité du système. Elle fonde son interprétation sur les équations des schémas de reproduction, telles qu'éditées par Engels dans le livre II, ainsi que sur une note de Marx publiée par Engels dans ce même volume, qu'elle cite dans son ouvrage de 1942. Elle en conclut ainsi que :

This note, combined with the equations of reproduction, suggests that Marx intended to work out a theory on some such lines as this: consumption by the workers is limited by their poverty, while consumption by the capitalists is limited by the greed for capital which causes them to accumulate wealth rather than to enjoy luxury. The demand for consumption goods (the product of group II) is thus restricted. But if the output of the consumption good industries is limited by the market, the demand for capital goods (group I) is in turn restricted, for the constant capital of the consumption-good industries will not expand fast enough to absorb the potential output of the capital-good industries. (Robinson, 1966a, p. 49 [1942])

On comprend que Robinson veut articuler son interprétation à l'analyse de la demande effective de Keynes. Elle pense en effet que Marx ne développe pas une théorie complète de l'évolution du capitalisme en longue période, mais qu'il indique la

direction à suivre pour en trouver une. C'est à la théorie 'moderne' de trouver les outils pour répondre à la question de Marx⁶⁴ :

[...] in the analysis of effective demand - the theory of employment - modern economics provides a basis for the study of the law of motion of capitalism, which is suggested, but not fully developed, by Marx himself. (Robinson, 1966a, p. xxiii [1942])

En effet, elle considère que la réponse à la question de Marx doit passer par le traitement de la question de l'incitation à investir :

To work out a theory on these lines it is necessary to deal with the problem of the inducement to invest. If capitalists were always prepared to invest their surplus in capital goods, without regard to the prospect of profit, the output of capital goods would fill the gap between consumption and maximum potential output. The balance between the two groups of industries would be selfadjusting, and crises would not occur, however wretched the level of consumption. (Though fluctuations in the reserve army of labour, owing to the interplay of capital accumulation and technical progress, would not be eliminated.) Thus to clinch the argument it is necessary to show that investment depends upon the rate of profit, and that the rate of profit depends, in the last resort, upon consuming power. It is necessary, in short, to supply a theory of the rate of profit based on the principle of effective demand. (Robinson, 1966a, p. 50 [1942])

Robinson pense en effet que Marx, malgré son rejet de la loi de Say, n'admet pas « [le divorce entre les décisions d'épargne et les décisions d'investissement] », alors qu'il s'agit de « [l'origine des causes des crises et du chômage] » dans l'analyse de Keynes (Robinson, 1951, p. 141)⁶⁵. Elle en conclut donc que :

Thus it appears that whichever branch of Marx's theory of crises we follow, it is necessary to call in Keynes's analysis to complete it [...]. At the same time,

⁶⁴ Comme nous avons pu le voir dans le chapitre 2, Robinson emploie le terme moderne pour qualifier les développements théoriques issus de la General Theory, en opposition aux développements marshalliens de la vieille génération de professeurs.

⁶⁵ Sardoni nuance cette interprétation en montrant que Robinson n'a probablement pas saisi le lien entre demande effective et théorie monétaire dans les travaux de Marx (Sardoni, 2005).

Keynes's system of thought operates within a restricted field. [...] Thus Marx's theory, or at any rate some theory on the questions which Marx discussed, is as much required to supplement Keynes as Keynes's theory is to supplement Marx (Robinson, 1951, pp. 144–145)

C'est donc à partir de cette volonté de compléter l'analyse de Marx par celle de Keynes que Robinson reprend le schéma de reproduction élargie à partir de sa deuxième GTG :

When you turn to the General Theory in the long period you have to start with Marx's schema for expanded reproduction. But here you do not find a ready-made model. (Robinson, 1953a, p. 9)

Dans les GTG de 1952, 1956 et 1962, Robinson part d'un modèle bi-sectoriel où sont représentés le secteur de biens d'équipement et celui des biens de consommation. Elle développe ainsi l'âge d'or, un régime de croissance permanent, dans l'inspiration du schéma de reproduction élargi⁶⁶. Dans ce cadre, elle veut intégrer dans l'analyse de la reproduction élargie le traitement keynésien des décisions d'investissement, qui dépendent des anticipations des entrepreneurs, comme le moteur de l'accumulation. Elle conclut son interprétation du schéma de reproduction élargie de la manière suivante :

Thus the distribution of income, between wages and surplus, is such as to set up a chronic tendency for a lack of balance between the two groups of industries. (Robinson, 1966a, p. 49 [1942])

Ainsi, elle considère que c'est la répartition du revenu qui explique l'émergence des disproportions sectorielles chez Marx :

Finally, Mr. Keynes justifies Marx's intuition that the chronic conflict between productive and consumptive power is the root cause of crises. The maldistribution of income restricts consumption, and so increases the rate of investment required to maintain prosperity, while at the same time it narrows

⁶⁶ "To take one instance, the schema for expanding reproduction provide a very simple and quite indispensable approach to the problem of saving and investment and the balance between production of capital goods and demand for consumer goods." (Robinson, 1960, p. 7)

the field of profitable investment, by restricting the demand for the consumption goods which capital can produce. (Robinson, 1966a, p. 71 [1942])

Celle-ci a deux effets : d'une part, la réduction de la consommation, et d'autre part, la réduction de la profitabilité des investissements. Elle affirme alors que c'est la mauvaise distribution du « pouvoir de consommation » qui est à l'origine des problèmes du capitalisme :

Marx does not develop a full theory of the trade cycle, or of the long-run movement of capitalism, but he points the direction in which a theory can be found. He rejected the crude under-consumption theory current in his day, but his own analysis clearly leads to the view that maldistribution of consuming power is the root of the trouble. (Robinson, 1966a, p. 48 [1942])⁶⁷.

Pour elle, le fait d'adhérer à une théorie de la sous-consommation n'implique pas d'adopter une position réformiste :

Under-consumption theories have been associated with an appeal for reform rather than revolution - with the view that capitalism *might* be made to work satisfactorily - and for this reason they are uncongenial to the Marxist creed. [...] But this association is superficial, for the maldistribution of income is quite as deeply imbedded in the capitalist system as Marx believed the tendency to falling profits to be, and cannot be eliminated without drastic changes in the system. The case for revolution, as opposed to reform, might have been argued just as well on the basis of the analysis in Volume II of Capital as on the basis of Volume III. (Robinson, 1966a, p. 72 [1942])

Une critique de la mauvaise répartition ne suppose donc pas pour elle la promotion d'une meilleure redistribution sous les mêmes règles du jeu, mais plutôt la nécessité de leur changement. En effet, elle voit la mauvaise répartition du revenu comme symptomatique du fonctionnement du système capitaliste, et pas comme une défaillance que l'on pourrait résoudre. La section suivante traite donc de ce concept de règles du jeu et de sa signification dans l'analyse de Robinson.

⁶⁷ Elle définit celui-ci de la manière suivante : "Economic wealth is not a very precise idea and we must be content with a rough definition of it. Broadly, economic wealth is the command over goods and services that are desired, or consuming power for short." (Robinson, 1969a, p. 15 [1956])

Section 2 : Les règles du jeu capitalistes pour l'analyse du capitalisme managérial

Ainsi, dans la deuxième GTG, Robinson tente de montrer la tendance inhérente du système capitaliste à l'instabilité. Elle cherche à mettre en avant l'idée selon laquelle le système produirait des réponses amplifiées aux perturbations de l'économie. Cette amplification provient du jeu des anticipations et a tendance à provoquer un mouvement cumulatif qui éloigne durablement l'économie de son sentier de croissance équilibrée, sans que rien ne puisse garantir le retour à l'équilibre après une perturbation. Ainsi, pour Robinson, le déséquilibre ne vient pas uniquement des disproportions sectorielles. Elle veut ainsi insister sur le rôle des anticipations dans la tendance à l'instabilité du système, en apportant l'influence de Keynes à son analyse bi-sectorielle :

But our argument is designed to show that the basic mechanism of economic fluctuations does not depend upon disproportionalities in the development of different industries, and would be at work even in an economy where all lines of production were affected in the same proportion. (Robinson, 1952, pp. 138–139)

Elle considère alors que l'instabilité s'explique par le rôle des anticipations. Cela est particulièrement le cas en période de récession, à laquelle Robinson ne définit pas de plancher pour montrer que la situation peut continuer à empirer sans que rien ne puisse relancer l'économie. En revanche, elle considère qu'une phase d'expansion ne peut durer indéfiniment. Elle explique cela par la capacité limitée d'utilisation des stocks dans le secteur des biens d'investissement, qui contrebalance l'effet amplificateur des anticipations. Ainsi, même si l'accumulation du capital est accélérée par l'anticipation d'une augmentation des profits dans un premier temps, une phase expansionniste atteint toujours un point d'épuisement. En revanche, une récession peut durer indéfiniment. Robinson essaie probablement de traduire en termes analytiques la

proposition selon laquelle le capitalisme porte en lui les germes de sa propre destruction :

In those theories which purport to find a cyclical mechanism in a private enterprise economy, I have the impression that the weakest chapter is always the one which treats of revival from a depression. And it seems to me that this is no accident. I take leave to doubt (though with all due hesitation and reserve) whether there ever has been a trade cycle—that is, a self-perpetuating cyclical movement, as opposed to a series of fluctuations due to the propensity of a private enterprise economy to exaggerate its response, either way, to the chances and changes of history as it meets them. (Robinson, 1952, p. 142)

Elle suggère que le capitalisme devrait s'effondrer, mais le contexte de publication de son ouvrage ne semble pas favorable à la formulation d'une telle hypothèse, tout comme l'appareil théorique keynésien qu'elle utilise :

It seems to me that the most plausible theory of the revival is Mr. Micawber's: given time, something will turn up. That is to say that a depression will not last forever because some fresh opportunity for investment is bound to present itself sooner or later. Or if it does not, policy takes a hand. (Robinson, 1952, p. 142)

Ainsi, si de nouvelles opportunités d'investissement ne se présentent pas en période de récession, le seul moyen de sauver l'économie capitaliste réside dans l'intervention des pouvoirs publics. Il s'agit là d'une position très keynésienne. C'est par rapport à ce développement que Robinson pense que Keynes comme Marx voyait le capitalisme comme auto-destructeur. Mais l'analyse de Robinson dans cette deuxième GTG est incomplète au vu de son objectif, parce qu'elle n'étudie pas vraiment la société capitaliste et ses contradictions, et se contente de montrer le caractère endogène de l'instabilité du système fondé sur une explication par les anticipations.

C'est dans *Accumulation of Capital* qu'elle développe un raisonnement posé en termes de contradictions du capitalisme, et qu'elle affine son analyse. Dans cet ouvrage, elle remarque que malgré les conditions contradictoires dans lesquels ce système naît et évolue, celui-ci ne s'effondre pas :

Capitalism, in particular, could never have come into existence in such conditions [of tranquility], for the divorce between work and property, which makes large-scale enterprise possible, entails conflict; and the rules of the game have been developed precisely to make accumulation and technical progress possible in conditions of uncertainty and imperfect knowledge. Yet too much disturbance, deception and conflict would break an economy to pieces. The persistence of capitalism till to-day is evidence that certain principles of coherence are imbedded in its confusion. (Robinson, 1969a, p. 60 [1956])

Robinson identifie ici la principale source des contradictions, à savoir le « divorce » entre travail et propriété, autrement dit le rapport salarial qui caractérise le capitalisme. Elle définit désormais la société à partir des intérêts divergents des différents groupes qui la constituent :

A nation is made up of groups and classes with conflicting interests. The only example of a human society without internal conflicts was Robinson Crusoe, and even he may have suffered from ambivalence. An economy is an entity consisting of groups with conflicting interests held together by rules of the game. When the conflicts become so acute that the rules are unplayable, the economy ceases to be viable, and explodes or changes into a different entity. (Robinson, 1969a, p. 16 [1956])

Ce sont donc les conflits de classe qui sont présentés comme le moteur du changement social, et leur amplification comme la source de la menace de l'effondrement du système. Pourtant, le système ne s'effondre pas. Robinson introduit alors le concept de règles du jeu pour expliquer comment les conflits sont régulés, et empêchent l'effondrement du système. Elle en parle pour la première fois dans le texte d'une conférence qu'elle a donné à la Delhi School of Economics en 1955, publié dans le deuxième volume des *Collected Economic Papers* sous le titre de « Marx, Marshall and Keynes » :

In pursuing self-interest individuals find that it assists them to combine and agree not to compete. Monopolies, trade unions, political parties, arise out of the very process of competition and prevent it from being effective as a mechanism for ensuring the general good. Pure untrammelled individualism is

not a practicable system, and the coherence of an economy depends upon the acceptance of limitations upon it. There must be a code of rules of the game, whether established by law or agreed by common consent. No set of rules of the game can ensure a perfect harmony of interests between all the groups in society, and any set of rules will be defended by those whom it favours and attacked by those whom different rules would suit better. (Robinson, 1960, p. 4)

L'existence de ces règles du jeu n'assure pas l'harmonisation des intérêts des différents groupes sociaux, mais leur permet de coexister en empêchant une amplification des conflits qui pourrait détruire l'économie. Ces règles deviennent elles-mêmes un enjeu du conflit, puisqu'elles favorisent certains groupes aux dépens d'autres. Robinson ne va pas jusqu'à dire que ces règles sont imposées par les dominants aux dominés. Elle n'explique d'ailleurs pas vraiment comment celles-ci émergent. Elle les définit de la manière suivante :

The rules of the game are largely concerned with the manner in which work and property are combined in production and with the rights that they give to shares in the proceeds. (Robinson, 1969a, p. 4 [1956])

Ainsi, les règles du jeu sont principalement les règles qui définissent d'une part le statut de la propriété des moyens de production et d'autre part la répartition du produit social entre les travailleurs et les propriétaires de ces moyens, ainsi que l'organisation sociale de la production. La compréhension de ces règles du jeu est indispensable pour l'analyse de l'accumulation du capital parce qu'elles agissent sur son évolution tout en étant elles-mêmes le fruit de cette accumulation. Robinson distingue ainsi deux effets des règles du jeu capitaliste. Le premier est la concentration du capital qui résulte de la mise en concurrence des producteurs :

The capitalist rules of the game foster large-scale production and the use of elaborate techniques. It is hard for independent artisans to co-operate, for each 'likes to be his own master', whereas propertyless men are perforce amenable to discipline. Entrepreneurs can organise large masses of workers, bringing about economies of division of labour; their command of finance makes it possible for each to provide the workers whom he employs with complicated equipment,

and he is impelled to do so by the competitive struggle to undersell others; this raises output per man (for standardised products) much above what an artisan can achieve. Consequently the control of production, once it has been concentrated, is prevented from becoming widely diffused, and this set of rules of the game is kept in force. (Robinson, 1969a, p. 6 [1956])

Le deuxième effet est l'établissement de la propriété des dettes :

The capitalist rules of the game are favourable to establishing property in debts. [...] In pre-capitalist economies the most frequent cause of borrowing (apart from warlike operations) was to finance consumption, either by spendthrifts or by families which had fallen into misfortune. Public opinion was hostile to lenders, who were making a usurious income out of vice and misery, and the rules of the game surrounding dealings in debts were not favourable to promoting such transactions. Where a profit is to be made by investing finance in capital goods and employing labour in productive processes, the situation is quite different. [...] Lenders are then regarded with favour, and elaborate legal provisions are made to facilitate lending and borrowing in a great variety of forms, and to facilitate dealings in second-hand debts. (Robinson, 1969a, p. 7 [1956])

Robinson tente d'expliquer historiquement l'émergence de la classe d'entrepreneurs définis comme managers salariés et celle des rentiers. Elle explique la première à partir de la concentration des capitaux induite par la production à large échelle. Elle fait ensuite le parallèle entre la finance et l'usure, mais explique que dans la mesure où la finance peut être employée dans l'acquisition de nouveaux biens capitaux et l'emploi du travail salarié, à travers le développement d'institutions financières et juridiques qui le permettent, les rentiers sont plutôt favorisés par les règles du jeu.

La conséquence de ces deux effets est que le capitalisme entre dans une phase spécifique de développement, le capitalisme managérial, caractérisé par la séparation entre la propriété et le contrôle du capital :

Legally, a shareholder is a part owner of any business whose shares he holds, but the institution of limited liability and of facilities for dealing in shares at

second hand (the Stock Exchange) has brought about a divorce between ownership and control which makes many shareholders, in effect, much more like lenders than like entrepreneurs. (Robinson, 1969a, p. 8 [1956])

La séparation entre contrôle et propriété du capital est un thème récurrent de l'économie marxiste (Foster, 1990; Tomlinson, 1990)⁶⁸, développé par Marx lui-même dans la section V du Livre III sur la séparation du profit entre intérêt et profit d'entreprise. Robinson évoque déjà ce thème dans *Essay on Marxian Economics* :

Nowadays the divorce between ownership and enterprise is becoming more and more complete, and "the last illusion of the capitalist system, to the effect that capital is the fruit of one's own labour and saving, is thereby destroyed". (Robinson, 1966a, p. 18 [1942])

Sous les règles du jeu capitaliste, la production à grande échelle est plus avantageuse, ce qui provoque une concentration du capital. Cela exige une nouvelle forme d'organisation de la production. En outre, le développement de l'actionnariat et des marchés financiers permet de fournir les fonds financiers nécessaires à l'investissement. Ainsi, le statut de l'entrepreneur revêt un caractère managérial, tandis que les actionnaires assument le rôle de « rentiers ». L'« entrepreneur » devient donc un manager salarié et les actionnaires les propriétaires légaux du capital. Robinson définit les rentiers comme la classe de la société qui vit des intérêts qu'elle reçoit sur les obligations et les crédits qu'elle possède. De ce point de vue, l'accumulation du capital est un processus qui engage à la fois les entrepreneurs et les rentiers. Nous allons voir dans la section suivante comment Robinson articule le rôle des entrepreneurs et celui des rentiers dans son modèle d'accumulation.

⁶⁸ Ce thème a en particulier donné lieu à des analyses originales de l'éclatement de la fonction capitaliste (Duménil, 1975).

Section 3 : Le paradoxe entre propriété et contrôle du capital comme principale contradiction du capitalisme managérial.

La séparation entre propriété et contrôle du capital implique que l'analyse de l'accumulation du capital ne doit pas être traitée à partir de l'assimilation des deux fonctions⁶⁹ :

The academic economists, by treating capital as productive, used to insinuate the suggestion that capitalists deserve well by society and are fully justified in drawing income from their property. In the past, a certain superficial plausibility could be given to this point of view by treating property and enterprise as indistinguishable. But this method of confusing the issue is no longer effective. (Robinson, 1966a, p. 18 [1942])

Robinson commence donc dans sa deuxième GTG à développer la séparation entre rentiers et entrepreneurs. Cette séparation implique la distinction entre deux aspects du capital : le capital industriel, ou stock de biens d'équipement, et le capital financier donc les fonds monétaires (ou finance) nécessaires à l'acquisition du capital industriel. Cette distinction l'amène à définir deux concepts du capital, celui de l'entrepreneur d'une part et celui du rentier d'autre part. Elle mobilise ce raffinement de la définition du capital pour présenter sa compréhension du modèle d'accumulation en 1956⁷⁰.

En 1952, elle introduit donc le concept de finance sur lequel elle fonde par la suite le capital du rentier. Elle le définit comme le pouvoir d'achat à la disposition des entrepreneurs. L'enjeu pour Robinson à ce moment-là est de distinguer la finance de l'épargne :

⁶⁹ C'est dans cette perspective qu'il faut comprendre sa critique de l'absence de spécification de la nature du capital, mise en avant par Harcourt (Harcourt, 1969, 1972, 1976) puis par Cohen et Harcourt (Cohen and Harcourt, 2003, 2005).

⁷⁰ Les rentiers sont désignés par le terme de détenteurs de richesses (« owners of wealth ») en 1952, et c'est à partir de 1956 qu'elle va privilégier l'emploi du terme rentiers.

Owing to the ambiguous nature of the word capital there is a tendency to confuse the supply of finance with the supply of saving. (Robinson, 1952, p. 80)

Elle questionne ainsi la conception néoclassique selon laquelle c'est l'épargne qui gouvernerait l'investissement⁷¹. Pour elle, tout acte d'épargner n'a pas forcément pour objectif la mise à disposition de cette épargne sur le marché financier afin de permettre *in fine* l'achat des biens capitaux. Pour montrer que l'épargne est déconnectée de l'offre de finance, Robinson a besoin d'une théorie des marchés financiers. Elle s'attelle à cette tâche dans « The Rate of Interest », un article publié en 1951 et réédité dans *The Rate of Interest and Other Essays* (Robinson, 1952)⁷². Elle y soutient que :

Keynes' theory treated the rate of interest as determined by the demand and supply of money. This was a useful simplification in the pioneering days of the theory, but it was always obvious that there is no such thing as the rate of interest and that the demand and supply of every type of asset has just as much right to be considered as the demand and supply of money. (Robinson, 1952, p. 5)

Robinson cherche en 1952 à approfondir l'analyse de Keynes et débute donc sa démonstration en distinguant plusieurs taux d'intérêt, tel que à chaque titre financier correspond un taux d'intérêt spécifique et unique⁷³. Elle nomme cet ensemble le « complexe » des taux d'intérêt. Ce « complexe » des taux d'intérêt est déterminé sur le marché financier. Ce dernier est lui-même une agrégation des marchés de chaque actif financier. A regarder les propositions de Robinson, on pourrait conclure que Robinson considère le marché financier comme une entité à part régie par le principe d'équilibre général :

⁷¹ Comme nous l'avons déjà mentionné, l'analyse de Robinson est souvent bridée par des développements qui visent à critiquer la théorie néoclassique. Cela complique l'identification de sa contribution « positive ». L'analyse du marché financier de Robinson joue un double rôle : d'une part, celui de critiquer la théorie des fonds prêtables, et de l'autre celui de fonder le concept de capital du rentier.

⁷² Robinson répond principalement à Robertson dans sa détermination du taux d'intérêt par les variables réelles (productivité marginale et épargne).

⁷³ Robinson considère qu'il faut traiter les actions et les crédits de la même manière, ce qui suggère un parallèle avec Hilferding même si elle ne le cite pas.

The general pattern of interest rates depends upon the distribution of wealth between owners with different tastes, relatively to the supplies of the various kinds of assets. Each type of asset is a potential alternative to every other; each has, so to speak, a common frontier with every other, and with money. Equilibrium in the market is attained when the interest rates are such that no wealth is moving across any frontier. Prices are then such that the market is content to hold just that quantity of each type of asset which is available at the moment. (Robinson, 1952, p. 9)

Ainsi, Robinson se targue d'une innovation par rapport à Keynes, à savoir de déconnecter la finance de l'épargne :

It is true that the amount of finance (including investment of a firm's own funds) actually used during a period is equal to the savings made during the period, because both are equal to the investment made during the period, but there is no direct connection between them. In respect to a particular scheme of investment, the finance which it requires has to be arranged before outlay on investment begins, while the purchase of securities out of the savings which correspond to it are made only after the income which it generates has worked its way through the economy. (Robinson, 1952, p. 81)

Son objectif semble être de vouloir montrer que ce n'est pas l'épargne qui détermine l'investissement, car celui-ci nécessite des avances qui sont fournies – en grande partie, puisqu'il ne faut pas oublier l'autofinancement – par le marché financier. En contrepartie – et Robinson reste très keynésienne sur ce point du début jusqu'à la fin -, l'épargne est déterminée par le revenu global, qui est lui-même déterminé par l'investissement qui gouverne à ce titre l'épargne. Ainsi, pour une période donnée, si les plans d'investissement sont réalisés, il y aura égalité *ex post* entre les montants de la finance, l'investissement et l'épargne. Cela ne veut pas dire que la finance peut être assimilée à l'épargne, car elle est constituée par l'épargne des

périodes passées et non pas de la période actuelle⁷⁴. Ce processus est décrit dans le manuel que Robinson coécrit avec Eatwell :

As we have seen, outlay by firms in excess of current receipts or by government in excess of revenue—net investment and a budget deficit—generates a corresponding amount of saving through the process of the multiplier. But, obviously, a particular scheme of investment cannot be financed by the savings that it itself generates. Expenditure has to be made in advance to set the multiplier going. When a steady rate of investment exists, there is a corresponding steady rate of saving but each successive round of investment needs to be financed in advance. [...] When investment is at a steady rate, savings are accumulating at the same rate. As they accrue, savings renew the funds of firms, or are added to the wealth of households, and are thus available to provide finance for further investment, if their owners so wish. Thus investment is continuously drawing on the supply of finance and savings are continuously re-creating it. (Eatwell and Robinson, 1973, pp. 218–219)

C'est à partir de cette articulation entre investissement, épargne et finance que Robinson définit le concept de rentier, et distingue l'investissement du placement en 1956 :

We have borrowed from the French the term *rentier* to mean an individual whose income is derived from owning debts (that is, from interest on bonds). It is convenient to include all who derive income from financial property under this title, though some rentiers (when the term is used in this extended sense), in so far as they are inside shareholders, are at the same time partly entrepreneurs. It is convenient also to borrow from France the term *placement* to mean the purchase of titles to debts or shares, whether out of new savings recently made or from the proceeds of selling some other property. The term *investment* can then be confined to the sense of using finance to cause capital goods to be created. (Robinson, 1969a, p. 8 [1956])

⁷⁴ C'est donc aussi par rapport au décalage temporel entre le moment où l'épargne est constituée et le moment où les titres financiers sont acquis que l'on peut mieux comprendre la critique de Robinson concernant l'absence de temps dans le traitement néoclassique du capital.

Cette distinction permet à Robinson de montrer que la séparation entre la propriété et le contrôle du capital entraîne une dissociation entre les décisions de provision des moyens financiers – par l’acquisition d’actifs financiers – et les décisions d’investissement fondées sur les anticipations. C’est cette dissociation qui caractérise l’accumulation sous le capitalisme managérial. L’accumulation est définie comme l’accroissement de l’investissement engagé par les entrepreneurs, mais celui-ci nécessite une avance de fonds monétaires dont la mise à disposition dépend des décisions prises par les rentiers.

Dans sa recension des *Essays* de 1952, Smithies (Smithies, 1953, pp. 639–640) remarque que Robinson s’éloigne de Keynes, en renonçant à l’approche keynésienne qui intègre le rendement des actifs financiers du côté de l’efficacité marginale du capital et pas des intérêts. En effet, il s’agit là d’une rupture importante. Celle-ci peut être expliquée par la volonté de Robinson de distinguer le revenu des rentiers, qui rémunère le prêt des moyens financiers aux entrepreneurs, et le profit généré par la réalisation des plans d’investissement de ces derniers – duquel dépend le revenu des rentiers –, mais qui ne constitue pas leur revenu, puisqu’ils ne possèdent pas eux-mêmes le stock d’équipement acquis durant l’investissement⁷⁵. C’est pour cela que Robinson intègre les rendements des placements financiers au complexe des taux d’intérêt, et considère le développement du financement par les actions et obligations comme une forme d’expansion du crédit (Robinson, 1969a, p. 250 [1956])⁷⁶.

Ainsi, le rentier est le propriétaire légal des actifs financiers mais aussi, indirectement, de l’entreprise et donc du stock de biens d’équipement qui constitue dans la terminologie de Robinson le capital de l’entrepreneur. Elle l’appelle ainsi parce que c’est l’entrepreneur qui prend les décisions d’investissement, et donc organise le processus de production au sein de la firme. Elle veut ainsi insister sur le rôle « passif » des rentiers dans ce processus :

⁷⁵ C’est d’ailleurs ainsi qu’elle abandonne l’usage du concept d’efficacité marginale du capital (qu’elle avait pourtant adopté en 1936,1937), et lui préfère celui de taux de profit pour exprimer la part du surplus réalisé sur le capital engagé.

⁷⁶ Ce point de vue est proche de celui de Hilferding, même si Robinson ne le cite pas. Selon Hilferding, “the shareholder is, in a sense, a money capitalist who does not expect more than interest on his invested capital” (Hilferding, 1981, p. 124 [1910]). On pourrait donc rapprocher le capital du rentier de celui de « capital fictif » de Marx, défini comme englobant l’ensemble des titres financiers et de l’argent utilisé dans le crédit, la banque et les marchés financiers (De Grandi and Tutin, 2020)

The need for finance arises because one lot of people (active entrepreneurs) see opportunities for profitable investment beyond what they can finance themselves, while another lot (partly or completely passive owners of wealth) are willing to have their command over purchasing power turned to profitable use for them by others. (Robinson, 1969a, p. 10 [1956])⁷⁷

La fragmentation des fonctions capitalistes entre propriété et contrôle permet à Robinson de mettre un jour le rôle d'une contradiction profonde qui traverse le système capitaliste, à savoir des rapports divergents voire contradictoires entre entrepreneurs et rentiers. Robinson parle de « moralités » qui seraient en contradiction, mais il serait plus approprié de raisonner en termes d'intérêts divergents :

The rentier morality which inculcates thrift and the acquisition of safe placements partly supports and partly frustrates the morality of entrepreneurs, which inculcates the accumulation of ever-increasing productive capacity. (Robinson, 1969a, p. 53 [1956])

Mais on voit bien qu'il y a un rapport conflictuel entre les deux aspects du capital, qui n'est pas souligné par la littérature secondaire portant sur la distinction entre ceux-ci :

In our argument the entrepreneurial aspect of capital is dominant, and profit is desired mainly as a means of accumulating capital, rather than capital being desired mainly as a means of consuming profit. It is hard to believe that if the rentier aspect of capitalism had been dominant over the entrepreneurial aspect the system would have been tolerated so long or flourished so well as in fact has been the case. (Robinson, 1969a, p. 392 [1956])

Le rapport conflictuel découle des ambitions différentes voire divergentes sur l'utilisation du profit. D'un côté, l'entrepreneur souhaite employer le profit pour poursuivre l'accumulation, de l'autre, le rentier perçoit le profit comme sa source de

⁷⁷ Robinson souligne que la séparation entre la classe des rentiers et celle des entrepreneurs n'est pas aussi tranchée dans la réalité que dans son modèle. Elle explique que la classe des entrepreneurs comporte aussi bien des managers salariés que des propriétaires de petites entreprises, en contrepartie, les actionnaires peuvent être des insiders ou des outsiders donc participer à la gestion de l'entreprise à travers les conseils d'administration ou bien se contenter d'attendre passivement leurs rendements.

revenu dont il choisit l'allocation en fonction de ses désirs de consommation. De cette contradiction du système, il résulte une tension autour de l'emploi du profit :

This is the extraordinary economic system that we are living in. It has been evolved by a historical process; no one thought it out or designed it, and no one has yet been able to give a rational account of it. Workers, managers and research teams bring about technical progress and accumulation, and the capital falls into the lap of shareholders who are not making the smallest contribution to the process which is bringing it into being. Income from property is not the reward of waiting, it is the reward of employing a good stockbroker. (Robinson, 1969b, p. 19)

Le modèle de Robinson est pensé pour analyser les effets des règles du jeu capitalistes sur le processus d'accumulation. Selon elle, ces règles du jeu qui entraînent la séparation entre la propriété et le contrôle du capital, favorisent les rentiers qui, malgré leur rôle passif dans le processus d'accumulation, sont les détenteurs légaux du capital.

Section 4 : L'évolution du capitalisme managérial en longue période.

En 1956, Robinson présente au détour d'une note à la fin de l'ouvrage *Accumulation of Capital*, l'enjeu de son analyse de l'accumulation du capital :

A large part of political life consists in struggles to get the rules of the game altered in ways which favour one group rather than another, and there has always been going on a great debate (growing violent and embittered in our own day) as to whether, as a whole, the socialist rules or the capitalist rules are to be preferred, on economic grounds (which provides the better fit with the technical possibilities of production) or on moral grounds (which tends to develop the less disagreeable type of human personality). Economists are much concerned with this debate and the presentation of economic theory is coloured (often unconsciously) by political sentiments, which show themselves in the use of language. This is particularly marked in connection with the concept of income from property. The labourer is worthy of his hire. What is it that the owner of property is worthy of? (Robinson, 1969a, p. 393 [1956])

En mettant l'accent sur la question de la légitimité du revenu des rentiers, Robinson veut remettre en question le fonctionnement du capitalisme managérial. Elle veut montrer que le revenu du rentier est illégitime, car découlant uniquement par la propriété privée des moyens de production :

Rentier property, as a social institution, provides a number of conveniences. [...] For the most part, however, its function is only to provide what the Inland Revenue rightly described as *unearned income* to the heirs of entrepreneurs and to contribute taxes to the exchequer, just as rent from land provides unearned income to the heirs of feudalism. (Robinson, 1966b, p. 66)

Dans le chapitre VI de son ouvrage *Economics: an Awkward Corner*, elle procède à une analyse qualitative des effets de l'accumulation sous le capitalisme managérial. Elle souligne le fait que la nature des investissements dépend du caractère privé de la propriété des moyens de production. Celle-ci passe par le développement

des marchés financiers et d'institutions financières dont l'objectif est de maximiser le rendement des rentiers au détriment des autres classes de la société. Elle en conclut que :

The contribution which the capital market makes to providing finance for industry is very small in relation to the resources that go into keeping up the whole affair. (Robinson, 1966b, p. 65)

Son analyse vise à montrer que l'accumulation du capital est possible sans la propriété privée des moyens de production. Plus encore, elle veut montrer que celle-ci peut même être un frein à l'accumulation. Pour cela, elle mobilise sa définition du capital de l'entrepreneur :

There is, however, a technical sense, independent of the rules of the game, in which investment may be said to be productive. By using labour and means of production in the present to produce equipment it is possible to make a permanent net increase in output per man in the future - that is to say, the excess of the output of a given number of men employed in the future when using the additional equipment, over what it would have been without it, is sufficient to provide for the renewal of the equipment when it wears out and something extra as well. (Robinson, 1969a, p. 394 [1956])

Cela fait écho à ses propos dans *Essay on Marxian Economics* :

It is more cogent to say that capital, and the application of science to industry, are immensely productive, and that the institutions of private property, developing into monopoly, are deleterious precisely because they prevent us from having as much capital, and the kind of capital, that we need. This view is inherent in Marx's analysis. (Robinson, 1966a, p. 19 [1942])

Ainsi, ce sont les règles du jeu capitalistes qu'il faut remettre en cause, puisqu'elle considère que le capital en tant qu'il est défini comme stock d'équipement productif n'est pas caractéristique du capitalisme :

[...] we mean by capital physical productive resources, which would have the same significance in an artizan, a capitalist and a socialist economy. (Robinson, 1953b, p. 86)

Les chapitres précédents ont permis de montrer que Robinson se rend compte que le capital comporte une dimension sociale. Nous comprenons mieux maintenant comment Robinson a enrichi la définition du capital d'une dimension sociale et institutionnelle en introduisant les règles du jeu pour comparer les processus d'accumulation dans une économie socialiste et dans une économie capitaliste :

[...] a stock of long-lived equipment which must be maintained by repairs and renewals, and which can function only in an environment in which the rules of the game in respect to property, trade and the financial system are accepted and maintained in working order. (Robinson 1969 [1956] p. 34)

Elle utilise cette définition pour mettre en avant l'idée selon laquelle il serait possible d'envisager une industrialisation réussie sous d'autres règles du jeu que les règles capitalistes :

A system without 'capital' in the sense of private property in finance proved highly successful in accumulating 'capital' in the sense of industrial equipment. (Robinson, 1970, p. 80)

La spécificité du capitalisme contemporain de Robinson n'est pas sa capacité à accumuler un stock d'équipement industriel, puisque l'exemple de l'URSS montre bien que cela est possible sous d'autres règles du jeu. La spécificité du capitalisme managérial, c'est plutôt la manière dont les richesses obtenues par la mise en œuvre de ce stock d'équipement par le travail salarié sont attribuées à une classe de propriétaires qui ne participent pas activement au processus d'accumulation. Non seulement cela freine l'accumulation, mais aussi détermine la nature des investissements d'une manière qui est défavorable aux travailleurs et nocive à la société. La solution proposée par Robinson est la nationalisation du capital du rentier. Cette nationalisation ne doit pas être comprise comme faisant écho aux expériences de nationalisation de certains secteurs de l'économie, telles qu'il y en a pu avoir dans les pays occidentaux, mais comme une réappropriation par un Etat socialiste de la finance, donc une expropriation des rentiers.

Cette analyse préfigure la distinction effectuée par Robinson et Eatwell entre « relations techniques » et « relations sociales » (Eatwell and Robinson, 1973). Ces derniers définissent les relations techniques comme celles entre les humains et la

nature, et les relations sociales comme celles entre les hommes. C'est à partir de cette distinction là que Robinson analyse l'accumulation du capital. C'est ainsi qu'elle distingue les règles du jeu capitalistes des conditions techniques d'accumulation du capital :

Technical relationships—between mankind and the physical universe—set the conditions within which economic life is carried on, and while the level of technical development of a human society (or an animal society, for that matter) has an important influence on relationships within it, technical conditions do not determine them completely. For instance, at present, industries of much the same technology are operating in a variety of capitalist and socialist forms of organization. At the same time, relations between people in an economy have an important influence on the kind of technology that it develops. For example, a society of independent peasant families would not adopt the methods of cultivation used by large-scale capitalist farmers employing wage labour. The interaction between human and technological relationships is the subject matter of economic analysis. (Eatwell and Robinson, 1973, pp. 54–55)

Mais, nous disent Eatwell et Robinson, c'est uniquement à partir de l'interaction entre ces deux ensembles de relations que l'accumulation peut être abordée. Comme nous l'avons vu dans cette section, Robinson avait déjà fait remarquer que la forme de la propriété influence la quantité, et surtout le type, de capitaux accumulés. La distinction qu'elle effectue sert donc l'exposition d'une idée, qui part d'une observation, selon laquelle le capitalisme ne serait pas la seule forme d'organisation sociale qui permettrait à un pays de s'industrialiser. Son utilisation de cette distinction a été critiquée par les marxistes (Roosevelt, 1975), parce qu'elle ne prend pas en compte le fait que les relations techniques soient aussi des relations sociales. Ainsi, l'emploi par Robinson du terme capital pour désigner un stock d'équipement productif indépendamment des règles du jeu semble très curieux au regard de l'inspiration marxienne qu'elle revendique.

Conclusion

Robinson semble s'inspirer de Rosa Luxemburg, dont elle rédige l'introduction de la réédition de *Accumulation of Capital* (1913), dans son traitement des schémas de reproduction à partir de la question de l'incitation à investir des entrepreneurs (Robinson, 1951c). Les conclusions qu'elle en tire sont cependant très éloignées de celles de Luxemburg, alors que cette dernière fonde sa théorie de l'impérialisme sur son analyse des schémas de reproduction, Robinson les utilise plutôt pour analyser les rapports contradictoires entre les rentiers et les entrepreneurs. Robinson semble au courant des débats marxistes : "Marxist economists have on the whole tended to gloss over the under-consumption element in Marx's theory, and Rosa Luxemburg, who developed it most clearly, is generally regarded as heretical." (Robinson, 1966a, p. 72 [1942]). Elle s'intéresse donc non seulement à l'économie de Marx en tant que telle, mais au marxisme de manière plus globale. Mais elle semble arriver après le combat et avoir une dizaine d'années de retard au moins par rapport aux débats sur l'effondrement (Tutin, 2018). De plus, son attachement à un traitement keynésien de la question de l'incitation à investir, et le parallèle qu'elle cherche à effectuer entre le schéma de reproduction élargie de Marx et le modèle de croissance d'Harrod-Domar, font que son analyse n'est jamais considérée sérieusement comme une contribution aux débats marxistes sur la question de la reproductibilité du capital. Enfin, elle n'arrive pas vraiment à produire une théorie de l'effondrement à proprement parler.

En effet, malgré sa reconnaissance du caractère contradictoire du capitalisme, Robinson semble abandonner l'idée que cela puisse entraîner sa destruction. Le concept des règles du jeu capitalistes a justement pour but d'expliquer comment le capitalisme est régulé de sorte à ne pas succomber à ses contradictions inhérentes. Elle réfléchit plutôt au dépassement de celui-ci, dans un contexte où capitalisme et socialisme semblent pouvoir coexister – même difficilement –, ce qui la pousse à penser que le développement capitaliste n'est pas une condition nécessairement préalable à l'avènement du socialisme.

Son analyse de l'accumulation du capital à partir des rapports contradictoires entre rentiers et entrepreneurs est intéressante dans la mesure où elle fait apparaître une nouvelle classe, celle des entrepreneurs, qui reste pertinente pour la compréhension du capitalisme actuel. Son analyse se distingue de celle de Keynes dans la mesure où l'économie entrepreneuriale de celui-ci représente l'entrepreneur comme étant le propriétaire du stock d'équipement qu'il contrôle. Robinson affirme cette distinction en disant que :

Keynes' description of capitalists who 'were allowed to call the best part of the cake theirs ... on the tacit underlying condition that they consumed very little of it' applied to the old-style entrepreneur managing a business that he had built up from his own resources. (Robinson, 1966b, p. 64)

L'analyse de cette nouvelle classe, qui organise et contrôle la production, et de sa nature de classe intermédiaire entre la classe des propriétaires des moyens de production et celle des travailleurs, est en effet d'actualité plus que jamais. Celle-ci constitue en effet une force d'inertie importante en faveur du maintien des règles du jeu capitalistes, et elle a donc un rôle important dans la perpétuation du système. On pourrait reprocher à Robinson d'en avoir une analyse naïve dans la mesure où elle la représente comme une classe dont le seul intérêt est celui de la croissance de la firme. Mais celle-ci reconnaît que, malgré les rapports divergents voire contradictoires avec les rentiers, les entrepreneurs ont quand même intérêt à ce que les règles du jeu ne changent pas.

Un autre élément important dans l'analyse de Robinson est la manière dont elle articule finance, investissement et épargne. Son traitement de la question est bien plus pertinent à la compréhension du processus d'accumulation que la simultanéité postulée entre investissement et épargne et la confusion entre finance et stock d'équipement qui caractérisent les théories de la croissance néoclassiques de son époque.

Le modèle d'accumulation de Robinson apparaît obscur et inutilement compliqué car comme nous l'avons déjà remarqué, il est difficile de distinguer sa contribution positive de sa critique des néoclassiques. De plus, elle dit vouloir employer les méthodes de l'analyse moderne pour répondre à la question de Marx, dans le but de rendre son analyse plus intelligible aux économistes modernes. Mais en

procédant de la sorte, elle se retrouve à employer des termes qui obscurcissent la compréhension de ses propres écrits, et du lien de ceux-ci avec l'économie de Marx. Il est aussi difficile d'ignorer le poids de l'idéologie dans le discrédit qu'elle subit.

Ceci est particulièrement frappant dans le contexte de la controverse des deux Cambridge. Malgré la « victoire » sur le plan théorique du camp anglo-italien, ni la théorie de croissance néoclassique, ni la théorie marginaliste de la répartition sur laquelle elle est fondée, ne sont fondamentalement remises en cause. Celles-ci constituent jusqu'aujourd'hui, quoique dans leurs versions améliorées, une large partie de l'enseignement en économie. L'enseignement de l'économie est, comme nous avons déjà pu le voir, un enjeu majeur pour Robinson. Elle multiplie ainsi les conférences où elle s'adresse aux étudiants en pointant les incohérences de l'enseignement traditionnel, mais surtout en les invitant à avoir une pensée critique du capitalisme et à agir pour son dépassement. Son influence sur les étudiants états-uniens est telle que le manuel qu'elle coécrit avec Eatwell est interdit de publication aux Etats-Unis. Celle-ci ne cache pas son socialisme ni son soutien aux régimes socialistes de l'époque. Son modèle d'accumulation doit être interprété à partir de ces positions politiques, et c'est là où réside son intérêt. Robinson invite son lecteur à ne pas prendre pour acquises les règles du jeu capitalistes, tout en le poussant à approfondir sa compréhension de celles et de leurs effets sur l'organisation de la société et son évolution.

Conclusion générale :

La compréhension que nous proposons des fondements analytiques de l'approche de Robinson, nous permet d'expliquer comment elle en articule les différents éléments dans une théorie qui se veut globale. La question qui se pose dès lors est de savoir si elle a réussi son pari de généraliser la théorie de Keynes. La réponse selon nous, est qu'elle a effectivement réussi à élaborer un cadre théorique « général », et nous expliquerons dans quel sens nous l'entendons dans ce qui suit, mais que celui-ci n'est peut-être pas une généralisation de la *General Theory*, et ne fait pas de Robinson une post-keynésienne au sens actuel du terme.

Nous nous sommes efforcés dans cette thèse de montrer les éléments de cohérence entre les GTG de 1952, 1956 et 1962. Nous avons ainsi par exemple montré comment le concept de « finance » émerge dans la GTG de 1952, pour être ensuite développé en « capital du rentier » dans celle de 1956, ou encore comment le traitement des anticipations de 1952 est résumé en 1956 par les conditions de tranquillité. La principale différence entre le travail de 1952 et celui de 1956 concerne la partie critique : alors qu'en 1952, elle critique l'équilibre stationnaire de Pigou et l'analyse du taux d'intérêt de Robertson ; elle prend pour cible dans son travail de 1956 les analyses en théorie de la croissance de Solow et Samuelson, et questionne la fonction de production néoclassique. Pourtant, dans les deux cas, elle critique le principe de la valeur par l'offre et la demande sur lequel repose l'analyse du marché des fonds prêtables de Robertson et la théorie marginaliste de la répartition de la synthèse néoclassique.

Nous avançons que la théorie élaborée par Robinson est 'générale' dans le sens où elle est composée d'un modèle d'accumulation fondé sur une théorie de la valeur travail. La valeur est comprise par Robinson comme l'articulation entre la théorie des prix et celle de la répartition. Dans le schéma de Sraffa, les prix sont déterminés en fonction de l'une ou l'autre des variables de répartition (salaire ou profit). Pour Robinson, ce lien entre prix et répartition confère aux prix leur caractère social, en déterminant la forme sociale de production à partir de la prise en compte de la distinction entre travailleurs et capitalistes. Dans le schéma walrasien, ce lien entre

prix et répartition est inversé. Elle interprète cela comme signifiant que l'économie de Walras est une économie d'échange, où la société est représentée comme une coopérative, une société sans classes sociales où les échanges ne sont pas structurés par les rapports de domination (Robinson, 1960, 1962, pp. 1–21). Cela renvoie à la symétrie entre l'offre et la demande que nous avons évoqué comme principe structurant de la théorie de la valeur néoclassique.

La théorie des prix normaux est le fondement du modèle d'accumulation dans le sens où c'est à partir des prix normaux que Robinson construit l'âge d'or, puisque c'est uniquement à l'équilibre des prix normaux que le stock de biens capitaux peut être mesuré et le taux de profit déterminé. Nous parlons donc de fondements dans une démarche similaire à celle des micro-fondations de la macroéconomie⁷⁸, sans pour autant que le critère de démarcation entre théorie des prix et modèle d'accumulation ne soit celui du clivage entre microéconomie et macroéconomie.

Nous comprenons l'articulation entre la théorie des prix et le modèle d'accumulation de la manière suivante : la valeur travail permet de rendre compte du rapport salarial en représentant la division entre travailleurs et capitalistes, qui est essentielle à la définition de la société capitaliste. Ensuite, le modèle d'accumulation, construit à partir de la spécification de l'âge d'or par les prix normaux, permet d'étudier le processus d'accumulation à partir de la séparation entre propriété et contrôle du capital qui est spécifique au capitalisme managérial. Ainsi, nous considérons que Robinson réussit son pari d'élaborer une théorie générale non marginaliste.

Depuis quelques années, l'agenda de la recherche en économie ne semble pas placer en haut de l'affiche le travail de questionnement et d'élaboration purement théorique, à l'instar d'une Joan Robinson : on entend de plus en plus parler de « tournant empirique » pour qualifier l'évolution de la discipline économique, tournant pris depuis la Seconde Guerre Mondiale et qui s'affirme sur les années récentes (Rodrik, 2015). Ce constat est fait notamment à partir d'une étude qui montre une prolifération de la recherche appliquée (qui ne regroupe pas donc uniquement les

⁷⁸ Sur la question des microfondations de la macroéconomie, voir à titre d'exemple (Weintraub, 1977 ; King, 2009; Hoover, 2010).

études économétriques, mais aussi les expériences en laboratoire, les applications en théorie des jeux et la construction de bases de données) en contrepartie du déclin de la recherche théorique depuis les années 1980 (Hamermesh, 2013). Backhouse et Cherrier analysent cette évolution en termes d'une transformation de l'économie qui ouvre la voie à l'ère de l'économiste appliqué (Backhouse and Cherrier, 2017).

Ces derniers cherchent néanmoins à nuancer le constat, en affirmant notamment que l'étude d'Hamermesh montre uniquement une valorisation de la recherche appliquée au détriment de la recherche théorique puisqu'elle porte sur trois des meilleurs journaux d'économie. De plus, comme le font remarquer les deux auteurs, la plupart des recherches en économie appliquée incorporent la théorie de manière implicite, étant donné la porosité des frontières entre économie théorique et économie appliquée. Ainsi, loin d'adhérer aux discours annonciateurs de la mort de la théorie, ils montrent, à partir de l'étude des liens entre travaux théoriques et empiriques, que la période qui s'étend des années 1940 à 1970, donc la période du développement de ce qui a été appelé le programme néo-walrasien, est une période exceptionnelle en ce qu'elle est caractérisée par la prépondérance de la théorie sur les travaux empiriques. On assisterait alors depuis les années 1980 à une inversion de cette tendance, avec un retour en faveur des travaux empiriques faisant ainsi écho à la période de la fin de la deuxième guerre. Il en demeure donc indéniable que la théorie joue un rôle de moins en moins important du fait de sa dévalorisation en comparaison à l'économie appliquée.

Le développement de l'économie appliquée est aussi à lier aux développements institutionnels, comme le font remarquer Backhouse et Cherrier (2017). Il est largement influencé par le fait que les économistes cherchent à justifier leur place dans la société, notamment en répondant à ladite « demande sociale ». Ainsi, des liens étroits entre le développement de la discipline et le financement de la recherche, s'établissent notamment aux Etats-Unis, et de plus en plus ailleurs, par le biais de fondations privées qui ont des demandes spécifiques concernant des recherches spécifiques, qui servent des intérêts privés et spécifiques. Or, nous voyons dans ce phénomène un appauvrissement de la discipline économique. Notre idée va à l'encontre de l'avis général qui semble considérer que le développement de l'économie

appliquée rend la discipline plus crédible car capable de traiter de questions qui ont un lien direct à la réalité. En effet, avec ce « tournant empirique », les économistes se spécialisent de plus en plus sur des questions qui n'ont parfois même plus de lien avec la théorie économique. Un exemple frappant de cette évolution est à rechercher du côté de l'économie de la santé (Panhans and Singleton, 2017). Les économistes, au sein des institutions ou des académies, renonceraient alors à tout discours portant sur la nature de notre système économique et la possibilité d'envisager d'autres formes d'organisation sociale. L'économie, en tant que communauté de professionnels et d'experts, s'empêche ainsi de penser le monde à partir des institutions et des rapports sociaux qui le structurent. La revendication pour d'avantage de réalisme, qui serait permis par le traitement de questions « pratiques », ne fait qu'éloigner la discipline encore plus des questions fondatrices de la philosophie morale et politique, et qui portent, sur la nature et le fonctionnement capitaliste de l'économie. Cet éloignement se fait de manière consciente ou du moins explicite alors que la majorité de la profession préfère voir les difficultés liées au développement du programme néo-walrasien comme signifiant la nécessité d'abandonner de toute théorie à portée « générale ».

Or, comme le font remarquer Backhouse et Cherrier dans une note de bas de page assez expéditive, c'est la théorie – néoclassique donc – qui domine l'enseignement universitaire de premier comme de second cycle (cf. le contenu des cours et des manuels en économie). La meilleure illustration de la théorie dominante telle que nous l'avons caractérisée comme issue du programme néo-walrasien se retrouve en effet dans le corpus théorique qui constitue les enseignements en microéconomie et macroéconomie. L'enseignement de la microéconomie combine d'une part celui de l'équilibre général walrasien et son extension par Arrow-Debreu, et d'autre part celui du monopole et plus généralement des défaillances du marché en équilibre partiel marshallien. En macroéconomie, l'enseignement se concentre les premières années sur le modèle IS-LM de Hicks après la présentation de certaines notions et concepts keynésiens, puis sur le modèle de croissance de Solow en macroéconomie avancée ou ce qu'on appelle parfois « croissance ». Nous considérons qu'il s'agit là du noyau de la théorie néoclassique, dans toutes les difficultés que l'articulation de ces différentes analyses suppose. Ce noyau ou ensemble d'analyses

structurant la théorie néoclassique est souvent pris comme acquis, et enseigné comme la vérité de la discipline économique à des générations d'étudiants qui entendront peut-être parler de Marx ou des classiques dans un cours d'histoire de la pensée, mais comme quelque chose d'externe aux modèles abstraits vus dans les cours de microéconomie et de macroéconomie. C'est ainsi que les étudiants de cette discipline ont du mal à voir le lien entre les développements en histoire de la pensée économique d'une part, les modèles d'une autre, et enfin les questions auxquelles l'économie comme discipline académique devrait fournir des réponses, mais qu'elle semble à peine adresser. Il s'agit là d'un enjeu majeur puisque c'est à travers l'enseignement que se perpétue l'influence de la théorie néoclassique d'une part, et surtout parce que cela contribue à façonner la vision du monde et de la société de nombreuses générations d'étudiants qui font de l'économie. Ces derniers se rendent bien compte de la déconnexion entre la théorie enseignée et le monde actuel qui les intéresse. Nous pensons que la source de cette déconnexion n'est pas à chercher du côté du caractère « trop théorique » de l'enseignement, mais plutôt du contenu de cette théorie. Il nous semble donc important de continuer à questionner cette théorie et, surtout, de s'intéresser au développement de théories alternatives.

Bibliographie :

Références non publiées :

The papers of Professor Joan Violet Robinson, King's College Archive Center,
Cambridge GBR/0272/PP/JVR

Références Publiées :

Références primaires :

Bhaduri, A. and Robinson, J. (1980) 'Accumulation and exploitation: an analysis in the tradition of Marx, Sraffa and Kalecki', *Cambridge Journal of Economics*, 4(2), pp. 103–115.

Eatwell, J. and Robinson, J. (1973) *Introduction to Modern Economics*. McGraw Hill UK.

Hilferding, R. (1910) *Finance capital: a study of the latest phase of capitalist development*. London; Boston: Routledge & Kegan Paul. 1981

Kalecki, M. (1939) *Essays in the theory of economic fluctuations*. Routledge. 2013

Keynes, J. M. (1933) 'A monetary theory of production', *The Collected Writings of John Maynard Keynes*, 13, pp. 408–11.

Keynes, J. M. (1934) 'Poverty in plenty: is the economic system self adjusting?' *The Listener, BBC, London*. November 21.

Keynes, J. M. (1936) *The general theory of employment, interest, and money*. 1st Harvest/HBJ ed. San Diego: Harcourt, Brace, Jovanovich. 1964.

Marshall, A. (1890) *Principles of Economics*. New York; Gordonsville: Palgrave Macmillan (Palgrave Classics in Economics). 2013

Marshall, A. (1903) *The New Cambridge Curriculum in Economics and Associated Branches of Political Science: Its Purpose and Plan*. Macmillan and Company, limited.

Marx, K. (1859) *Contribution à la Critique de l'Economie Politique*. Edition électronique à partir des Editions Sociales, Paris. Disponible sur : http://classiques.uqac.ca/classiques/Marx_karl/contribution_critique_eco_pol/critique_eco_pol.pdf

Marx, K. (1867) *Le Capital, Livre I*. Paris : Quadrige/ PUF. 1993.

Marx, K. (1885) *Le Capital, Livre II*. Paris: Editions Sociales. 1977.

Marx K. (1894a), *Le capital – Critique de l'économie politique, livre troisième, tome I*, édition F. Engels, Paris : Editions sociales, 1974.

Marx K. (1894b), *Le capital – Critique de l'économie politique, livre troisième, tome II*, édition F. Engels, Paris : Editions sociales, 1970.

Pigou, A. C. (1929) *The Function of Economic Analysis*. Humphrey Milford. Oxford University Press, London (Barnett House Papers).

Pigou, A. C. (1933) *The Theory of Unemployment*. St. Martin's Street, London: Macmillan and Co. Ltd.

Pigou, A. C. and Robertson, D. H. (1924) 'Those Empty Boxes', *The Economic Journal*, 34(133), pp. 16–31.

Robinson, J. (1932) *Economics is a Serious Subject: The Apologia of an Economist to the Mathematician, the Scientist and the Plain Man*. W. Heffer & Sons. Cambridge.

Robinson, J. (1933) 'The Theory of Money and the Analysis of Output', *The Review of Economic Studies*, 1(1), pp. 22-26.

Robinson, J. (1934) 'Euler's Theorem and the Problem of Distribution', *The Economic Journal*, 44(175), pp. 398–414.

Robinson, J. (1936a) 'Review of John Strachey's "Capitalist Crisis"', *Economic Journal*, 46(182), pp. 298–302.

Robinson, J. (1936b) 'The long-period theory of employment', *Zeitschrift für Nationalökonomie/Journal of Economics*, 7(1), pp. 74–93.

Robinson, J. (1936c) 'Review of RF Harrod, The Trade Cycle', *The Economic Journal*. Edited by R. F. Harrod, 46(184), pp. 691–693.

Robinson, J. (1937) *Essays in the Theory of Employment*. Macmillan Co. New-York.

Robinson, J. (1941) 'Marx on Unemployment', *The Economic Journal*, 51(202/203), pp. 234–248.

Robinson, J. (1951a) *Collected economic papers*. Oxford: Basil Blackwell.

Robinson, J. (1951b) 'Marx and Keynes', in *Collected economic papers*. Oxford: Basil Blackwell, pp. 133–145.

Robinson, J. (1951c). 'Introduction', in *The Accumulation of Capital*, Rosa Luxemburg (1951 [1913]). London: Routledge and Kegan Paul. pp. 13-28.

Robinson, J. (1952) *Rate of Interest and Other Essays*. London: Macmillan and Co. Ltd.

Robinson, J. (1953a) *On re-reading Marx*. Cambridge: Students' Bookshops Ltd.

Robinson, J. (1953b) 'The Production Function and the Theory of Capital', *The Review of Economic Studies*, 21(2), pp. 81–106.

Robinson, J. (1959) 'Some problems of definition and measurement of capital', *Oxford Economic Papers*, 11(2), pp. 157–166.

Robinson, J. (1960) *Collected Economic Papers: Volume Two*, Oxford: Basil Blackwell.

Robinson, J. (1960a) *Exercises in economic analysis*. Macmillan London.

Robinson, J. (1960b) 'Marx, Marshall, and Keynes', in *Collected Economic Papers: Volume Two*, Oxford: Basil Blackwell, pp. 1–17.

Robinson, J. (1960c) 'The Philosophy of Prices', in *Collected Economic Papers: Volume Two*, Oxford: Basil Blackwell, pp. 27–48.

Robinson, J. (1962a) *Economic Philosophy*. London: C. A. Watts & Co. Ltd.

Robinson, J. (1962b) *Essays in the Theory of Economic Growth*. London: Palgrave Macmillan UK.

Robinson, J. (1966a) *An Essay on Marxian Economics*. London: Palgrave Macmillan UK.

Robinson, J. (1966b) *Economics: an awkward corner*. London: George Allen & Unwin Ltd.

Robinson, J. (1969a) *Introduction to the Theory of Employment*. London: Palgrave Macmillan.

Robinson, J. (1969b) [1956] *The Accumulation of Capital*. London: Macmillan Press.

Robinson, J. (1969c) *The Economics of Imperfect Competition*. London: Palgrave Macmillan UK.

Robinson, J. (1969d) 'The theory of value reconsidered', *Australian Economic Papers*, 8(12), pp. 13–19.

Robinson, J. (1970a) 'Capital Theory up to Date', *The Canadian Journal of Economics / Revue canadienne d'Economique*, 3(2), pp. 309–317.

Robinson, J. (1970b) *Freedom and Necessity*. London: George Allen & Unwin Ltd.

Robinson, J. (1971) 'The Measure of Capital: The End of the Controversy', *The Economic Journal*, 81(323), pp. 597–602.

Robinson, J. (1972) 'The second crisis of economic theory', *The American Economic Review*, 62(1/2), pp. 1–10.

Robinson, J. (1973) *Collected economic papers: Volume Three*. Oxford: Basil Blackwell.

Robinson, J. (1974) 'History versus equilibrium', *Indian Economic Journal*, 21(3), pp. 202–213.

Robinson, J. (1975) 'The Unimportance of Reswitching', *The Quarterly Journal of Economics*, 89(1), p. 32.

Robinson, J. (1977a) 'Michal Kalecki on the economics of capitalism', *Oxford Bulletin of Economics and Statistics*, 39(1), pp. 7–17.

Robinson, J. (1977b) 'What are the Questions?', *Journal of Economic Literature*, pp. 1318–1339.

Robinson, J. (1978a) *Contributions to modern economics*. New York: Academic Press.

Robinson, J. (1978b) 'Keynes and Ricardo', *Journal of Post Keynesian Economics*, 1(1), pp. 12–18.

Robinson, J. (1979) *Collected Economic Papers: Volume Five*. Oxford: Basil Blackwell.

Robinson, J. (1979a) *Aspects of development and underdevelopment*. Cambridge University Press Archive.

Robinson, J. (1979b) 'The disintegration of economics', in *Collected Economic Papers: Volume Five*. Oxford: Basil Blackwell, pp. 90–98.

Robinson, J. (1979c) *The Generalisation of the General Theory and other Essays*. London: Palgrave Macmillan UK.

Robinson, J. (1979d) 'The labour theory of value as an analytical system', in *Collected Economic Papers: Volume five*. Oxford: Basil Blackwell, pp. 289–297.

Robinson, J. (1979e) 'The meaning of capital', in *Collected Economic Papers: Volume Five*. Oxford: Basil Blackwell, pp. 59–71.

Robinson, J. (1979f) 'Thinking about thinking', in *Collected Economic Papers: Volume Five*. Oxford: Basil Blackwell, pp. 110–19.

Robinson, J. (1980a) 'Marxian Political Economy: An Outline. James F. Becker', *American Journal of Sociology*, 85(6), pp. 1474–1476.

Robinson, J. (1980b) 'Time in economic theory', *Kyklos*, 33(2), pp. 219–229.

Robinson, J. (1982a) 'Misunderstandings in the Theory of Production', in *Samuelson and Neoclassical Economics*. Feiwel, G. R. (ed.). Dordrecht: Springer Netherlands, pp. 90–96.

Robinson, J. (1982b) 'Spring Cleaning', *Wirtschaft und Gesellschaft-WuG*, 8(2), pp. 175–182.

Sraffa, P. (1925) 'On the relations between cost and quantity produced', *Italian Economic Papers*, 3, pp. 323–63.

Sraffa, P. (1926) 'The laws of returns under competitive conditions', *The economic journal*, 36(144), pp. 535–550.

Sraffa, P. (1951) *The works and correspondence of David Ricardo*. Cambridge University Press Cambridge.

Sraffa, P. (1960) *Production of commodities by means of commodities; prelude to a critique of economic theory*. Cambridge University Press.

Références secondaires :

Ambrosi, Gerhard Michael (2008) "Keynes, Pigou, and The General Theory". Working paper.
https://www.researchgate.net/profile/Michael_Ambrosi/publication/228907746_Keynes_Pigou_and_the_General_Theory/links/0fcfd51289a3b68a7f000000/Keynes-Pigou-and-the-GeneralTheory.pdf?origin=publication_detail (retrieved 24 September 2018)

Arena, R. (1992) 'Une synthèse entre post-keynésiens et néo-ricardiens est-elle encore possible ?', *L'Actualité économique*, 68(4), pp. 587-606.

Arestis, P. (1996) 'Post-Keynesian economics: towards coherence', *Cambridge Journal of Economics*, 20(1), pp. 111–135.

Asensio, A. *et al.* (2011) 'Les développements récents de la macroéconomie post-keynésienne', *Revue de la régulation*, (10).

Asimakopulos, A. (1984a) 'Joan Robinson et la théorie économique', *L'Actualité économique*, 60(4), pp. 521–552.

Asimakopulos, A. (1984b) "'Long-Period Employment" in "The General Theory"', *Journal of Post Keynesian Economics*, 7(2), pp. 207–213.

Asimakopulos, A. (1985) 'Keynes and Sraffa: visions and perspectives', *Political Economy: Studies in the Surplus Approach*, 1(2), pp. 33–50.

Asimakopulos, A. (1989) 'Harrod and Robinson on the equilibrium rate of growth', *PSL Quarterly Review*, 42(170), pp. 345-358

Asimakopulos, A. (1990) 'Joan Robinson and the Americans', *Journal of Post Keynesian Economics*, 13(1), pp. 111–124.

Asimakopulos, A. (1991) *Keynes's general theory and accumulation*. Cambridge: Cambridge University Press.

Aslanbeigui, N. and Oakes, G. (2002) 'The theory arsenal: the Cambridge circus and the origins of the Keynesian revolution', *Journal of the History of Economic Thought*, 24(1), pp. 5–37.

Aslanbeigui, N. and Oakes, G. (2006) 'Joan Robinson's "Secret Document" A Passage from the Autobiography of an Analytical Economist', *Journal of the History of Economic Thought*, 28(4), pp. 413–426.

Aspromourgos, T. (1986) 'On the origins of the term 'neoclassical'', *Cambridge Journal of Economics*, 10(3), pp. 265–270.

Backhouse, R. E. and Cherrier, B. (2017) 'The Age of the Applied Economist: The Transformation of Economics since the 1970s', *History of Political Economy*, 49(Supplement), pp. 1–33.

Baragar, F. (2003) 'Joan Robinson on Marx', *Review of Political Economy*, 15(4), pp. 467–482.

Besomi, D. (2000) 'Keynes and Harrod on the classical theory of interest: more on the origin of the only diagram in the general theory', *Journal of the History of Economic Thought*, 22(3), pp. 367–376.

Bharadwaj, K. (1978) 'The subversion of classical analysis: Alfred Marshall's early writing on value', *Cambridge Journal of Economics*, 2(3), pp. 253–271.

de Carvalho, F. J. C. (1990) 'Keynes and the long period', *Cambridge Journal of Economics*, 14(3), pp. 277–290.

Cohen, A. J. (1993) 'Does Joan Robinson's Critique of Equilibrium Entail Theoretical Nihilism?', in *Macroeconomic Theory: Diversity and Convergence*. Aldershot: Gary Mongiovi and Christof Ruhl, eds., Edward Elgar, pp. 222–39.

Cohen, A. J. and Harcourt, G. C. (2003) 'Retrospectives: whatever happened to the Cambridge capital theory controversies?', *The Journal of Economic Perspectives*, 17(1), pp. 199–214.

Cohen, A. J. and Harcourt, G. C. (2005) 'Introduction: Capital Theory Controversy: Scarcity, Production, Equilibrium and Time', in *Capital Theory*. Cheltenham, UK: C. Bliss, A. Cohen, and G.C. Harcourt, eds., Edward Elgar, pp. xxvii–lx.

Colander, D. (2000) 'The death of neoclassical economics', *Journal of the history of Economic Thought*, 22(2), pp. 127–143.

Combemale, P. (2010) *Introduction à Keynes*. Paris: La Découverte (Repères). Available at: <https://www.cairn.info/introduction-a-keynes--9782707161024.htm>.

De Grandi, A. and Tutin, C. (2020) ‘Marx and the “Minsky moment” liquidity crises and reproduction crises in Das Kapital’, *The European Journal of the History of Economic Thought*, 27(6), pp. 853–880.

Dillard, D. (1984) ‘Keynes and Marx: A Centennial Appraisal’, *Journal of Post Keynesian Economics*, 6(3), pp. 421–433.

Dobb, M. (1975) *Theories of value and distribution since Adam Smith: Ideology and economic theory*. Cambridge: Cambridge University Press.

Duménil, G. (1975) *La position de classe des cadres et employés : la fonction capitaliste parcellaire*. Presses universitaires de Grenoble.

Dutt, A. K. (2005) ‘Robinson, History and Equilibrium’, in *Joan Robinson’s Economics: A Centennial Celebration*. Cheltenham, UK ; Northampton, MA: B. Gibson eds., Edward Elgar, pp. 123–172.

Eatwell, J. (1983) ‘The long-period theory of employment’, *Cambridge Journal of Economics*, 7(3/4), pp. 269-285

Eichner, A. S. and Kregel, J. A. (1975) ‘An essay on post-Keynesian theory: a new paradigm in economics’, *Journal of Economic Literature*, 13(4), pp. 1293–1314.

Faccarello, G. (1993) 'XVII. Karl Marx et la critique de l'économie politique : « Le purgatoire du temps présent »', in *Nouvelle histoire de la pensée économique Vol.2*. Paris: La Découverte (Hors collection Sciences Humaines), pp. 62–170. Available at: <https://www.cairn.info/nouvelle-histoire-de-la-pensee-vol-2--2707132241-p-62.htm>.

Foster, J. (1990) 'Bourgeoisie', in *The New Palgrave: Marxian Economics*. London and Basingstoke: J. Eatwell, M. Milgate and P. Newman eds., Macmillan Press Limited, pp. 59–64.

Garegnani, P. (1996) 'The long-period theory of aggregate demand in a 1936 article by Joan Robinson', in *The Economics of Joan Robinson*. London ; New York: M. Marcuzzo, L. Pasinetti, A. Roncaglia eds., Routledge (Routledge studies in the history of economics, 5), pp. 68–76.

Gram, H. and Walsh, V. (1983) 'Joan Robinson's economics in retrospect', *Journal of Economic Literature*, 21(2), pp. 518–550.

Hamermesh, D. S. (2013) 'Six decades of top economics publishing: Who and how?', *Journal of Economic Literature*, 51(1), pp. 162–72.

Hamouda, O. F. and Harcourt, G. C. (1988) 'Post Keynesianism: From Criticism to Coherence?', *Bulletin of Economic Research*, 40(1), pp. 1–33.

Harcourt, G. C. (1969) 'Some Cambridge controversies in the theory of capital', *Journal of Economic Literature*, 7(2), pp. 369–405.

Harcourt, G. C. (1972) *Some Cambridge controversies in the theory of capital*. Cambridge: Cambridge University Press.

Harcourt, G. C. (1976) 'The Cambridge Controversies: Old Ways and New Horizons-Or Dead End?', *Oxford Economic Papers*, 28(1), pp. 25–65.

Harcourt, G. C. (1981) 'Marshall, Sraffa and Keynes: Incompatible Bedfellows?', *Eastern Economic Journal*, 7(1), pp. 39–50.

Harcourt, G. C. (1986) 'On the influence of Piero Sraffa on the contributions of Joan Robinson to economic theory', *The Economic Journal*, 96, pp. 96–108.

Harcourt, G. C. (1990) 'Joan Robinson's early views on method', *History of Political Economy*, 22(3), pp. 411–427.

Harcourt, G. C. (1991) 'Marshall's Principles as Seen at Cambridge Through the Eyes of Gerald Shove, Dennis Robertson and Joan Robinson', *Quaderni di storia dell'economia politica*, 9(2/3), pp. 355–372.

Harcourt, G. C. (2001) 'Joan Robinson, 1903-1983', *Innovations*, 14(2), pp. 9–32.

Harcourt, G. C. (2005) 'Joan Robinson and her circle', in *Joan Robinson's economics: a centennial celebration*. Cheltenham, UK; Northampton, MA: B. Gibson eds., Edward Elgar, pp. 15–28.

Harcourt, G. and Kerr, P. (2009) *Joan Robinson*. Palgrave Macmillan, London.

Harcourt, G. and Kriesler, P. (2013) *The Oxford Handbook of Post-Keynesian Economics, Volume 1: Theory and Origins*. Oxford University Press.

Harris, D. J. (2005) 'Joan Robinson on "history versus equilibrium"', in *Joan Robinson's Economics: A Centennial Celebration*. Cheltenham, UK ; Northampton, MA: B. Gibson eds., Edward Elgar, pp. 81–108.

Harrod, R. F. (1937) 'Essays in the Theory of Employment.' *The Economic Journal*, 47(186), pp. 326-330.

Hoover, K. D. (2010) 'Idealizing Reduction: The Microfoundations of Macroeconomics', *Erkenntnis*, 73(3), pp. 329–347.

Howard, M. C. (1979) *Modern theories of income distribution*. Macmillan International Higher Education.

Howard, M. C. and King, J. E. (1992) *A History of Marxian Economics: Volume II: 1929-1990*. Macmillan International Higher Education.

Kadish, A. (1991) 'University Reform and the "Principles"', *Quaderni di storia dell'economia politica*, pp. 289–309.

King, J. (2003) *The Elgar Companion to Post Keynesian Economics*. Edward Elgar Publishing.

King, J. E. (2009) 'Microfoundations?', in *Series of the research network macroeconomics and macroeconomic policies*, Vol. 12: *Macroeconomic Policies on Shaky Foundations: Whither Mainstream Economics*, Hein, E. Niechoj, T. Stockhammer, E. eds., pp. 33–53.

Klant, J. J. (1984) *The rules of the game: the logical structure of economic theories*. Cambridge University Press.

Klein, L. R. (1947) *The keynesian revolution*. Macmillan New York.

Kregel, J. A. (1983) 'The Microfoundations of the Generalisation of The General Theory' and 'Bastard Keynesianism': Keynes's theory of employment in the long and the short period', *Cambridge Journal of Economics*, 7(3/4), pp. 343–361.

Lang, D. and Setterfield, M. (2006) 'History versus equilibrium? On the possibility and realist basis of a general critique of traditional equilibrium analysis', *Journal of Post Keynesian Economics*, 29(2), pp. 191–209.

Lavoie, M. (1987) *Macroéconomie : théorie et controverses postkeynésiennes*. Dunod; Saint-Jean-sur-Richelieu, Québec: Éditions Bo-Pré.

Lavoie, M. (1996) 'La traverse kaleckienne dans un modèle d'accumulation à deux secteurs avec coût complet: a la recherche d'une synthèse post-classique', *Cahiers d'économie politique*, 26(1), pp. 127–164.

Lavoie, M. (2011) 'Should Sraffian economics be dropped out of the post-Keynesian school?', *Economies et Sociétés, Série Histoire de la pensée économique*, (44), pp. 1027–1059.

Lavoie, M. (2014) *Post-Keynesian economics: new foundations*. Cheltenham, UK ; Northampton, MA: Edward Elgar.

Loasby, B. J. (1978) 'Whatever happened to Marshall's theory of value?', *Scottish Journal of Political Economy*, 25(1), pp. 1–12.

Loasby, B. J. (1991) 'Joan Robinson's "Wrong Turning"', in *The Joan Robinson Legacy*. Rima eds. ME Sharpe, pp. 34–48.

Marcuzzo, M. C. (1991) 'The Writings of Joan Robinson', in *The Joan Robinson Legacy*. Rima eds. ME Sharpe, pp. 250–275.

Marcuzzo, M. C. (2003) 'Joan Robinson and the three Cambridge revolutions', *Review of Political Economy*, 15(4), pp. 545–560.

Marcuzzo, M. C. (2005a) 'Piero Sraffa at the University of Cambridge', *European Journal of the History of Economic Thought*, 12(3), pp. 425–452.

Marcuzzo, M. C. (2005b) 'Robinson and Sraffa', in *Joan Robinson's economics: a centennial celebration*. Cheltenham, UK ; Northampton, MA: B. Gibson eds., Edward Elgar, pp. 29–42.

Marcuzzo, M. C. et al. (2008) 'Cambridge as a Place in Economics', *History of political economy*, 40(4), pp. 569–593.

Marcuzzo, M. C. (2012) 'Working with archives: Cambridge economics through the magnifying glass', *Cuadernos de Economía*, 31(58), pp. 5–21.

Marcuzzo, M. C. (2014) 'On the notion of permanent and temporary causes: the legacy of Ricardo', *Journal of the History of Economic Thought*, 36(4), pp. 421–434.

Marcuzzo, M. C. (2018) 'Joan Robinson's Challenges on How to Construct a Post-Keynesian Economic Theory', *Annali della Fondazione Luigi Einaudi*, 52, pp. 119–133.

Marcuzzo, M. C. and Rosselli, A. (2011) 'Sraffa and his arguments against "marginism"', *Cambridge Journal of Economics*, 35(1), pp. 219–231.

Marcuzzo, M. C. and Rosselli, A. (2013) *Economists in Cambridge: a study through their correspondence, 1907-1946*. Routledge.

Marcuzzo, M. C. and Sardoni, C. (2013) 'Fighting for Keynesian revolution. The correspondence between Keynes and J.Robinson', in *Economists in Cambridge: a study through their correspondence, 1907-1946*. Marcuzzo and Rosselli eds. Routledge, pp. 177–198.

Metcalf, J. S. and Steedman, I. (1991) 'Mr Harrod and the Classics', in *The Joan Robinson Legacy*. Rima eds. ME Sharpe, pp. 104–109.

Millmow, A. (2003) 'Joan Robinson's disillusion with economics', *Review of Political Economy*, 15(4), pp. 561–574.

Nell, E. (1989) 'Accumulation and Capital Theory', in *Joan Robinson and Modern Economic Theory*. Palgrave Macmillan. London: Feiwel G., pp. 377–412.

Panhans, M. T. and Singleton, J. D. (2017) 'The Empirical Economist's Toolkit: From Models to Methods', *History of Political Economy*, 49(Supplement), pp. 127–157.

Pasinetti, L. L. (2007) *Keynes and the Cambridge Keynesians: A revolution in Economics' to be Accomplished*. Cambridge University Press.

Perlman, F. (1972). 'Introduction'. In I. I. Rubin, *Essays on Marx's Theory of Value*, English translation by Miloš Sarmardžija and Fredy Perlman, 1972, Detroit: Black & Red, pp. ix-xxxviii.

Piluso, N. (2013) 'Keynes et les synthèses néoclassico-keynésiennes : les raisons d'un divorce analytique', *Idées économiques et sociales*, 174(4), pp. 51–60.

Rebeyrol, A. (1999) *La pensée économique de Walras*. Paris: Dunod.

Rima, I. H. (1986) 'The Pigou-Keynes controversy about involuntary unemployment: A half-century reinterpretation', *Eastern Economic Journal*, 12(4), pp. 467–477.

Rodrik, D. (2015) *Economics rules: The rights and wrongs of the dismal science*. WW Norton & Company.

Roosevelt, F. (1975) 'Cambridge Economics as Commodity Fetishism', *Review of Radical Political Economics*, 7(4), pp. 1–32.

Rosselli, A. and Besomi, D. (2013) 'The unlocked for proselytiser J. Robinson and the correspondence with Sraffa, Harrod and Kaldor', in *Economists in Cambridge: a study*

through their correspondence, 1907-1946. Marcuzzo and Rosselli eds. Routledge, pp. 308–326.

Salanti, A. (1996) ‘Joan Robinson’s Changing Views On Method: A tentative appraisal’, in *The Economics of Joan Robinson*. London ; New York: M. Marcuzzo, L. Pasinetti, A. Roncaglia eds., Routledge (Routledge studies in the history of economics, 5), pp. 296–311.

Samuelson, P. A. (1948) *Economics, an Introductory Analysis*. New York: McGraw-Hill Company.

Samuelson, P. A. (1962) ‘Parable and Realism in Capital Theory: The Surrogate Production Function’, *The Review of Economic Studies*, 29(3), pp. 193–206.

Samuelson, P. A. (1966) ‘A Summing Up’, *The Quarterly Journal of Economics*, 80(4), pp. 568-583.

Samuelson, P. A. (1975) ‘Steady-state and transient relations: a reply on reswitching’, *The Quarterly Journal of Economics*, pp. 40–47.

Sardoni, C. (2005) ‘Robinson on Marx’, in *Joan Robinson’s economics: a centennial celebration*. Cheltenham, UK; Northampton, MA: B. Gibson eds., Edward Elgar, pp. 43–56.

Setterfield, M. (1996) *Rapid growth and relative decline: modelling macroeconomic dynamics with hysteresis*. London: Palgrave Macmillan.

Shove, G. F. (1944) 'Mrs. Robinson on Marxian Economics', *The Economic Journal*, 54(213), pp. 47–61.

Skott, P. (2004) *Mythical Ages and Methodological Strictures-Joan Robinson's Contributions to the Theory of Economic Growth*. Working Paper.

Smithies, A. (1953) 'Review: The Rate of Interest and Other Essays', *The American Economic Review*, 43(4), pp. 636-641.

Tomlinson, J. (1990) 'Finance Capital', in *The New Palgrave: Marxian Economics*. J. Eatwell, M. Milgate and P. Newman eds., London and Basingstoke: Macmillan Press Limited, pp. 186–192.

Turner, M. S. (1989) *Joan Robinson and the Americans*. Armonk, NY: ME Sharpe.

Tutin, C. (1988) 'Intérêt et ajustement : le débat Hayek/Keynes/1931-1932 in Généralisation de la préférence pour la liquidité', *Economie Appliquée : Archives de l'ISMEA*, (2), pp. 247–287.

Tutin, C. (2000) 'Keynes et Walras : une critique implicite', in *Journée d'étude d'Histoire de la pensée économique : "Keynes et Walras : méthode et analyse"*, May 2000, Pointe-à-Pitre, France.

Tutin, C. (2003) 'Keynes, une économie politique du capitalisme financier?', *L'Actualité économique*, 79(1–2), pp. 21–36.

Tutin, C. (2018) 'L'effondrement du capitalisme comme conjecture théorique Débats marxistes du premier vingtième siècle', *Revue d'histoire de la pensée économique*, 1(5-varia), pp. 179–216.

Weintraub, E. R. (1977) 'The microfoundations of macroeconomics: a critical survey', *Journal of Economic Literature*, 15(1), pp. 1–23.

Whitaker, J. K. (1988) 'The Distribution Theory of Marshall's Principles', in Asimakopulos, A. (ed.) *Theories of Income Distribution*. Dordrecht: Springer Netherlands, pp. 105–132.

Table des matières

| | |
|----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-------------|
| Résumé | 2 - |
| <i>Autour de Joan Robinson : d'une critique de la théorie marshallienne à une analyse originale de l'accumulation du capital.</i> | 3 - |
| Summary | 4 - |
| <i>About Joan Robinson: From a critique of Marshallian theory to an original analysis of the accumulation of capital.</i> | 4 - |
| Remerciements | 6 - |
| Sommaire | 8 - |
| Introduction générale : | 10 - |
| Joan Robinson et la tradition anglo-italienne de Cambridge : du désir de révolutionner la théorie économique à son abandon ? | 11 - |
| 1- <i>L'histoire de la pensée économique comme l'histoire des théories de la valeur.</i> | 12 - |
| 2- <i>Les trois étapes de l'évolution de la pensée de Robinson</i> | 15 - |
| Du début des années trente au début des années quarante : les débuts au sein de la théorie dominante | 19 - |
| 1942 : la découverte d'une nouvelle théorie | 21 - |
| De la fin des années quarante jusqu'en 1983 : l'évolution dans la cohérence pour la construction d'une alternative à la théorie dominante | 22 - |
| 3- <i>Le post-keynésianisme de Robinson dans l'ancrage de la tradition anglo-italienne de Cambridge : un projet impossible ?</i> | 26 - |
| 4- <i>Le chemin long et compliqué vers la généralisation de la Théorie Générale</i> | 30 - |
| Chapitre 1 : La première généralisation de la Théorie Générale : une théorie marshallienne de l'emploi en longue période ? | 33 - |
| INTRODUCTION | 34 - |
| SECTION 1 : TAUX D'INTERET ET AJUSTEMENT DE L'EMPLOI DANS LA PREMIERE GTG : ADAPTER LE CHOMAGE INVOLONTAIRE DE KEYNES A LA LONGUE PERIODE POUR CONTRECARRER L'ANALYSE DE PIGOU. | 37 - |
| SECTION 2 : EQUILIBRE ET AJUSTEMENT : LE TAUX D'INTERET POUR CONCILIER LA THEORIE DE DISTRIBUTION MARSHALLIENNE AVEC LE CHOMAGE INVOLONTAIRE EN LONGUE PERIODE | 47 - |
| SECTION 3 : JOAN ROBINSON ET LE PROJET DE « SYNTHESE CAMBRIDIENNE » DE PIGOU | 58 - |
| CONCLUSION | 63 - |
| Chapitre 2 : Essai sur l'Economie de Marx : de la rupture avec les fondements de l'analyse néoclassique à l'adoption de l'approche des surplus | 65 - |
| INTRODUCTION : DE MARSHALL A RICARDO | 66 - |
| SECTION 1 : UN NOUVEAU DISCOURS SUR L'ECONOMIE QUI TRADUIT LA RUPTURE AVEC LES FONDEMENTS METHODOLOGIQUES DE L'ANALYSE ORTHODOXE | 70 - |

| | |
|------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|----------------|
| SECTION 2 : LA RUPTURE AVEC LA THEORIE DE LA REPARTITION ISSUE DU PROJET PIGOUVIEN DE « SYNTHESE CAMBRIDIENNE ». | - 78 - |
| SECTION 3 : VERS UNE THEORIE DE LA REPARTITION ALTERNATIVE DANS LE CADRE DE L'APPROCHE DES SURPLUS. | - 89 - |
| CONCLUSION | - 94 - |
| Chapitre 3 : L'âge d'or pour l'analyse de la longue période : le concept de normalité entre équilibre et histoire. | - 96 - |
| INTRODUCTION | - 97 - |
| SECTION 1 : LE STATUT DE L'EQUILIBRE DANS L'ANALYSE HISTORIQUE DE ROBINSON. | - 101 - |
| SECTION 2 : DEFINITION DU TEMPS HISTORIQUE EN LIEN AVEC LA CONCEPTION ROBINSONIENNE DE L'EQUILIBRE. | - 107 - |
| SECTION 3 : LA DEFINITION DES PRIX NORMAUX ET LE CONCEPT DE LONGUE PERIODE. | - 114 - |
| SECTION 4 : MESURE DU CAPITAL ET ANALYSE DE LA REPARTITION DANS L'AGE D'OR | - 120 - |
| CONCLUSION | - 124 - |
| Chapitre 4 : A la recherche des lois d'accumulation du capital dans les rapports contradictoires entre rentiers et entrepreneurs. | - 126 - |
| INTRODUCTION | - 127 - |
| SECTION 1 : MARX ET KEYNES POUR LA DECOUVERTE DES LOIS D'ACCUMULATION DU CAPITAL. | - 131 - |
| SECTION 2 : LES REGLES DU JEU CAPITALISTES POUR L'ANALYSE DU CAPITALISME MANAGERIAL. | - 136 - |
| SECTION 3 : LE PARADOXE ENTRE PROPRIETE ET CONTROLE DU CAPITAL COMME PRINCIPALE CONTRADICTION DU CAPITALISME MANAGERIAL. | - 142 - |
| SECTION 4 : L'EVOLUTION DU CAPITALISME MANAGERIAL EN LONGUE PERIODE. | - 149 - |
| CONCLUSION | - 153 - |
| Conclusion générale : | - 156 - |
| Bibliographie : | - 162 - |
| Références non publiées : | - 162 - |
| Références Publiées : | - 162 - |
| REFERENCES PRIMAIRES : | - 162 - |
| REFERENCES SECONDAIRES : | - 170 - |
| Table des matières | - 184 - |